ILLUSIONS PERDUES.

UN

GRAND HOMME DE PROVINCE

A PARIS

Par H. de Balzac.

TOME I.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET Ce.

1839

SCÈNES

DE

LA VIE DE PROVINCE.

IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, no 8.

ILLUSIONS PERDUES.

UN

GRAND HOMME DE PROVINCE

A PARIS

Par H. de Balzac.

TOME I.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET Ce.

1839

PRÉFACE.

Un grand homme de province a Paris est la suite de Illusions perdues, l'introduction de cette scène, la plus longue peut-être de toutes celles qui composeront les ÉTUDES DE MOEURS. L'auteur éprouve encore une fois le déplaisir d'annoncer que ce tableau n'est pas fini. Il reste une troisième partie de Illusions Perdues. Le départ du héros, son séjour à Paris sont en quelque sorte les deux premières journées d'une trilogie que complétera le retour en province. Cette dernière partie aura pour titre *les Souffrances de l'inventeur,* et paraîtra de manière à ne pas laisser refroidir l'intérêt que les personnages de ce drame ont pu faire naître. Les principaux acteurs se retrouveront d'ailleurs

au dénoûment avec la ponctualité classique en usage dans l'ancien théâtre, ayant tous perdu assez d'illusions pour que le titre commun aux trois parties de l'œuvre soit justifié.

L'auteur a-t-il rempli les promesses de l'avertissement qui précède *Illusions perdues?* on en jugera. Les journalistes ne pouvaient pas plus que les autres professions échapper à la juridiction de la comédie. Pour eux, peut-être eût-il fallu quelque nouvel Aristophane et non la plume d'un écrivain peu satirique; mais ils inspirent à la littérature une si grande crainte, que ni le Théâtre, ni l'Iambe, ni le Roman, ni le Poëme comique n'ont osé les traîner au tribunal où le ridicule *castigat ridendo mores*. Une seule fois monsieur Scribe essaya cette tâche dans sa petite pièce du Charlatanisme, qui fut moins un tableau qu'un portrait. Le plaisir que causa cette spirituelle ébauche fit concevoir à l'auteur le mérite d'une peinture plus ample. Une autre fois, monsieur de Latouche aborda la question des mœurs littéraires, mais il attaquait moins le journalisme qu'une de ces coalitions formées au profit d'un système, et dont la durée est subordonnée à l'obscurité des talents enrégimentés : une fois célèbres, les coalisés ne peuvent plus s'entendre : disciplinés pendant le combat, les Pégases se battent au râtelier de la gloire. Cet homme d'esprit ne

fit d'ailleurs qu'un article épigrammatique, et néanmoins suffisant, il a eu la gloire de doter la langue d'un mot qui restera, celui de *Camaraderie*, devenu depuis le titre d'une comédie en cinq actes. Ainsi donc, l'auteur a le mérite d'une action d'autant plus courageuse qu'elle a effrayé plus de monde. Comment, par un temps où chacun va cherchant des sujets neufs, aucune plume n'ose-t-elle s'exercer sur les seules mœurs horriblement comiques de la presse, les originales de notre siècle? L'auteur manquerait cependant à la justice, s'il oubliait de mentionner la magnifique préface d'un livre magnifique, MADEMOISELLE DE MAUPIN, où monsieur Théophile Gautier est entré, fouet en main, éperonné, botté comme Louis XIV à son fameux lit de justice, au plein cœur du journalisme. Cette œuvre de verve comique, disons mieux, cet acte de courage a prouvé le danger de l'entreprise. Le livre, une des plus artistes, des plus verdoyantes, des plus pimpantes, des plus vigoureuses compositions de notre époque, d'une allure si vive, d'une tournure si contraire au commun de nos livres, a-t-il eu tout son succès? en a-t-on suffisamment parlé? L'un des rares articles qui le fustigèrent fut plutôt dirigé contre la parcimonie du libraire qui refusait des exemplaires au journal, que contre le jeune et audacieux auteur. Le public

ignore combien de maux accablent la littérature dans sa transformation commerciale. Depuis l'époque à laquelle est pris le sujet de cette scène, les malheurs que l'auteur a voulu peindre se sont aggravés. Autrefois, le journalisme imposait la librairie en nature : il lui demandait une certaine quantité d'exemplaires qui, d'après le nombre des feuilles périodiques, n'allait pas à moins d'*une centaine,* en outre du payement des articles après lesquels courait indéfiniment le libraire, sans pouvoir souvent les voir paraître, et qui, multiplié par le total des journaux, faisait une somme considérable. Aujourd'hui ce double impôt s'est augmenté du prix exorbitant des annonces, qui coûtent autant que la fabrication même du livre. Or, comme rien n'est changé aux habitudes financières de certaines critiques, il en est deux ou trois, pas davantage, qui peuvent être partiales ou haineuses, mais qui sont désintéressées, il s'ensuit que les journaux sont funestes à l'existence des écrivains modernes. Croyez-vous que de nobles esprits, que beaucoup d'âmes indignées aient applaudi à la préface de monsieur Théophile Gautier? Le monde a-t-il honoré, célébré la comique poésie avec laquelle ce poëte a dépeint la profonde corruption, l'immoralité de ces sycophantes qui se plaignent de la corruption, de l'immo-

ralité du pouvoir? Quelle épouvantable chose que la tiédeur des honnêtes gens! ils s'occupent de leurs blessures et traitent en ennemis les médecins! Le monde regarde cette délicieuse arabesque comme dangereuse, quand il ne craint pas d'exposer aux regards quelque Léda de Gérard, quelque Bacchante de Girodet, qui est cependant en peinture ce qu'est le livre en poésie.

Les mœurs du Journal constituent un de ces sujets immenses qui veulent plus d'un livre et plus d'une préface. Ici, l'auteur a peint les commencements de la maladie, arrivée aujourd'hui à tous ses développements. En 1821, le Journal était dans sa robe d'innocence, comparé à ce qu'il est en 1839. Mais si l'auteur n'a pu embrasser la plaie dans toute son étendue, il l'a, du moins, abordée sans terreur. Il a usé des bénéfices de sa position. Il appartient au très-petit nombre de ceux qui n'ont point de remercîments à faire au journalisme : il ne lui a jamais rien demandé, il a fait son chemin sans s'appuyer sur ce bâton pestiféré; l'un de ses avantages est d'avoir constamment méprisé cette hypocrite tyrannie, de n'avoir imploré d'aucune plume aucun article, de n'avoir jamais immolé dans d'inutiles réclames d'immortels écrivains pour en faire le piédestal d'un livre qui, par le temps actuel, n'a pas six semaines

à vivre. Il a enfin le droit, chèrement acheté, de regarder en face ce cancer qui dévorera peut-être le pays. Probablement, à propos de ceci, plusieurs diront que l'auteur simule des blessures pour attirer sur lui quelque intérêt, et que pour lui tout est douceur. Eh bien, hier, encore à son sujet, la calomnie et la diffamation étaient telles que la police correctionnelle, saisie par un de ses libraires d'un article où l'on attaquait une opération utile à la littérature contemporaine, un effort de la librairie française qui regimbe contre la Belgique, déployait toute la rigueur des lois à l'encontre d'un petit journal. Les magistrats ont appris quelle est l'impuissance de la presse. Le libraire a prouvé l'existence de quatre éditions, imprimées toutes en caractères et dans des imprimeries différentes, du *Médecin de campagne,* livre qui ne compte pas une seule approbation dans quelque journal que ce soit, tandis que l'auteur attend encore une seconde édition d'*Eugénie Grandet,* celle de ses œuvres avec laquelle les critiques essayent d'étouffer les autres par des louanges exagérées. Le journal a tout dit sur l'auteur. L'auteur a supporté, dans un procès assez connu, tout ce que pouvaient les auteurs contre un des leurs ; ainsi, quelle blessure nouvelle lui ferait-on après avoir attaqué sans succès sa personne, son caractère, sa bonne

comme sa mauvaise fortune, ses mœurs et ses prétendus ridicules? Qu'on ne croie pas cependant que la passion, un désir de vengeance ou quelque sentiment mauvais l'ait inspiré dans l'exécution de l'œuvre présente. Il avait le droit de faire des portraits, il s'est tenu dans les généralités. Le journalisme joue d'ailleurs un si grand rôle dans l'histoire des mœurs contemporaines, qu'il aurait peut-être été taxé plus tard de pusillanimité, s'il avait omis cette scène du grand drame qui se joue en France. A beaucoup de lecteurs, ce tableau pourra paraître chargé; mais qu'on le sache, tout est d'une réalité désespérante, et tout néanmoins a été adouci dans ce livre dont la portée est d'ailleurs restreinte par la nature du sujet. Il ne s'agit ici que de l'influence dépravante du journal sur des âmes jeunes et poétiques, des difficultés qui attendent les débutants et qui gisent plus dans l'ordre moral que dans l'ordre matériel. Non-seulement le journal tue beaucoup de jeunesse et de talents, mais il sait enterrer ses morts dans le plus profond secret, il ne jette jamais de fleurs sur leurs tombes, il ne verse de larmes que sur ses défunts abonnés. Répétons-le! le sujet a l'étendue de l'époque elle-même. Le Turcaret de Lesage, le Philinte et le Tartufe de Molière, le Figaro de Beaumarchais et le Scapin du vieux théâtre, tous ces types

s'y trouveraient agrandis de la grandeur de notre siècle où le souverain est partout, excepté sur le trône, où chacun traite en son nom, veut se faire centre sur un point de la circonférence, ou roi dans un coin obscur. Quelle belle peinture serait celle de ces hommes médiocres, engraissés de trahisons, nourris de cervelles bues, ingrats envers leurs invalides, répondant aux souffrances qu'ils ont faites par d'affreuses railleries, à l'abri de toute attaque derrière leurs remparts de boue, et toujours prêts à jeter une part d'os à quelque mâtin dont la gueule paraît armée de canines suffisantes, et dont la voix aboie en mesure! L'auteur a dû négliger bien des détails, renoncer à plusieurs personnages : l'œuvre eût dépassé les bornes, et d'ailleurs, sa position lui ordonnait d'éviter les personnalités. Mais ce livre empêchât-il seulement un jeune poëte, une belle âme, vivant au fond de la province, au milieu d'une famille aimée, de venir augmenter le nombre des damnés de l'enfer parisien qui se battent à coups d'encrier, se jettent à la tête leurs œuvres avortées, et s'arrachent la fourche pour faner à l'envi l'un de l'autre les fleurs les plus délicates, ce livre aurait fait une bonne action. N'est-ce pas beaucoup pour un livre, aujourd'hui que les livres naissent, vivent et meurent comme ces insectes de l'Hypanis, dont les mœurs ont

fourni peut-être le premier de tous les articles de journaux à je ne sais quel Grec. Cette œuvre conservera-t-elle quelques illusions à des gens heureux? l'auteur en doute : la jeunesse a contre elle la jeunesse ; le talent de province a contre lui la vie de province dont la monotonie fait aspirer tout homme d'imagination aux dangers de la vie parisienne. Il en est de Paris pour eux comme de la bataille pour les soldats, tous se flattent le matin d'être en vie le soir, les morts ne se comptent que le lendemain. Les Lucien sont comme les fumeurs qui, dans une mine à mofettes, allument leur pipe, malgré les défenses. Les abîmes ont leur magnétisme. Au moins apprendra-t-on ici que la constance et la rectitude sont encore plus nécessaires peut-être que le talent pour acquérir une noble et pure renommée.

Paris, avril 1839.

I

A MADAME SÉCHARD FILS, PLACE DU MURIER,
A ANGOULÊME.

Paris, septembre 1821.

Ma chère Ève, les sœurs ont le triste privilége d'épouser plus de chagrins que de joies en partageant l'existence de frères voués à l'art, et je commence à craindre de te devenir bien à charge. N'ai-je pas abusé déjà de vous tous, qui vous êtes sacrifiés pour moi? Ce souvenir de mon passé, si rempli par les joies de la famille, m'a soutenu contre la solitude de mon présent. Avec quelle rapidité d'aigle revenant à son nid, n'ai-je pas traversé la distance qui

nous sépare pour me retrouver dans une sphère d'affections vraies, après avoir éprouvé les premières misères et les premières déceptions du monde parisien! Vos lumières ont-elles petillé? Les tisons de votre foyer ont-ils roulé? Avez-vous entendu des bruissements dans vos oreilles? Ma mère a-t-elle dit : « Lucien pense à nous? » David a-t-il répondu : « Il se débat avec les hommes et les choses? »

Mon Ève, je n'écris cette lettre qu'à toi seule. A toi seule, j'oserai confier le bien et le mal qui m'adviendront, en rougissant de l'un et de l'autre, car ici le bien est aussi rare que devrait l'être le mal. Tu vas apprendre beaucoup de choses en peu de mots : madame de Bargeton a eu honte de moi, m'a renié, congédié, répudié le neuvième jour de mon arrivée. En me voyant, elle a détourné la tête, et moi, pour la suivre dans le monde où elle voulait me lancer, j'avais dépensé dix-sept cent soixante francs, sur les deux mille emportés d'Angoulême et si péniblement trouvés. A quoi? diras-tu. Ma pauvre sœur, Paris est un étrange gouffre : on y trouve à dîner pour dix-huit sous, et le plus simple dîner d'un *restaurat* élégant coûte cinquante francs; il y a des gilets et des pantalons à quatre francs et quarante sous, les tailleurs à la mode ne vous les font pas à moins de cent francs. On donne un sou pour passer les ruisseaux des rues quand il pleut. Enfin la moindre course en voiture vaut trente-deux sous.

Après avoir habité le beau quartier, je suis au-

jourd'hui hôtel de Cluny, rue de Cluny, dans l'une des plus pauvres et des plus sombres petites rues de Paris, serrée entre trois églises et les vieux bâtiments de la Sorbonne. J'occupe une chambre garnie au quatrième étage de cet hôtel, et, quoique bien sale et dénuée, je la paye encore quinze francs par mois. Je déjeune d'un petit pain de deux sous et d'un sou de lait, mais je dîne très-bien pour vingt-deux sous au *restaurat* d'un nommé Flicoteaux, lequel est situé sur la place même de la Sorbonne. Jusqu'à l'hiver ma dépense n'excédera pas soixante francs par mois, tout compris, du moins je l'espère. Ainsi mes deux cent quarante francs suffiront aux quatre premiers mois. D'ici là, j'aurai sans doute vendu *l'Archer de Charles IX*, et *les Marguerites*. N'ayez donc aucune inquiétude à mon sujet. Si le présent est froid, nu, mesquin, l'avenir est bleu, riche et splendide.

La plupart des grands hommes ont éprouvé les vicissitudes qui m'affectent sans m'accabler. Plaute, un grand poëte comique, a été garçon de moulin. Machiavel écrivait *le Prince* le soir, après avoir été confondu parmi les ouvriers pendant la journée. Enfin le grand Cervantès, qui avait perdu le bras à la bataille de Lépante en contribuant au gain de cette fameuse journée, appelé *vieux et ignoble manchot* par les écrivailleurs de son temps, mit, faute de libraire, dix ans d'intervalle entre la première et la seconde partie de son sublime Don Quichotte. Nous

n'en sommes pas là, aujourd'hui. Les chagrins et la misère ne peuvent atteindre que les talents inconnus, mais quand ils se sont fait jour, les écrivains deviennent riches, et je serai riche. Je vis, d'ailleurs, par la pensée, je passe la moitié de la journée à la bibliothèque Sainte-Geneviève, où j'acquiers l'instruction qui me manque, et sans laquelle je n'irais pas loin. Aujourd'hui, je me trouve donc presque heureux. En quelques jours, je me suis conformé joyeusement à ma position. Je me livre, dès le jour, à un travail que j'aime; la vie matérielle est assurée, je médite beaucoup, j'étudie, je ne vois pas où je puis être maintenant blessé, après avoir renoncé au monde où ma vanité pouvait souffrir à tout moment. Les hommes illustres d'une époque sont tenus de vivre à l'écart. Ne sont-ils pas les oiseaux de la forêt? ils chantent, ils charment la nature et nul ne doit les apercevoir. Ainsi ferai-je, si tant est que je puisse réaliser les plans ambitieux de mon esprit.

Je ne regrette pas madame de Bargeton. Une femme qui se conduit ainsi ne mérite pas un souvenir. Je ne regrette pas non plus d'avoir quitté Angoulême. Cette femme avait raison de me jeter dans Paris, en m'y abandonnant à mes propos forces. Ce pays est celui des écrivains, des penseurs, des poëtes. Là seulement se cultive la gloire, et je connais les belles récoltes qu'elle produit aujourd'hui. Là seulement les écrivains peuvent trouver, dans les

musées et dans les collections, les vivantes œuvres des génies du temps passé qui réchauffent les imaginations et les stimulent. Là seulement d'immenses bibliothèques sans cesse ouvertes offrent à leur esprit des renseignements et une pâture. Enfin, à Paris il y a dans l'air et dans les moindres détails un esprit qui se respire et s'empreint dans les créations littéraires. On apprend plus de choses en conversant au café, au théâtre pendant une demi-heure, qu'en province en dix ans. Ici, vraiment, tout est spectacle, comparaison et instruction. Un excessif bon marché, une cherté excessive, voilà Paris, où toute abeille rencontre son alvéole, où tout esprit s'assimile ce qui lui est propre. Si donc je souffre en ce moment, je ne me repens de rien. Au contraire, un bel avenir se déploie et réjouit mon âme un moment endolorie. Adieu, ma chère sœur, ne t'attends pas à recevoir régulièrement mes lettres : une des particularités de Paris, est qu'on ne sait réellement pas comment le temps passe. La vie y est d'une effrayante rapidité. J'embrasse ma mère, David et toi, plus tendrement que jamais. Adieu donc, ton frère qui t'aime.

LUCIEN.

II

FLICOTEAUX.

Cette lettre, mise à la poste le premier jour du mois de septembre, explique la situation d'un jeune homme qui vint grossir le nombre des habitués au restaurant du célèbre Flicoteaux, et qui, pendant quelques jours, excita, comme tout nouveau venu, leur curiosité.

Flicoteaux est un nom inscrit dans bien des mémoires. Il est peu d'étudiants logés au quartier latin pendant les douze premières années de la restaura-

tion qui n'aient fréquenté ce temple de la faim et de la misère. Le dîner, composé de trois plats, coûtait dix-huit sous, avec un carafon de vin ou une bouteille de bière, et vingt-deux sous avec une bouteille de vin. Ce qui, sans doute, a empêché cet ami de la jeunesse de faire une fortune colossale, est un article de son programme imprimé en grosses lettres dans les affiches de ses concurrents et ainsi conçu :

PAIN A DISCRÉTION,

c'est-à-dire jusqu'à l'indiscrétion. Bien des gloires ont eu Flicoteaux pour père nourricier. Certes le cœur de plus d'un homme célèbre doit éprouver les jouissances de mille souvenirs indicibles à l'aspect de la devanture à petits carreaux donnant sur la place de la Sorbonne et sur la rue Neuve de Richelieu, que Flicoteaux II ou III avait encore respectée, avant les journées de Juillet, en leur laissant ces teintes brunes, cet air ancien et respectable qui annonçait un profond dédain pour le charlatanisme des dehors, espèce d'annonce faite pour les yeux aux dépens du ventre par presque tous les restaurateurs d'aujourd'hui. Au lieu de ces tas de gibiers empaillés destinés à ne pas cuire, au lieu de ces poissons fantastiques qui justifient le mot du saltimbanque : J'ai vu une belle carpe, je compte l'acheter dans huit jours; au lieu de ces primeurs,

qu'il faudrait appeler postmeurs, exposées en de fallacieux étalages pour les plaisirs des caporaux et de leurs *payses*, l'honnête Flicoteaux exposait des saladiers ornés de maint raccommodage où des tas de pruneaux cuits réjouissaient le regard du consommateur, sûr que ce mot, trop prodigué sur d'autres affiches, *dessert*, n'était pas une charte. Les pains de six livres, coupés en quatre tronçons, rassuraient sur la promesse du pain à discrétion. Tel était le luxe d'un établissement que, de son temps, Molière eût célébré, tant était drôlatique l'épigramme du nom. Flicoteaux subsiste, il vivra tant que les étudiants voudront vivre. On y mange, rien de moins, rien de plus; mais on y mange comme on travaille, avec une activité sombre ou joyeuse, selon les caractères ou les circonstances.

Cet établissement célèbre consiste en deux salles disposées en équerre, longues, étroites et basses, éclairées l'une sur la place de la Sorbonne, l'autre sur la rue Neuve de Richelieu; toutes deux meublées de tables venues de quelque réfectoire abbatial, leur longueur a quelque chose de monastique, et les couverts y sont préparés avec les serviettes des abonnés passées dans des coulants de moiré métallique numérotés. Flicoteaux Ier ne changeait ses nappes que tous les dimanches; mais Flicoteaux II les a changées, dit-on, deux fois par semaine dès que la concurrence a menacé sa dynastie. C'est un atelier avec ses ustensiles, et non la salle

de festin avec son élégance et ses plaisirs. Chacun en sort promptement. Au dedans, les mouvements intérieurs sont rapides. Les garçons y vont et viennent sans flâner, ils sont tous occupés, tous nécessaires. Les mets sont peu variés. La pomme de terre y est éternelle. Il n'y aurait pas une pomme de terre en Irlande, elle manquerait partout, qu'il s'en trouverait chez Flicoteaux. Elle s'y produit depuis trente ans sous cette couleur blonde affectionnée par Titien, semée de verdure hachée, et jouit d'un privilége envié par les femmes : telle vous l'avez vue en 1814, telle vous la retrouverez en 1840. Les côtelettes de mouton, le filet de bœuf sont à la carte de cet établissement, ce que les coqs de bruyère, les filets d'esturgeon sont à celle de Véry, des mets extraordinaires qui exigent la commande dès le matin. La femelle du bœuf y domine, et son fils y foisonne sous les aspects les plus ingénieux. Quand le merlan, les maquereaux donnent sur les côtes de l'Océan, ils rebondissent chez Flicoteaux. Là, tout est en rapport avec les vicissitudes de l'agritulture et les caprices des saisons françaises. On y apprend des choses dont ne se doutent pas les riches, les oisifs, indifférents aux phases de la nature. L'étudiant parqué dans le quartier latin y a la connaissance la plus exacte des temps : il sait quand les haricots et les petits pois réussissent, quand la Halle regorge de choux, quelle salade y abonde, si la betterave a manqué. Une vieille calomnie, répétée au moment

où Lucien y venait, consistait à attribuer l'apparition des biftecks à quelque mortalité sur les chevaux.

Peu de restaurants parisiens offrent un aussi beau spectacle. Là vous ne trouvez que jeunesse et foi, que misère gaiement supportée, quoique cependant les visages ardents et graves, sombres et inquiets, n'y manquent pas. Les costumes sont généralement négligés. Aussi remarque-t-on ceux qui viennent bien mis. Chacun sait que cette tenue extraordinaire signifie : maîtresse attendue, partie de spectacle ou visite dans les sphères supérieures. Il s'y est, dit-on, formé quelques amitiés entre plusieurs habitués devenus plus tard célèbres, et cette scène offre une preuve de cette assertion. Néanmoins, excepté les jeunes gens du même pays réunis au même bout de table, généralement les dîneurs ont une gravité qui se déride difficilement, peut-être à cause de la catholicité du vin qui s'oppose à toute expansion. Ceux qui ont cultivé Flicoteaux peuvent se rappeler plusieurs personnages sombres et mystérieux, enveloppés dans les brumes de la plus froide misère, qui ont pu dîner là pendant deux ans, et disparaître sans qu'aucune lumière ait éclairé ces farfadets parisiens aux yeux des plus curieux habitués. Les amitiés s'ébauchaient chez Flicoteaux, elle se scellaient dans les cafés voisins aux flammes d'un punch liquoreux, ou à la chaleur d'une demi-tasse de café.

Pendant les premiers jours de son installation à l'hôtel de Cluny, Lucien Chardon de Rubempré,

comme tout néophyte, eut des allures timides et régulières. Après la triste épreuve de la vie élégante qui venait d'absorber ses capitaux, il s'était jeté dans le travail avec cette première ardeur que dissipent si vite les difficultés et les amusements que Paris offre à toutes les existences, aux plus luxueuses comme aux plus pauvres, et qui, pour être domptés, exigent la sauvage énergie du vrai talent ou le sombre vouloir de l'ambition.

Lucien tombait chez Flicoteaux vers quatre heures et demie, après avoir remarqué l'avantage d'y arriver des premiers. Les mets étaient alors plus variés, celui qu'on préférait s'y trouvait encore. Comme tous les esprits poétiques, Lucien avait affectionné une place où il se mettait constamment, et son choix annonçait assez de discernement. Dès le premier jour de son entrée chez Flicoteaux, il avait distingué, près du comptoir, une table où les physionomies des dîneurs, autant que leurs discours saisis à la volée, lui dénotèrent des compagnons littéraires. D'ailleurs, une sorte d'instinct lui faisait deviner qu'en se plaçant près du comptoir, il pourrait parlementer avec les maîtres du restaurant; à la longue la connaissance s'établirait, et au jour des détresses financières, il obtiendrait sans doute un crédit nécessaire. Il s'était donc assis à une petite table carrée à côté du comptoir, où il ne vit que deux couverts ornés de deux serviettes blanches sans coulant, et destinées probablement aux allants et venants. Le

vis-à-vis de Lucien était un maigre et pâle jeune homme, vraisemblablement aussi pauvre que lui, dont le beau visage déjà flétri annonçait que des espérances envolées avaient fatigué son front et laissé dans son âme des sillons où les graines ensemencées ne germaient point. Lucien se sentit poussé vers lui tout d'abord par ces vestiges de poésie et par un irrésistible élan de sympathie.

Ce jeune homme, le premier avec lequel le grand homme d'Angoulême put échanger quelques paroles, au bout d'une semaine de petits soins, de paroles et d'observations échangées, se nommait Étienne Lousteau. Comme Lucien, Étienne avait quitté sa province, une ville du Berry, depuis deux ans. Son geste animé, son regard brillant, sa parole brève par moments, trahissaient une amère connaissance de la vie littéraire. Étienne était venu de Sancerre, sa tragédie en poche, attiré par l'ambition qui poignait Lucien : la gloire, le pouvoir et l'argent. Ce jeune homme, qui dîna d'abord quelques jours de suite assez régulièrement, ne se montra bientôt plus que de loin en loin. Après cinq ou six jours d'absence, en le retrouvant une fois, Lucien espérait le revoir le lendemain; mais le lendemain sa place était prise par un inconnu. Quand, entre jeunes gens, on s'est vu la veille, l'amitié de la conversation d'hier se reflète sur celle d'aujourd'hui; mais ces intervalles obligeaient Lucien à rompre chaque fois la glace, et retardait d'autant leur intimité, qui,

durant plus d'un mois, fit peu de progrès. Après avoir interrogé la dame du comptoir, Lucien apprit que son ami futur était rédacteur d'un petit journal, où il faisait des articles et rendait compte des livres et des pièces jouées à l'Ambigu-Comique, à la Gaieté, au Panorama-Dramatique. Ce jeune homme devint tout à coup un personnage aux yeux de Lucien, qui compta bien engager la conversation avec lui d'une manière un peu plus intime, et faire quelques sacrifices pour obtenir une amitié si nécessaire à un débutant. Le journaliste resta quinze jours absent. Lucien ne savait pas encore qu'Étienne ne dînait chez Flicoteaux que quand il était sans argent, ce qui lui donnait cet air sombre et désenchanté, cette froideur à laquelle Lucien opposait de flatteurs sourires et de douces paroles. Le désir du poëte de province exigeait de mûres réflexions, car ce journaliste inconnu lui paraissait mener une vie coûteuse, mélangée de petits verres, de tasses de café, de bols de punch, de spectacles, de soupers. Or, pendant les premiers jours de son installation dans le quartier, la conduite du grand homme de province fut celle d'un pauvre enfant étourdi par sa première expérience de la vie parisienne. Aussi, après avoir étudié le prix des consommations et soupesé sa bourse, Lucien n'osa-t-il prendre les allures d'Étienne, en craignant de recommencer les bévues dont il se repentait encore. Toujours sous le joug des saintes religions de la province, il avait à ses

côtés deux anges gardiens, sa sœur et David Séchard son beau-frère, l'imprimeur d'Angoulême. Quoique éloignés et vivant à cent lieues de lui, ces deux amis se dressaient à la moindre pensée mauvaise, et lui rappelaient les espérances mises en lui, le bonheur dont il était comptable à sa vieille mère, et toutes les promesses de son génie. Il passait ses matinées à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à étudier l'histoire. Ses premières recherches lui avaient fait apercevoir d'effroyables erreurs dans son roman de *l'Archer de Charles IX*. La bibliothèque fermée, il venait dans sa chambre humide et froide, corriger son ouvrage, y recoudre, y supprimer des chapitres entiers. Après avoir dîné chez Flicoteaux, il descendait au passage du Commerce, lisait au cabinet littéraire de Blosse toute la littérature contemporaine, les journaux, les revues, les livres de poésies pour se mettre au courant du mouvement de l'intelligence. Puis, il regagnait son misérable hôtel vers minuit sans avoir usé de bois ni de lumière. Ces lectures changeaient si énormément ses idées, qu'il revit son recueil de sonnets sur les fleurs, ses chères *Marguerites*, et les retravailla si bien qu'il n'y eut pas cent vers de conservés. Ainsi, d'abord, Lucien mena la vie innocente et pure des pauvres enfants de la province, qui trouvent du luxe chez Flicoteaux en le comparant à l'ordinaire de la maison paternelle; qui se récréent par de lentes promenades sous les allées du Luxembourg en y regardant les

jolies femmes d'un œil oblique et le cœur gros de sang; qui ne sortent pas du quartier, et s'adonnent saintement au travail en songeant à leur avenir.

Mais Lucien était né poëte. Soumis bientôt à d'immenses désirs, il se trouva sans force contre les séductions des affiches de spectacle. Le Théâtre-Français, le Vaudeville, les Variétés, l'Opéra-Comique, où il allait au parterre, lui enlevèrent une soixantaine de francs. Quel étudiant pouvait résister au bonheur de voir Talma dans les rôles qu'il a illustrés! Le théâtre, ce premier amour de tous les esprits poétiques, fascina Lucien. Les acteurs et les actrices lui semblaient des personnages imposants, il ne croyait pas à la possibilité de franchir la rampe et de les voir familièrement. Ces auteurs de ses plaisirs étaient pour lui des êtres merveilleux dont les journaux s'occupaient comme des grands intérêts de l'État. Être auteur dramatique! se faire jouer! Quel rêve caressé! Ce rêve, quelques audacieux, comme Casimir Delavigne, le réalisaient! Ces fécondes pensées, ces moments de croyance en soi suivis de désespoir agitèrent Lucien et le maintinrent dans la sainte voie du travail et de l'économie, malgré les grondements sourds de plus d'un fanatique désir. Par excès de sagesse, il s'était défendu de pénétrer dans le Palais-Royal, dont on lui avait parlé comme d'un lieu de perdition. Pour y avoir mis le pied pendant une seule journée, il avait dépensé cinquante francs chez Véry, et près de cinq cents francs en

habits. Aussi quand il cédait à la tentation de voir Fleury, Talma, les deux Baptiste, ou Michot, n'allait-il pas plus loin que l'obscure galerie où l'on faisait queue dès cinq heures et demie, et où les retardataires étaient obligés d'acheter pour dix sous une place auprès du bureau, car souvent après être resté là pendant deux heures, ces mots : *Il n'y a plus de billets!* retentissaient à l'oreille de plus d'un étudiant désappointé. Après le spectacle, Lucien revenait les yeux baissés, ne regardant point dans les rues adjacentes meublées de séductions à la nuit. Peut-être lui arriva-t-il quelques-unes de ces aventures d'une excessive simplicité, mais qui prennent une place immense dans les jeunes imaginations timorées.

Effrayé de la baisse de ses capitaux, un jour où il compta ses écus, Lucien eut des sueurs froides en songeant à la nécessité de s'enquérir d'un libraire et de chercher quelques travaux payés. Lousteau, ce jeune journaliste dont il s'était fait, à lui seul, un ami, ne venait point; il jetait les yeux autour de lui, attendant un hasard qui ne se présentait pas. A Paris, il n'y a de hasard que pour les gens extrêmement répandus. Le nombre des relations augmente les chances du succès en tout genre : le hasard aussi est du côté des gros bataillons. En homme d'esprit et de pensée, Lucien ne voulut pas se laisser arriver au moment où il n'aurait plus que quelques écus, il résolut enfin d'affronter les libraires.

III

DEUX VARIÉTÉS DE LIBRAIRE.

Par une assez froide matinée de ce mois de septembre, Lucien descendit la rue de la Harpe, ses deux manuscrits sous le bras; il chemina jusqu'au quai des Augustins, se promena le long du trottoir en regardant alternativement l'eau de la Seine et les boutiques des libraires, comme si son bon génie lui conseillait de se jeter à l'eau plutôt que de se jeter dans la littérature.

Après des hésitations poignantes, après un examen

approfondi des figures plus ou moins tendres, récréatives, refrognées, joyeuses ou tristes qu'il observait à travers les vitres ou sur le seuil des portes, il avisa une maison devant laquelle des commis empressés emballaient des livres. Il s'y faisait des expéditions, les murs étaient couverts d'affiches.

EN VENTE :

LE SOLITAIRE, PAR M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT,

TROISIÈME ÉDITION.

LÉONIDE, PAR VICTOR DUCANGE,

Cinq volumes in-12 imprimés sur papier fin.

Prix, 12 francs.

INSTRUCTIONS MORALES, PAR KÉRATRY.

— Ils sont heureux ceux-là! se disait Lucien.

L'affiche, création neuve et originale d'un libraire devenu fameux, florissait alors pour la première fois sur les murs. Paris fut bientôt bariolé par les imitateurs de ce procédé d'annonce, la source actuelle d'un des revenus publics. Enfin le cœur gonflé de sang et d'inquiétude, Lucien, si grand naguère à Angoulême et à Paris si petit, se coula le long des maisons et rassembla son courage pour entrer dans

cette boutique encombrée de commis, de chalands, de libraires, et peut-être d'auteurs, pensa Lucien.

— Je voudrais parler à monsieur Vidal ou à monsieur Porchon, dit-il à un commis.

Il avait lu sur l'enseigne en grosses lettres :

VIDAL ET PORCHON,

LIBRAIRES-COMMISSIONNAIRES,

POUR LA FRANCE ET L'ÉTRANGER.

— Ces messieurs sont tous deux en affaires, lui répondit un commis affairé.

— J'attendrai.

On le laissa dans la boutique où il examina les ballots; il resta deux heures occupé à regarder les titres, à ouvrir les livres, à lire des pages çà et là. Lucien finit par s'appuyer l'épaule à un vitrage garni de petits rideaux verts, derrière lequel il soupçonna que se tenait ou Vidal ou Porchon, et il entendit la conversation suivante.

— Voulez-vous m'en prendre cinq cents exemplaires? je vous les passe alors à quatre francs et vous donne double treizième.

— A quel prix ça les mettrait-il ?

— A seize sous de moins.

— Trois francs quatre sous, dit Vidal ou Porchon à celui qui offrait ses livres.

— Oui, répondit le vendeur.

— En compte? demanda l'acheteur.

— Vieux farceur, et vous me régleriez dans dix-huit mois, en billets à un an?

— Non, réglés immédiatement, répondit Vidal ou Porchon.

— A quel terme? neuf mois? demanda le libraire ou l'auteur, qui offrait son livre.

— Non, mon cher, un an, répondit l'un des deux libraires-commissionnaires.

Il y eut un moment de silence.

— Vous m'égorgez! s'écria l'inconnu.

— Mais, aurons-nous placé dans un an cinq cents exemplaires de *Léonide?* répondit le libraire-commissionnaire à l'éditeur de Victor Ducange. Si les livres allaient au gré des éditeurs, nous serions millionnaires, mon cher maître, mais ils vont au gré du public. On donne les romans de Walter Scott à dix-huit sous le volume, trois livres douze sous l'exemplaire, et vous voulez que je vende vos bouquins plus cher! Si vous voulez que je vous pousse ce roman-là, faites-moi des avantages. — Vidal!

Un gros homme quitta la caisse et vint, une plume passée entre son oreille et sa tête.

— Dans ton dernier voyage, combien as-tu placé de Ducange? lui demanda Porchon.

— J'ai *fait deux cents Petit vieillard de Calais,* mais il a fallu, pour les placer, déprécier deux autres ouvrages sur lesquels on ne nous faisait pas d'aussi fortes remises, et qui sont devenus de fort jolis *rossignols.*

Plus tard Lucien apprit que ce sobriquet de *rossignols* était donné par les libraires aux ouvrages qui restent perchés sur les casiers, dans les profondes solitudes de leurs magasins.

— Tu sais d'ailleurs, reprit Vidal, que Picard prépare des romans; on nous promet vingt pour cent de remise sur le prix ordinaire de librairie, afin d'organiser un succès.

— Eh bien! à un an, répondit piteusement l'éditeur foudroyé par la dernière observation confidentielle de Vidal à Porchon.

— Est-ce dit? demanda nettement Porchon à l'inconnu.

— Oui.

Le libraire sortit.

Quand il fut dehors, Lucien entendit Porchon dire à Vidal : — Nous en avons trois cents de demandés, nous lui allongerons son règlement, nous vendrons les *Léonide* cent sous à l'unité, nous nous les ferons régler à six mois, et...

— Et, dit Vidal, voilà quinze cents francs de gagnés.

— Oh! j'ai bien vu qu'il était gêné.

— Il s'enfonce! il paye quatre mille francs à Ducange pour deux mille exemplaires.

Lucien arrêta Vidal en bouchant la petite porte de cette cage.

— Messieurs, dit-il aux deux associés, j'ai l'honneur de vous saluer.

Les libraires le saluèrent à peine.

— Je suis auteur d'un roman sur l'histoire de France, à la manière de Walter Scott et qui a pour titre *l'Archer de Charles IX,* je vous propose d'en faire l'acquisition.

Porchon jeta sur Lucien un regard sans chaleur en posant sa plume sur son pupitre.

Vidal le regarda d'un air brutal, et lui répondit :

— Monsieur, nous ne sommes pas libraires-éditeurs, nous sommes libraires-commissionnaires. Quand nous faisons des livres pour notre compte, ils constituent des opérations que nous entreprenons alors avec des *noms faits*. Nous n'achetons d'ailleurs que des livres sérieux, des histoires, des résumés.

— Mais mon livre est très-sérieux, il s'agit de peindre sous son vrai jour la lutte des catholiques qui tenaient pour le gouvernement absolu, et des protestants qui voulaient établir la république.

— Monsieur Vidal ! cria un commis.

Vidal s'esquiva.

— Je ne vous dis pas, monsieur, que votre livre ne soit pas un chef-d'œuvre, reprit Porchon en faisant un geste assez impoli, mais nous ne nous occupons que des livres fabriqués. Allez voir ceux qui achètent des manuscrits, le père Doguereau, rue du Coq, auprès du Louvre. Il est un de ceux qui font le roman. Si vous aviez parlé plus tôt, vous venez de voir Pollet, le concurrent de Doguereau, et des Galeries de Bois.

— Monsieur, j'ai un recueil de poésie...

— Monsieur Porchon, cria-t-on.

— De la poésie! s'écria Porchon en colère. Et pour qui me prenez-vous? ajouta-t-il en lui riant au nez et disparaissant dans son arrière-boutique.

Lucien traversa le Pont-Neuf en proie à mille réflexions. Ce qu'il avait compris de cet argot commercial lui fit deviner que, pour ces libraires, les livres étaient comme des bonnets de coton pour des bonnetiers, une marchandise à vendre cher, à acheter bon marché.

— Je me suis trompé, se dit-il frappé néanmoins du brutal et matériel aspect que prenait la littérature.

Il avisa rue du Coq une boutique modeste devant laquelle il avait déjà passé, sur laquelle étaient peints en lettres jaunes, sur un fond vert, ces mots :

DOGUEREAU, LIBRAIRE.

Il se souvint d'avoir vu ces mots répétés au bas du frontispice de plusieurs des romans qu'il avait lus au cabinet littéraire de Blosse. Il entra non sans cette trépidation intérieure que cause à tous les hommes d'imagination la certitude d'une lutte. Il trouva dans la boutique un singulier vieillard, l'une des figures originales de la librairie sous l'empire. Doguereau portait un habit noir à grandes basques carrées, et la mode taillait alors les fracs en queue

de morue. Il avait un gilet d'étoffe commune à carreaux de diverses couleurs d'où pendaient, à l'endroit du gousset, une chaîne d'acier et une clef de cuivre qui jouaient sur une vaste culotte noire. La montre devait avoir la grosseur d'un oignon. Ce costume était complété par des bas drapés, couleur gris de fer, et par des souliers ornés de boucles en argent. Le vieillard avait la tête nue, décorée de cheveux grisonnants, et assez poétiquement épars. Le père Doguereau, comme l'avait surnommé Porchon, tenait par l'habit, la culotte et les souliers au professeur de belles-lettres, et au marchand par le gilet, la montre et les bas. Sa physionomie ne démentait point cette singulière alliance. Il avait l'air magistral, dogmatique, la figure creusée du maître de rhétorique, et les yeux vifs, la bouche soupçonneuse, l'inquiétude vague du libraire.

— Monsieur Doguereau, dit Lucien.

— C'est moi, monsieur...

— Je suis auteur d'un roman, dit Lucien.

— Vous êtes bien jeune, dit le libraire.

— Mais, monsieur, mon âge ne fait rien à l'affaire.

— C'est juste, dit le vieux libraire en prenant le manuscrit. Ah, diantre! *L'Archer de Charles IX*, un bon titre. Voyons, jeune homme, dites-moi votre sujet en deux mots?

— Monsieur, une œuvre historique dans le genre de Walter Scott, où le caractère de la lutte entre les

protestants et les catholiques est présenté comme un combat entre deux systèmes de gouvernement, et où le trône était sérieusement menacé. J'ai pris parti pour les catholiques.

— Hé, mais, jeune homme, voilà des idées! Eh bien, je lirai votre ouvrage, je vous le promets. J'aurais mieux aimé un roman dans le genre de madame Radcliffe; mais si vous êtes travailleur, si vous avez un peu de style, de la conception, des idées, l'art de la mise en scène, je ne demande pas mieux que de vous être utile. Que nous faut-il? de bons manuscrits.

— Quand pourrai-je venir?

— Je vais ce soir à la campagne, je serai de retour après-demain, j'aurai lu votre ouvrage, et s'il me va, nous pourrons traiter le jour même.

Lucien, le voyant si bon homme, eut la fatale idée de sortir le manuscrit des *Marguerites*.

— Monsieur, j'ai fait aussi un recueil de vers...

— Ah! vous êtes poëte, je ne veux plus de votre roman, dit le vieillard en lui tendant le manuscrit. Les rimailleurs échouent quand ils veulent faire de la prose. En prose, il n'y a pas de chevilles, il faut absolument dire quelque chose.

— Mais, monsieur, Walter Scott a fait des vers aussi...

— C'est vrai, dit Doguereau qui se radoucit, devina la pénurie du jeune homme, et garda le manuscrit. Où demeurez-vous? j'irai vous voir.

Lucien donna son adresse, sans soupçonner chez ce vieillard la moindre arrière-pensée, il ne reconnaissait pas en lui le libraire de la vieille école, un homme du temps où les libraires souhaitaient tenir dans un grenier et sous clef Voltaire et Montesquieu mourants de faim.

— Je reviens précisément par le quartier latin, lui dit le vieux libraire après avoir lu l'adresse.

— Le brave homme! pensa Lucien en saluant le libraire. J'ai donc rencontré un ami de la jeunesse, un connaisseur qui sait quelque chose. Parlez-moi de celui-là! Je le disais bien à David : le talent parvient facilement à Paris.

Lucien revint heureux et léger, il rêvait la gloire. Sans plus songer aux sinistres paroles qui venaient de frapper son oreille dans le comptoir de Vidal et Porchon, il se voyait riche d'au moins douze cents francs. Douze cents francs représentaient une année de séjour à Paris, une année pendant laquelle il préparerait de nouveaux ouvrages. Combien de projets bâtis sur cette espérance! Combien de douces rêveries en voyant sa vie assise sur le travail! Il se casa, s'arrangea, peu s'en fallut qu'il ne fît quelques acquisitions. Il ne trompa son impatience que par des lectures constantes au cabinet du passage du Commerce.

Deux jours après, le vieux Doguereau, surpris du style que Lucien avait dépensé dans sa première œuvre, enchanté de l'exagération des caractères

qu'admettait l'époque où se développait le drame, frappé de la fougue d'imagination avec laquelle un jeune auteur dessine toujours son premier plan, il n'était pas gâté le père Doguereau! vint à l'hôtel où demeurait son Walter Scott en herbe. Il était décidé à payer mille francs la propriété entière de *l'Archer de Charles IX*, et à lier Lucien par un traité pour plusieurs ouvrages. En voyant l'hôtel, le vieux renard se ravisa.

— Un jeune homme logé là n'a que des goûts modestes, il aime l'étude, le travail, je peux ne lui donner que huit cents francs.

L'hôtesse, à laquelle il demanda monsieur Lucien de Rubempré, lui répondit: — Au quatrième!

Le libraire leva le nez, et n'aperçut que le ciel au-dessus du quatrième.

— Ce jeune homme, pensa-t-il, est joli garçon, il est même très-beau; s'il gagnait trop d'argent, il se dissiperait, il ne travaillerait plus. Dans notre intérêt commun, je lui offrirai six cents francs; mais en argent, pas de billets.

Il monta l'escalier, frappa trois coups à la porte de Lucien, qui vint ouvrir. La chambre était d'une nudité désespérante. Il y avait sur la table un bol de lait et une flûte de deux sous. Ce dénûment du génie frappa le bonhomme Doguereau,

— Qu'il conserve, pensa-t-il, ces mœurs simples, cette frugalité, ces modestes besoins. J'éprouve du plaisir à vous voir, dit-il à Lucien. Voilà, mon-

sieur, comment vivait Jean-Jacques, avec lequel vous aurez plus d'un rapport. Dans ces logements-ci, brille le feu du génie et se composent les bons ouvrages. Voilà comment devraient vivre les gens de lettres, au lieu de faire ripaille dans les cafés, dans les restaurants, d'y perdre leur temps, leur talent, et notre argent!

Il s'assit.

— Jeune homme, votre roman n'est pas mal. J'ai été professeur de rhétorique, je connais l'histoire de France, il y a d'excellentes choses. Enfin vous avez de l'avenir.

— Ah ! monsieur.

— Non, je vous le dis, nous pouvons faire des affaires ensemble. Je vous achète votre roman...

Le cœur de Lucien s'épanouit, il palpitait d'aise, il allait entrer dans le monde littéraire, il serait enfin imprimé.

—... Quatre cents francs, dit Doguereau d'un ton mielleux.

— Le volume ? dit Lucien.

— Le roman, dit Doguereau sans s'étonner de la surprise de Lucien. Mais, ajouta-t-il, ce sera comptant. Vous vous engagerez à m'en faire deux par an pendant six ans. Si le premier s'épuise en six mois, je vous payerai les suivants six cents francs. Ainsi, à deux par an, vous aurez cent francs par mois, vous aurez votre vie assurée, vous serez heureux. J'ai des auteurs que je ne paye que trois cents

francs par roman. Je donne deux cents francs pour une traduction de l'anglais. Autrefois, ce prix eût été exorbitant.

Lucien était glacé.

— Monsieur, nous ne pourrons pas nous entendre, je vous prie de me rendre mon manuscrit.

— Le voilà, dit le vieux libraire. Vous ne connaissez pas les affaires, monsieur. En publiant le premier roman d'un auteur, un éditeur doit risquer seize cents francs d'impression et de papier. Il est plus facile de faire un roman que de trouver cette somme. J'ai cent manuscrits de roman chez moi, et n'ai pas cent soixante mille francs dans ma caisse. Hélas! je n'ai pas gagné cette somme depuis vingt ans que je suis libraire. On ne fait donc pas fortune au métier d'imprimer des romans. Vidal et Porchon ne nous les prennent qu'à des conditions qui deviennent de jour en jour plus onéreuses pour nous. Là, où vous risquez votre temps, je dois, moi, débourser deux mille francs. Si nous nous sommes trompés, car, *habent sua fata libelli*, je perds deux mille francs. Quant à vous, nous n'avez qu'à lancer une ode contre la stupidité publique. Après avoir médité sur ce que j'ai l'honneur de vous faire observer, vous viendrez me revoir.

Lucien fit un geste plein de superbe.

— Vous reviendrez à moi, répéta le libraire avec autorité. Loin de trouver un libraire qui veuille risquer deux mille francs pour un jeune inconnu, vous

ne trouverez pas un commis qui se donne la peine de lire votre griffonnage. Moi, qui l'ai lu, je puis vous y signaler plusieurs fautes de français. Vous avez mis *observer* pour *faire observer*, et *malgré que*. Malgré veut un régime direct.

Lucien parut humilié.

— Quand je vous reverrai, vous aurez perdu cent francs, ajouta-t-il, je ne vous donnerai plus alors que cent écus.

Il se leva, salua, mais sur le pas de la porte, il dit : — Si vous n'aviez pas du talent, de l'avenir, si je ne m'intéressais pas aux jeunes gens studieux, je ne vous aurais pas fait d'aussi belles conditions. Cent francs par mois! Songez-y. Après tout, un roman dans un tiroir, ce n'est pas comme un cheval à l'écurie, ça ne mange pas de pain, mais ça n'en donne pas non plus!

Lucien prit son manuscrit, le jeta par terre, en s'écriant :

— J'aime mieux le brûler, monsieur!

— Vous avez une tête de poëte, dit le vieillard.

— Vieil usurier de littérature ! dit Lucien quand sa porte fut fermée.

Lucien dévora sa flûte, lappa son lait, et descendit. Sa chambre n'était pas assez vaste, il y aurait tourné sur lui-même comme un lion dans sa cage au Jardin des Plantes.

IV

UN PREMIER AMI.

A la bibliothèque Sainte-Geneviève où Lucien comptait aller, il avait toujours aperçu dans le même coin un jeune homme d'environ vingt-cinq ans qui travaillait avec cette application soutenue, que rien ne distrait ni dérange, et à laquelle se reconnaissent les véritables ouvriers littéraires. Ce jeune homme y venait sans doute depuis longtemps, les employés et le bibliothécaire lui-même avaient pour lui des complaisances. Le bibliothécaire lui

laissait emporter des livres que Lucien voyait rapporter le lendemain par le studieux inconnu, dans lequel le poëte reconnaissait un frère de misère et d'espérance.

Petit, maigre et pâle, ce travailleur cachait un beau front sous une épaisse chevelure noire assez mal tenue, il avait de belles mains, il attirait le regard des indifférents par une vague ressemblance avec le portrait de Bonaparte, gravé d'après Robert Lefebvre. Cette gravure est tout un poëme de mélancolie ardente, d'ambition contenue, d'activité cachée : examinez-la bien ! vous y trouverez du génie et de la discrétion, de la finesse et de la grandeur ; les yeux ont de l'esprit comme des yeux de femme, le coup d'œil est avide de l'espace, et désireux de difficultés à vaincre. Le nom de Bonaparte ne serait pas écrit au-dessous, vous le contempleriez tout aussi longtemps. Le jeune homme qui réalisait cette gravure avait ordinairement un pantalon à pied dans des souliers à grosses semelles, une redingote de drap commun, une cravate noire, un gilet de drap gris, mélangé de blanc, boutonné jusqu'en haut, et un chapeau à bon marché. Son dédain pour toute toilette inutile était visible.

Ce mystérieux inconnu, marqué du sceau que le génie imprime au front de ses esclaves, Lucien le retrouvait chez Flicoteaux, le plus régulier de tous les habitués, il y mangeait pour vivre, sans faire attention à des aliments avec lesquels il paraissait

familiarisé, il buvait de l'eau. Soit à la bibliothèque, soit chez Flicoteaux, il déployait en tout une sorte de dignité qui venait sans doute de la conscience d'une vie occupée par quelque chose de grand, et qui le rendait inabordable. Son regard était penseur. La méditation habitait sur son beau front noblement coupé. Ses yeux noirs et vifs, qui voyaient bien et promptement, annonçaient une habitude d'aller au fond des choses. Simple en ses gestes, il avait une contenance grave. Lucien éprouvait un respect involontaire pour lui. Déjà plusieurs fois, l'un et l'autre, ils s'étaient mutuellement regardés comme pour se parler à l'entrée ou à la sortie de la bibliothèque ou du restaurant, mais ni l'un ni l'autre, ils n'avaient osé. Ce silencieux jeune homme allait au fond de la salle, dans la partie située en retour sur la place de la Sorbonne. Lucien n'avait donc pu se lier avec lui, quoiqu'il se sentît porté vers ce jeune travailleur en qui se trahissaient les indicibles symptômes de la supériorité.

L'un et l'autre, ainsi qu'ils le reconnurent plus tard, ils étaient deux natures vierges et timides, adonnées à toutes les peurs dont les hommes solitaires savourent les émotions. Sans leur subite rencontre au moment du désastre qui venait d'arriver à Lucien, peut-être ne se seraient-ils jamais mis en communication. Mais en entrant dans la rue des Grès, Lucien aperçut le jeune inconnu qui revenait de Sainte-Geneviève.

— La bibliothèque est fermée, je ne sais pourquoi, monsieur, lui dit-il.

En ce moment, Lucien avait des larmes dans les yeux, il remercia l'inconnu par un de ces gestes qui sont plus éloquents que le discours, et qui, de jeune homme à jeune homme, s'ouvrent aussitôt les cœurs. Tous deux descendirent la rue des Grès en se dirigeant vers la rue de la Harpe.

— Je vais alors me promener au Luxembourg, dit Lucien. Quand on est sorti, il est difficile de revenir travailler.

— On n'est plus dans le courant d'idées nécessaire, reprit l'inconnu. Vous paraissez chagrin, monsieur?

— Il vient de m'arriver une singulière aventure, dit Lucien.

Il raconta sa visite sur le quai, puis celle au vieux libraire et les propositions qu'il venait de recevoir, il se nomma, et dit quelques mots de sa situation. Depuis un mois environ, il avait dépensé soixante francs pour vivre, trente francs à l'hôtel, vingt francs au spectacle, dix francs au cabinet littéraire, en tout cent vingt francs; il ne lui restait plus que cent vingt francs.

— Monsieur, lui dit l'inconnu, votre histoire est la mienne et celle de dix ou douze mille jeunes gens, qui tous les ans viennent de la province à Paris. Nous ne sommes pas encore les plus malheureux. Voyez-vous ce théâtre? dit-il en lui montrant les

cimes de l'Odéon. Un jour, vint se loger dans une des maisons qui sont sur la place, un homme de talent qui avait roulé dans des abîmes de misère; marié, surcroît de malheur qui ne nous afflige encore ni l'un ni l'autre, à une femme qu'il aimait; pauvre ou riche, comme vous voudrez, de deux enfants; criblé de dettes, mais confiant dans sa plume. Il présente à l'Odéon une comédie en cinq actes, elle est reçue, il obtient un tour de faveur, les comédiens la répètent, le directeur en active la représentation, cinq bonheurs qui constituent cinq actes encore plus difficiles à réaliser que cinq actes à écrire. Le pauvre auteur, logé dans un grenier que vous pouvez voir d'ici, épuise ses dernières ressources pour vivre pendant la réception et la répétition de sa pièce, sa femme met ses vêtements au mont-de-piété, la famille ne mange que du pain. Le jour de la dernière répétition, la veille de la représentation, le ménage devait cinquante francs dans le quartier, au boulanger, à la laitière, au portier. Le poëte avait conservé le strict nécessaire : un habit, une chemise, un pantalon, un gilet et des bottes. Sûr du succès, il vient embrasser sa femme, il lui annonce la fin de leurs infortunes.—Enfin il n'y a plus rien contre nous! s'écrie-t-il. — Il y a le feu, dit la femme, regarde, l'Odéon brûle. Monsieur, l'Odéon brûlait. Ne vous plaignez donc pas. Vous avez des vêtements, vous n'avez ni femme, ni enfants, vous avez pour cent vingt francs de hasard dans votre poche, et vous ne

devez rien à personne. La pièce a eu cent vingt représentations au théâtre Louvois. Le roi a fait une pension à l'auteur. Buffon l'a dit, le génie c'est la patience. La patience est en effet ce qui, chez l'homme, ressemble le plus au procédé que la nature emploie dans ses créations. Qu'est-ce que l'art, monsieur? c'est la nature concentrée.

Les deux jeunes gens arpentaient alors le Luxembourg. Lucien apprit bientôt le nom, devenu depuis célèbre, de l'inconnu qui s'efforçait de le consoler. Ce jeune homme était Daniel d'Arthez, aujourd'hui l'un des plus illustres écrivains de notre époque, et l'un des gens rares qui, selon la belle pensée d'un poëte, offrent

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

— On ne peut pas être grand homme à bon marché, lui dit Daniel de sa voix douce. Le génie arrose ses œuvres de ses larmes. Le talent est une créature morale qui a, comme tous les êtres, une enfance sujette à des maladies. La société repousse les talents incomplets comme la nature emporte les créatures faibles ou mal conformées. Qui veut s'élever au-dessus des hommes, doit se préparer à une lutte, ne reculer devant aucune difficulté. Un grand écrivain est un martyr qui ne mourra pas, voilà tout. Vous avez au front le sceau du génie, dit d'Arthez à Lucien en lui jetant un regard qui l'enveloppa ; si

vous n'en avez pas au cœur la volonté, si vous n'en avez pas la patience angélique; si, à quelque distance du but que vous mettent les bizarreries de la destinée, vous ne reprenez pas, comme les tortues en quelque pays qu'elles soient, le chemin de l'Océan, de votre infini, renoncez dès aujourd'hui.

— Vous vous attendez donc, vous, à des supplices? dit Lucien.

— A des épreuves en tout genre, à la calomnie, à la trahison, à l'injustice de mes rivaux, aux effronteries, aux ruses, à l'âpreté du commerce, répondit le jeune homme d'une voix résignée. Si votre œuvre est belle, qu'importe une première perte?...

— Voulez-vous lire et juger la mienne? dit Lucien.

— Soit, dit d'Arthez. Je demeure rue des Quatre-Vents, dans une maison où l'un des hommes les plus illustres, un des plus beaux génies de notre temps, un phénomène dans la science, Desplein, le plus grand chirurgien connu, souffrit son premier martyre en se débattant avec les premières difficultés de la vie et de la gloire à Paris. Ce souvenir me donne tous les soirs la dose de courage dont j'ai besoin tous les matins. J'ai sa chambre où il a souvent mangé, comme Rousseau, du pain et des cerises, mais sans Thérèse. Venez dans une heure, j'y serai.

Les deux poëtes se quittèrent en se serrant la main avec une indicible effusion de tendresse mélancolique. Lucien alla chercher son manuscrit.

Daniel d'Arthez alla mettre au mont-de-piété sa montre pour pouvoir acheter deux falourdes, afin que son nouvel ami trouvât du feu chez lui, car il faisait froid. Lucien fut exact et vit d'abord une maison moins décente que son hôtel et qui avait une allée sombre, au bout de laquelle se trouvait un escalier obscur.

La chambre de Daniel d'Arthez, située au cinquième étage, avait deux méchantes croisées entre lesquelles était une bibliothèque en bois noirci, pleine de cartons étiquetés. Une maigre couchette en bois peint, semblable aux couchettes de collége, une table de nuit achetée d'occasion, et deux fauteuils couverts en crin occupaient le fond de cette pièce tendue d'un papier écossais verni par la fumée et par le temps. Une longue table chargée de papiers était placée entre la cheminée et l'une des croisées. En face de cette cheminée, il y avait une mauvaise commode en bois d'acajou. Un tapis de hasard couvrait entièrement le carreau. Ce luxe nécessaire évitait du chauffage. Devant la table, un vulgaire fauteuil de bureau en basane rouge blanchie par l'usage, puis six mauvaises chaises complétaient l'ameublement. Sur la cheminée, Lucien aperçut un vieux flambeau de bouillotte, à garde-vue, muni de quatre bougies. Quand Lucien demanda la raison des bougies, en reconnaissant en toutes choses les symptômes d'une âpre misère, d'Arthez lui répondit qu'il lui était impossible de supporter l'odeur de la chan-

delle. Cette circonstance indiquait une grande délicatesse de sens, l'indice d'une exquise sensibilité.

La lecture dura sept heures. Daniel écouta religieusement, sans dire un mot ni faire une observation, une des plus rares preuves de bon goût que puissent donner les auteurs.

— Eh bien? dit Lucien à Daniel en mettant le manuscrit sur la cheminée.

— Vous êtes dans une belle et bonne voie, répondit gravement le jeune homme; mais votre œuvre est à remanier. Si vous voulez ne pas être le singe de Walter Scott, il faut vous créer une manière différente, et vous l'avez imité. Vous commencez, comme lui, par de longues conversations pour poser vos personnages; quand ils ont causé, vous faites arriver la description, et l'action. Cet antagonisme, nécessaire à toute œuvre dramatique, vient en dernier. Renversez-moi les termes du problème. Remplacez ces diffuses causeries, magnifiques chez Scott, mais sans couleur chez vous, par des descriptions auxquelles se prête si bien notre langue. Que chez vous le dialogue soit la conséquence attendue qui couronne vos préparatifs. Entrez tout d'abord dans l'action. Prenez-moi votre sujet, tantôt en travers, tantôt par la queue, enfin variez vos plans, et ne soyez jamais le même. Vous serez neuf tout en adaptant à l'histoire de France la forme du drame dialogué de l'écossais. Walter Scott est sans passion, il l'ignore ou peut-être lui était-elle interdite par les

mœurs hypocrites de son pays. Pour lui, la femme est le devoir incarné. A de rares exceptions près, ses héroïnes sont absolument les mêmes, il n'a eu pour elles qu'un seul ponsif, selon l'expression des peintres; elles procèdent toutes de Clarisse Harlowe; en les ramenant toutes à une idée, il ne pouvait que tirer des exemplaires d'un même type, variés par un coloriage plus ou moins vif. La femme porte le désordre dans la société par la passion. La passion a des accidents infinis. Peignez donc les passions, vous aurez les ressources infinies dont s'est privé ce grand génie pour être lu dans toutes les familles de la prude Angleterre. En France, vous aurez les fautes charmantes et les mœurs brillantes du catholicisme à opposer aux sombres figures du protestantisme pendant la période la plus passionnée de notre histoire. Chaque règne authentique, à partir de Charlemagne, demandera tout au moins un ouvrage, et quelquefois quatre ou cinq, comme pour Louis XIV, Henri IV, François Ier. Vous ferez ainsi une histoire de France pittoresque où vous peindrez les costumes, les meubles, les maisons, les intérieurs, la vie privée, tout en donnant l'esprit du temps, au lieu de narrer péniblement des faits connus. Vous avez un moyen d'être original en relevant les erreurs populaires qui défigurent la plupart de nos rois. Osez, dans votre première œuvre, rétablir la grande et magnifique figure de Catherine que vous avez sacrifiée aux préjugés qui planent encore sur elle. Enfin,

peignez Charles IX comme il était et non comme l'ont fait les écrivains protestants. Au bout de dix ans de persistance, vous aurez gloire et fortune, vous aurez fait, dit-il en souriant, le plus difficile des carambolages.

Il était alors neuf heures. Lucien imita l'action secrète de son ami, en lui offrant à diner chez Edon, où il dépensa douze francs. Pendant ce dîner, Daniel livra le secret de ses espérances et de ses études à Lucien. D'Arthez n'admettait pas de talent hors ligne sans de profondes connaissances métaphysiques. Il procédait en ce moment au dépouillement de toutes les richesses philosophiques des temps anciens et modernes pour se les assimiler. Il voulait, comme Molière, être un profond philosophe avant de faire des comédies. Il étudiait le monde écrit et le monde vivant, la pensée et le fait. Il avait pour amis de savants naturalistes, de jeunes médecins, des écrivains politiques et des artistes, société de gens studieux, sérieux, pleins d'avenir. Il vivait d'articles consciencieux et peu payés, mis dans des dictionnaires biographiques, encyclopédiques, ou de sciences naturelles. Il n'en écrivait ni plus ni moins que ce qu'il en fallait pour vivre et pouvoir poursuivre sa pensée. D'Arthez avait une œuvre d'imagination, entreprise uniquement pour étudier les ressources de la langue. Ce livre, encore inachevé, pris et repris par caprices, il le gardait pour les jours de grande détresse. C'était une œuvre psychologique

et de haute portée sous la forme du roman. Quoique Daniel se découvrît modestement, il parut gigantesque à Lucien. En sortant du restaurant, à onze heures, Lucien s'était pris d'une vive amitié pour cette vertu sans emphase, pour cette nature, sublime sans le savoir.

Le poëte ne discuta pas les conseils de Daniel, il les suivit à la lettre. Ce beau talent déjà mûri par la pensée et par une critique solitaire, inédite, faite pour lui non pour autrui, lui avait tout à coup poussé la porte des plus magnifiques palais de la fantaisie. Les lèvres du provincial avaient été touchées d'un charbon ardent, et la parole de ce travailleur trouva dans le cerveau du poëte une terre préparée. Lucien se mit à refondre son œuvre.

V

LE CÉNACLE.

Heureux d'avoir trouvé dans l'immensité parisienne un cœur où abondaient des sentiments généreux en harmonie avec les siens, le poëte de province fit ce que font tous les jeunes gens affamés d'affection : il s'attacha comme une maladie chronique à d'Arthez, il alla le chercher pour se rendre à la bibliothèque, il se promena près de lui au Luxembourg par les belles journées, il l'accompagna tous les soirs jusque dans sa pauvre chambre, après avoir

dîné près de lui chez Flicoteaux; enfin il se serra contre lui, comme un soldat se pressait sur son voisin dans les plaines glacées de la Russie.

Pendant les premiers jours de sa connaissance avec Daniel, Lucien ne remarqua pas sans chagrin une certaine gêne causée par sa présence, dès que les intimes étaient réunis. Les discours de ces êtres supérieurs dont d'Arthez lui parlait avec un enthousiasme concentré, se tenaient dans les bornes d'une réserve en désaccord avec les témoignages visibles de leur vive amitié. Lucien sortait alors discrètement, en ressentant une sorte de peine causée par l'ostracisme dont il était l'objet et par la curiosité qu'excitaient en lui ces personnages inconnus, car tous s'appelaient par leurs noms de baptême. Tous portaient au front, comme d'Arthez, le sceau d'un génie spécial. Après de secrètes oppositions combattues à son insu par Daniel, Lucien fut enfin jugé digne d'entrer dans ce Cénacle de grands esprits. Lucien put dès lors connaître ces personnes unies par les plus vives sympathies, par le sérieux de leur existence intellectuelle et qui se réunissaient presque tous les soirs chez d'Arthez. Tous pressentaient en lui le grand écrivain, ils le regardaient comme leur chef, depuis qu'ils avaient perdu l'un des esprits les plus extraordinaires de ce temps, un génie mystique, leur premier chef qui, pour des raisons inutiles à rapporter, était retourné dans sa province, et dont Lucien entendait souvent parler, sous le nom de

Louis. On comprendra facilement combien ces personnages avaient dû réveiller l'intérêt et les curiosités d'un poëte, à l'indication de ceux qui, depuis, ont conquis, comme d'Arthez, toute leur gloire, car plusieurs succombèrent.

Parmi ceux qui vivent encore, était Horace Bianchon, alors interne à l'Hôtel-Dieu, devenu depuis l'un des flambeaux de l'école de Paris, et trop connu maintenant pour qu'il soit nécessaire de peindre sa personne ou d'expliquer son caractère et la nature de son esprit.

Puis venait Léon Giraud, ce profond philosophe, ce hardi théoricien qui remue tous les systèmes, les juge, les exprime, les formule et les traîne aux pieds de son idole; l'Humanité! toujours grand, même dans ses erreurs, ennoblies par sa bonne foi. Ce travailleur intrépide, ce savant consciencieux est devenu chef d'une école morale et politique sur le mérite de laquelle le temps seul pourra prononcer. Si ses convictions lui ont fait une destinée en des régions étrangères à celles où ses camarades se sont élancés, il n'en est pas moins resté leur fidèle ami.

L'art était représenté par Joseph Bridau, l'un des meilleurs peintres de la jeune école. Sans les malheurs secrets auxquels le condamne une nature trop impressionnable, Joseph, dont le dernier mot n'est d'ailleurs pas dit, aurait pu continuer les grands maîtres de l'école italienne : il a le dessin de

Rome et la couleur de Venise; mais l'amour le tue, et ne traverse pas que son cœur, l'amour lance ses flèches dans le cerveau, lui dérange sa vie et lui fait faire les plus étranges zigzags. Si sa maîtresse éphémère le rend ou trop heureux, ou trop misérable, Joseph enverra pour l'exposition tantôt des esquisses où la couleur empâte le dessin, tantôt des tableaux qu'il a voulu finir sous le poids de chagrins imaginaires et où le dessin l'a si bien préoccupé que la couleur, dont il dispose à son gré, ne s'y retrouve pas. Il trompe incessamment et le public et ses amis. Hoffmann l'eût adoré pour ses pointes poussées avec hardiesse dans le champ des arts, pour ses caprices, pour sa fantaisie. Quand il est complet, il excite l'admiration, il la savoure, et s'effarouche alors de ne plus recevoir d'éloges pour les œuvres manquées où les yeux de son âme voient tout ce qui est absent pour l'œil du public. Fantasque au suprême degré, ses amis lui ont vu détruire un tableau achevé, auquel il trouvait l'air trop peigné.

— C'est trop fait, disait-il, c'est trop écolier.

Original et sublime parfois, il a tous les malheurs et toutes les félicités des organisations nerveuses chez lesquelles la perfection tourne en maladie. Son esprit est frère de celui de Sterne, mais sans le travail littéraire. Ses mots, ses jets de pensée ont une saveur inouïe. Il est éloquent et sait aimer, mais avec ses caprices, qu'il porte dans les sentiments comme dans *son faire*. Il était cher au Cénacle

précisément à cause de ce que le monde bourgeois eût appelé ses défauts.

Enfin Fulgence Ridal, l'un des auteurs de notre temps qui a le plus de verve comique, un poëte insouciant de gloire, ne jetant sur le théâtre que ses productions les plus vulgaires, et gardant dans le sérail de son cerveau, pour lui, pour ses amis, les plus jolies scènes, ne demandant au public que l'argent nécessaire à son indépendance, et ne voulant plus rien faire dès qu'il l'aura obtenue; paresseux et fécond comme Rossini. Obligé, comme les grands poëtes comiques, comme Molière et Rabelais, de considérer toutes choses à l'endroit du pour et à l'envers du contre, il était sceptique, il pouvait rire et riait de tout. Fulgence Ridal est un grand philosophe pratique. Sa science du monde, son génie d'observation, son dédain de la gloire, qu'il appelle la parade, ne lui ont point desséché le cœur: il est aussi actif pour autrui qu'il est indifférent à ses intérêts. Il a le masque rabelaisien, il ne hait pas la bonne chère et ne la recherche point, il est à la fois mélancolique et gai. Ses amis le nomment le *chien du régiment*, rien ne le peint mieux que ce sobriquet.

Trois autres, au moins aussi supérieurs que ces quatre amis, peints de profil, devaient succomber par intervalles. Meyraux d'abord qui mourut après avoir ému la célèbre dispute entre Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire, grande question qui devait par-

tager le monde scientifique entre ces deux génies égaux, quelques mois avant la mort de celui qui tenait pour une science étroite et analyste contre le panthéiste qui vit encore et que l'Allemagne révère. Meyraux était l'ami de ce Louis qu'une mort anticipée allait bientôt ravir au monde intellectuel.

A ces deux hommes, tous deux marqués par la mort, tous deux obscurs aujourd'hui, malgré l'immense portée de leur savoir et de leur génie, il faut joindre Michel Chrestien, républicain d'une haute portée qui rêvait la fédération de l'Europe, et qui fut en 1830 pour beaucoup dans le mouvement moral des saint-simoniens. Homme politique de la force de Saint-Just et de Danton, mais simple et doux comme une jeune fille, plein d'illusions et d'amour, doué d'une voix mélodieuse qui aurait ravi Mozart, Weber ou Rossini, et chantant certaines chansons de Béranger à enivrer le cœur de poésie, d'amour et d'espérance, Michel Chrestien, pauvre comme Lucien, comme Daniel, comme tous ses amis, gagnait sa vie avec une insouciance diogénique. Il faisait des tables de matières pour de grands ouvrages, des prospectus pour les libraires, muet d'ailleurs sur ses doctrines comme est muette une tombe sur les secrets de la mort. Ce gai bohémien de l'intelligence, ce grand homme d'État qui, peut-être, eût changé la face du monde, mourut au cloître Saint-Méry, comme un simple soldat. La balle de quelque négociant tua là l'une des plus nobles

créatures qui foulassent le sol français. Michel Chrestien périt pour d'autres doctrines que les siennes. Sa fédération menaçait beaucoup plus que la propagande républicaine l'aristocratie européenne; elle était plus rationnelle et moins folle que les affreuses idées de liberté indéfinie proclamées par les jeunes insensés qui se portent héritiers de la convention. Ce noble plébéien fut pleuré de tous ceux qui le connaissaient, il n'est aucun d'eux qui ne songe et souvent à ce politique inconnu.

Ces neuf personnes composaient un Cénacle où l'estime et l'amitié faisaient régner la paix entre les idées et les doctrines les plus opposées. Daniel d'Arthez, gentilhomme picard, tenait pour l'absolutisme avec une conviction égale à celle qui faisait tenir Michel Chrestien à son fédéralisme européen. Fulgence Ridal se moquait des doctrines philosophiques de Léon Giraud, qui lui-même prédisait à d'Arthez la fin du christianisme et de la famille. Michel Chrestien croyait à la religion du Christ, le divin législateur de l'Égalité, il défendait l'immortalité de l'âme contre le scalpel de Bianchon, l'analyste par excellence. Tous discutaient sans disputer. Ils n'avaient point de vanité, étant eux-mêmes leur auditoire. Ils se communiquaient leurs travaux, et se consultaient avec l'adorable bonne foi de la jeunesse. S'agissait-il d'une affaire sérieuse, l'opposant quittait son opinion pour entrer dans les idées de son ami, d'autant plus apte à l'aider, qu'il était

impartial dans une cause ou dans une œuvre en dehors de ses idées. Presque tous avaient l'esprit doux et tolérant, deux qualités qui prouvaient leur supériorité. L'envie, cet horrible trésor de nos espérances trompées, de nos talents avortés, de nos succès manqués, de nos prétentions blessées, leur était inconnue. Tous marchaient d'ailleurs dans des voies différentes. Aussi ceux qui furent admis, comme Lucien, dans leur société se sentaient-ils à l'aise. Le vrai talent est toujours bon enfant et candide, ouvert, point gourmé; chez lui l'épigramme caresse l'esprit, et ne vise jamais l'amour-propre. Une fois la première émotion que cause le respect dissipée, on éprouvait des douceurs infinies auprès d'eux. La familiarité n'excluait pas la conscience que chacun avait de sa valeur, chacun sentait une profonde estime pour son voisin. Enfin, chacun se sentant de force à être à son tour le bienfaiteur ou l'obligé, tout le monde acceptait sans façon. Les conversations ondoyantes étaient pleines de charme et sans fatigue, elles embrassaient les sujets lesplus variés, les mots étaient légers à la manière des flèches qui peuvent aller à fond tout en allant vite. La grande misère extérieure et la splendeur des richesses intellectuellesproduisaient un singulier contraste. Là, personne ne pensait aux réalités de la vie que pour en tirer d'amicales plaisanteries. Par une journée où le froid s'était fait prématurément sentir, cinq des amis de d'Arthez arrivèrent ayan

eu chacun la même pensée, apportant tous du bois sous leur manteau, comme dans ces repas champêtres où chaque invité devant fournir son plat, tout le monde apporte un pâté.

Tous doués de cette beauté morale qui réagit sur la forme, et qui, non moins que les travaux et les veilles, dore les jeunes visages d'une teinte divine, ils offraient ces traits un peu tourmentés que la pureté de la vie et le feu de la pensée régularise et purifie. Leurs fronts se recommandaient par une ampleur poétique. Leurs yeux vifs et brillants déposaient d'une vie sans souillures. Les souffrances de la misère, quand elles se faisaient sentir, étaient si gaiement supportées, épousées avec une telle ardeur par tous, qu'elles n'altéraient point la sérénité particulière aux visages des jeunes gens encore exempts de fautes graves, qui ne se sont amoindris dans aucune des lâches transactions qu'arrachent la misère mal supportée, l'envie de parvenir sans aucun choix de moyens, et la facile complaisance avec laquelle les gens de lettres accueillent ou pardonnent les trahisons.

Ce qui rend les amitiés indissolubles et double leur charme est un sentiment qui manque à l'amour, la certitude. Ces jeunes gens étaient sûrs d'eux-mêmes: l'ennemi de l'un devenait l'ennemi de tous, ils eussent brisé leurs intérêts les plus urgents pour obéir à la sainte solidarité de leurs cœurs. Ils se savaient tous incapables d'une lâcheté, tous

pouvaient se défendre en conscience, opposer un *non* formidable à toute accusation, se défendre les uns les autres avec sécurité. Également nobles par le cœur et incapables de se méprendre sur les choses de sentiment, ils pouvaient tout penser, tout dire en arrivant sur le terrain de la science et de l'intelligence. De là l'innocence de leur commerce, la gaieté de leur parole. Leurs relations étaient sûres, leur esprit divaguait à l'aise. Aussi ne faisaient-ils point de façon entre eux, ils se confiaient leurs peines et leurs joies, ils pensaient et souffraient à plein cœur. Les charmantes délicatesses qui font de la fable des Deux Amis un trésor pour les grandes âmes étaient habituelles chez eux. Leur sévérité pour admettre dans leur sphère un nouvel habitant se conçoit. Ils avaient trop la conscience de leur grandeur et de leur bonheur, pour le troubler en y laissant entrer des éléments nouveaux et inconnus.

Cette fédération de sentiments et d'intérêts dura sans chocs ni mécompte pendant vingt années. La mort, qui leur enleva Louis Lambert, Meyraux et Michel Chrestien, put seule diminuer cette noble pléiade. Quand, en 1832, ce dernier succomba, malgré le péril de la démarche, Horace Bianchon, Daniel d'Arthez, Léon Giraud, Joseph Bridau, Fulgence Ridal allèrent retirer son corps à Saint-Méry, pour lui rendre les derniers devoirs à la face brûlante de la politique. Ils accompagnèrent ces restes chéris jusqu'au cimetière du Père-Lachaise pendant

la nuit. Horace Bianchon leva toutes les difficultés à ce sujet, et ne recula devant aucune. Il alla jusqu'aux ministres en leur confessant sa vieille amitié pour le fédéraliste expiré.

Ce fut une scène touchante gravée dans la mémoire des amis peu nombreux qui assistèrent les cinq hommes célèbres. En vous promenant dans cet élégant cimetière, vous verrez un terrain acheté à perpétuité, où s'élève une tombe de gazon surmontée d'une croix en bois noir sur laquelle sont gravés en lettres rouges ces deux noms :

MICHEL CHRESTIEN.

C'est le seul qui soit dans ce style. Les cinq amis ont pensé qu'il fallait rendre hommage à cet homme simple par cette simplicité.

Dans cette froide mansarde se réalisaient donc les plus beaux rêves du sentiment. Là, cinq frères, tous d'égale force en différentes régions de la science, s'éclairaient mutuellement avec bonne foi, se disant tout, même leurs pensées mauvaises, tous d'une instruction immense et tous éprouvés au creuset de la misère.

Une fois admis parmi ces êtres d'élite et pris pour un égal, Lucien y représenta la poésie et la beauté. Il y lut des sonnets qui furent admirés. On lui demandait un sonnet, comme il priait Michel Chres-

tien de lui chanter une chanson. Si donc Paris était un désert, Lucien y avait une oasis rue des Quatre-Vents.

VI

LES FLEURS DE LA MISÈRE.

Au commencement du mois d'octobre, Lucien avait employé le reste de son argent pour avoir un peu de bois. Il était resté sans ressources, au milieu du plus ardent travail, celui du remaniememt de son œuvre. Daniel d'Arthez, lui, brûlait des mottes, et supportait héroïquement la misère : il ne se plaignait point, il était rangé comme une vieille fille, et ressemblait à un avare, tant il avait de méthode. Ce courage excitait celui de Lucien qui, nouveau

venu dans le Cénacle, éprouvait une invincible répugnance à parler de sa détresse. Un matin, il alla jusqu'à la rue du Coq, pour vendre *l'Archer de Charles IX* à Doguereau, qu'il ne trouva pas.

Lucien ignorait combien les grands esprits ont d'indulgence. Chacun de ses amis concevait les faiblesses particulières aux hommes de poésie, les abattements qui suivent les efforts de l'âme surexcitée par les contemplations de la nature qu'ils ont mission de reproduire. Ces hommes si forts contre leurs propres maux, étaient tendres pour les douleurs de Lucien. Ils avaient compris son manque d'argent. Le Cénacle couronna donc les douces soirées de causeries, de profondes méditations, de poésies, de confidences, de courses à pleines ailes dans les champs de l'intelligence, dans l'avenir des nations, dans les domaines de l'histoire, par un trait qui prouve combien Lucien avait peu compris ses nouveaux amis.

— Lucien mon ami, lui dit Daniel, tu n'es pas venu dîner hier chez Flicoteaux, et nous savons pourquoi.

Lucien ne put retenir des larmes qui coulèrent sur ses joues.

— Tu as manqué de confiance en nous, lui dit Michel Chrestien, nous ferons une croix à la cheminée et quand nous serons à dix...

—Nous avons tous, dit Bianchon, trouvé quelque travail extraordinaire : moi j'ai gardé pour Desplein

un riche malade, d'Arthez a fait un article pour la Revue encyclopédique, Chrestien a voulu aller chanter un soir dans les Champs-Élysées avec un mouchoir et quatre chandelles, mais il a trouvé une brochure à faire pour un homme qui veut devenir un homme politique, et il lui a donné pour six cents francs de Machiavel; Léon Giraud a emprunté cinquante francs à son libraire, Joseph a vendu des croquis, et Fulgence a fait donner sa pièce dimanche, il a eu salle pleine.

— Voilà deux cents francs, dit Daniel, acceptes-les et qu'on ne t'y reprenne plus.

— Allons, ne va-t-il pas nous embrasser, comme si nous avions fait quelque chose d'extraordinaire, dit Chrestien.

Pour faire comprendre quelles délices ressentait Lucien dans cette vivante encyclopédie d'esprits angéliques, de jeunes gens empreints des originalités contrastantes que chacun deux tirait de la science qu'il cultivait, il suffira de rapporter les réponses que Lucien reçut, le lendemain, à une lettre écrite à sa famille, chef-d'œuvre de sensibilité, de bon vouloir, un horrible cri que lui avait arraché sa détresse.

LETTRE DE DAVID SÉCHARD A LUCIEN.

Mon cher Lucien, tu trouveras ci-joint un effet à quatre-vingt-dix jours et à ton ordre de deux cents francs, tu pourras le négocier chez monsieur Métivier,

marchand de papier, notre correspondant à Paris, rue Serpente. Mon bon Lucien, nous n'avons absolument rien. Ma femme s'est mise à diriger l'imprimerie, et s'acquitte de sa tâche avec un dévouement, une patience, une activité qui me font bénir le ciel de m'avoir donné pour femme un pareil ange. Elle-même a constaté l'impossibilité où nous sommes de t'envoyer le plus léger secours. Mais, mon ami, je te crois dans un si beau chemin, accompagné de cœurs si grands et si nobles, que tu ne saurais faillir à ta belle destinée en te trouvant aidé par les intelligences presque divines de messieurs Daniel d'Arthez, Michel Chrestien et Léon Giraud, conseillé par messieurs Meyraux et Bianchon que ta chère lettre nous a fait connaître. A l'insu d'Ève, je t'ai donc souscrit cet effet, que je trouverai moyen d'acquitter à l'échéance. Ne sors pas de ta voie : elle est rude, mais elle sera glorieuse. Je préférerais souffrir mille maux à l'idée de te savoir tombé dans quelques bourbiers de Paris où j'en ai tant vu. Aie le courage d'éviter, comme tu le fais, les mauvais endroits, les méchantes gens, les étourdis et certains gens de lettres que j'ai appris à estimer à leur juste valeur, pendant mon séjour à Paris. Enfin, sois le digne émule de ces esprits célestes que tu m'as rendus chers. Ta conduite sera bientôt récompensée. Adieu, mon frère bien-aimé, tu m'as ravi le cœur, je n'avais pas attendu de toi tant de courage.

DAVID.

LETTRE D'ÈVE SÉCHARD A LUCIEN CHARDON.

Mon ami, ta lettre nous a fait pleurer tous. Que ces nobles cœurs au milieu desquels ton bon ange t'a envoyé le sachent : une mère, une pauvre jeune femme prieront Dieu soir et matin pour eux, et si les prières les plus ferventes montent jusqu'à son trône, elles obtiendront quelques faveurs pour vous tous. Oui, mon frère, leurs noms sont gravés dans mon cœur. Ah ! je les verrai quelque jour. J'irai, dussé-je faire la route à pied, les remercier de leur amitié pour toi, car elle a répandu comme un baume sur mes plaies vives. Ici, mon ami, nous travaillons comme de pauvres ouvriers. Mon mari, ce grand homme inconnu que j'aime chaque jour davantage en découvrant de moments en moments de nouvelles richesses dans son cœur, délaisse son imprimerie, et je devine pourquoi : ta misère, la nôtre, celle de notre mère, l'assassinent. Notre adoré David est comme Prométhée dévoré par un vautour, un chagrin jaune à bec aigu. Quant à lui, le noble homme, il n'y pense guère, il a l'espoir d'une fortune. Il passe toutes ses journées à faire des expériences sur la fabrication du papier, il m'a priée de m'occuper à sa place des affaires, dans lesquelles il m'aide autant que le lui permet sa préoccupation. Hélas! je suis grosse. Cet événement, qui m'eût comblée de joie, m'attriste dans la situation où nous sommes tous. Ma

pauvre mère est redevenue jeune, elle a retrouvé des forces pour son fatigant métier de garde-malade. Aux soucis de fortune près nous serions heureux. Le vieux père Séchard ne veut pas donner un liard à son fils, David a été le voir pour lui emprunter quelques deniers afin de te secourir, car ta lettre l'avait mis au désespoir. « Je connais Lucien, il perdra la tête, et fera des sottises, » disait-il. Je l'ai bien grondé. Mon frère, manquer à quoi que ce soit, lui ai-je répondu, Lucien sait que j'en mourrais de douleur. Ma mère et moi, sans que David s'en doute, nous avons engagé quelques objets; ma mère les retirera dès qu'elle rentrera dans quelque argent. Nous avons pu faire ainsi cent francs que je t'envoie par les messageries. Si je n'ai pas répondu à ta première lettre, ne m'en veux pas, mon ami. Nous étions dans une situation à passer les nuits, je travaillais comme un homme. Ah ! je ne me savais pas autant de force. Madame de Bargeton est une femme sans âme ni cœur; elle se devait, même en ne t'aimant plus, de te protéger et de t'aider après t'avoir arraché de nos bras pour te jeter dans cette affreuse mer parisienne où il faut une bénédiction de Dieu pour rencontrer des amitiés vraies parmi ces flots d'hommes et d'intérêts. Elle n'est pas à regretter. Je te voulais auprès de toi quelque femme dévouée, un second moi-même; mais maintenant que je te sais des amis qui continuent nos sentiments, me voilà tranquille. Déploie tes ailes, mon beau génie

aimé, tu seras notre gloire comme tu es déjà notre amour.

Ève.

Mon enfant chéri, je ne puis que te bénir après ce que te dit ta sœur, et t'assurer que mes prières et mes pensées ne sont, hélas! pleines que de toi, au détriment de ceux que je vois, car il est des cœurs où les absents ont raison, et il en est ainsi dans le cœur de

Ta mère.

Ainsi, deux jours après, Lucien put rendre à ses amis leur prêt si gracieusement offert. Jamais peut-être la vie ne lui sembla plus belle, mais le mouvement de son amour-propre n'échappa point aux regards profonds de ses amis et à leur délicate sensibilité.

— On dirait que tu as peur de nous devoir quelque chose, s'écria Fulgence.

— Oh! le plaisir qu'il manifeste est bien grave à mes yeux, dit Michel Chrestien, il confirme les observations que j'ai faites : Lucien a de la vanité.

— Il est poëte, dit d'Arthez.

— M'en voulez-vous d'un sentiment aussi naturel que le mien?

— Il faut lui tenir compte de ce qu'il ne nous l'a pas caché, dit Léon Giraud, il est encore franc, mais j'ai peur que plus tard il ne nous redoute.

— Et pourquoi? demanda Lucien.

—Nous lisons dans ton cœur, répondit le peintre·

— Il y a chez toi, lui dit Michel Chrestien, un esprit diabolique avec lequel tu justifieras à tes propres yeux les choses les plus contraires à nos principes : au lieu d'être un sophiste d'idées, tu seras un sophiste d'action.

— Ah! j'en ai peur, dit d'Arthez. Lucien, tu feras en toi-même des discussions admirables où tu seras grand, et qui aboutiront à des faits blâmables... Tu ne seras jamais d'accord avec toi-même.

—Sur quoi donc appuyez-vous votre réquisitoire? demanda Lucien.

— Ta vanité, mon cher poëte, est si grande, que tu en mets jusque dans ton amitié ! s'écria Fulgence. Toute vanité de ce genre accuse un effroyable égoïsme, et l'égoïsme est le poison de l'amitié.

— Oh! mon Dieu, s'écria Lucien, vous ne savez donc pas combien je vous aime.

— Si tu nous aimais comme nous nous aimons, aurais-tu mis tant d'empressement et tant d'emphase à nous rendre ce que nous avions tant de plaisir à te donner.

— On ne se prête rien, ici, on se donne, lui dit brutalement Joseph Bridau.

— Ne nous crois pas rudes, mon cher enfant, lui dit Michel Chrestien, nous sommes prévoyants. Nous avons peur de te voir un jour préférer les joies d'une petite vengeance aux joies de notre pure amitié.

Lis le Tasse de Goëthe, la plus grande œuvre de ce beau génie, et tu y verras que le poëte aime les brillantes étoffes, les festins, les triomphes, l'éclat : eh bien, sois le Tasse sans la folie. Le monde et ses plaisirs t'appelleront, reste ici. Transporte dans la région des idées tout ce que tu demandes à tes vanités. Folie pour folie, mets la vertu dans tes actions et le vice dans tes idées, au lieu, comme te le disait d'Arthez, de bien penser et de te mal conduire.

Lucien baissa la tête, ses amis avaient raison.

— J'avoue que je ne suis pas aussi fort que vous l'êtes, dit-il en leur jetant un adorable regard. Je n'ai pas des reins et des épaules à soutenir Paris, à lutter avec courage. La nature nous a donné des tempéraments et des facultés différentes, et vous connaissez mieux que personne l'envers des vices et des vertus. Je suis déjà fatigué, je vous le confie.

— Nous te soutiendrons, dit d'Arthez, voilà précisément à quoi servent les amitiés fidèles.

— Le secours que je viens de recevoir est précaire, et nous sommes tout aussi pauvres les uns que les autres; le besoin me poursuivra bientôt. Chrestien, aux gages du premier venu, ne peut rien en librairie. Bianchon est en dehors de ce cercle d'affaires. D'Arthez ne connaît que des libraires de science ou de spécialités, qui n'ont aucune prise sur les éditeurs de nouveautés. Horace, Fulgence Ridal et Bridau travaillent dans un ordre d'idées qui les met à cent lieues des libraires. Je dois prendre un parti.

— Tiens-toi donc au nôtre, souffrir! dit Bianchon, souffrir courageusement.

— Mais ce qui n'est que souffrance pour vous, est la mort pour moi, dit vivement Lucien.

— Avant que le coq ait chanté trois fois, dit Léon Giraud en souriant, cet homme aura trahi la cause du travail pour celle de la paresse.

— Où le travail vous a-t-il menés? dit Lucien en riant.

— Quand on part de Paris pour l'Italie, on ne trouve pas Rome à moitié chemin, dit Joseph Bridau. Pour toi, les petits pois devraient pousser tout accommodés au beurre.

— Ils ne poussent ainsi que pour les fils aînés des pairs de France, dit Michel Chrestien. Mais nous autres nous les semons, les arrosons et les trouvons meilleurs.

La conversation devint plaisante, et changea de sujet. Ces esprits perspicaces, ces cœurs délicats cherchèrent à faire oublier cette petite querelle à Lucien, qui comprit dès lors combien il était difficile de les tromper. Il arriva bientôt à un désespoir intérieur qu'il cacha soigneusement à ses amis, en les croyant des mentors implacables. Son esprit méridional, qui parcourait si facilement le clavier des sentiments, lui faisait prendre les résolutions les plus contraires.

A plusieurs reprises, il parla de se jeter dans les journaux, et toujours ses amis lui dirent: — Gardez-vous-en bien.

— Là serait la tombe du beau, du suave Lucien que nous aimons et connaissons, dit d'Arthez.

— Tu ne résisterais pas à la constante opposition de plaisir et de travail qui se trouve dans la vie des journalistes; et résister, c'est le fond de la vertu. Tu serais si enchanté d'exercer le pouvoir, d'avoir droit de vie et de mort sur les œuvres de la pensée, que tu serais journaliste en deux mois. Être journaliste, c'est passer proconsul dans la république des lettres. Qui peut écrire, arrive à tout oser.

— Ne serez-vous pas près de moi? dit Lucien.

— Nous n'y serons plus, s'écria Fulgence. Journaliste, tu ne penserais pas plus à nous que la fille d'Opéra brillante, adorée, ne pense, dans sa voiture doublée de soie, à son village, à ses vaches, à ses sabots. Tu n'as que trop les qualités du journaliste, le brillant de la pensée, la soudaineté; tu ne te refuserais jamais à un trait d'esprit, dût-il faire pleurer ton ami. Je vois les journalistes aux foyers de théâtre, ils me font horreur.

Plus le Cénacle défendait cette voie à Lucien, plus son désir de connaître le péril l'invitait à s'y risquer. Il commençait à discuter en lui-même. Il était ridicule de se laisser encore une fois surprendre par la détresse sans avoir rien fait contre elle. En voyant l'insuccès de ses démarches, à propos de son premier roman, il était peu tenté d'en composer un second. D'ailleurs, de quoi vivrait-il pendant le temps de l'écrire? Il avait épuisé sa dose de patience du-

rant quinze jours de privations. Ne pourrait-il faire noblement ce que les journalistes faisaient sans conscience ni dignité? Ses amis l'insultaient avec leurs défiances, il voulait leur prouver sa force d'esprit. Il les aiderait peut-être un jour, il serait le héraut de leurs gloires !

— D'ailleurs, qu'est donc une amitié qui recule devant la complicité? demanda-t-il un soir à Michel Chrestien qu'il avait reconduit jusques chez lui, en compagnie de Léon Giraud.

— Nous ne reculons devant rien, répondit Michel Chrestien ; si tu avais le malheur de tuer ta maîtresse, je t'aiderais à cacher ton crime et pourrais t'estimer encore ; mais, si tu devenais espion, je te fuierais avec horreur : tu serais lâche et infâme par système. Voilà le journalisme en deux mots. L'amitié pardonne l'erreur, le mouvement irréfléchi de la passion; elle est implacable pour le parti pris de trafiquer de son âme, de son esprit et de sa pensée.

— Ne puis-je me faire journaliste pour vendre mon recueil de poésies et mon roman, puis abandonner aussitôt le journal.

—Machiavel se conduirait ainsi, mais non Lucien de Rubempré, dit Léon Giraud.

— Eh bien ! s'écria Lucien, je vous prouverai que je vaux Machiavel.

— Ah! s'écria Michel en serrant la main de Léon, tu viens de le perdre. Lucien, dit il, tu as trois cents francs, c'est de quoi vivre pendant trois mois

à ton aise, travaille, fais un second roman, d'Arthez et Fulgence t'aideront pour le plan, tu grandiras, tu seras un romancier. Moi, je pénétrerai dans un de ces *lupanars* de la pensée, je serai journaliste pendant trois mois, je te vendrai tes livres à quelque libraire, de qui j'attaquerai les publications, j'écrirai les articles, j'en obtiendrai, nous organiserons un succès, tu seras un grand homme, et tu pourras rester notre Lucien.

— Tu me méprises donc bien, dit le poëte, en croyant que je périrais là où tu te sauveras!

— Pardonnez-lui, mon Dieu, s'écria Michel Chrestien, c'est un enfant!

VII

LES DEHORS DU JOURNAL.

L'esprit de Lucien s'était dégourdi pendant les soirées passées chez d'Arthez, il avait étudié les plaisanteries et les articles des petits journaux, il était sûr d'être au moins l'égal des plus spirituels rédacteurs, il s'était essayé secrètement; il sortit donc un matin avec la triomphante idée d'aller demander du service dans ces troupes légères de la Presse. Il se mit dans sa tenue la plus distinguée et passa les ponts en pensant que des auteurs, des

journalistes, des écrivains, enfin ses frères futurs auraient un peu plus de tendresse et de désintéressement que les deux genres de libraires contre lesquels s'étaient heurtées ses espérances. Il rencontrerait des sympathies, quelque bonne et douce affection comme celle qu'il trouvait au Cénacle de la rue des Quatre-Vents.

En proie aux émotions du pressentiment écouté, combattu, qu'aiment tant les hommes d'imagination, il arriva rue Saint-Fiacre auprès du boulevard Montmartre, devant la maison où se trouvaient les bureaux du petit journal et dont l'aspect lui fit éprouver les palpitations du jeune homme entrant dans un mauvais lieu. Néanmoins il y monta, les bureaux étaient dans un entresol.

Dans la première pièce divisée en deux parties égales par une cloison en planches jusqu'à la ceinture de l'abonné, par un grillage à partir de là jusqu'au plafond, il trouva un invalide manchot qui, de son unique main, tenait plusieurs rames de papier sur la tête et avait entre ses dents le livret voulu par l'administration du timbre. Ce pauvre homme, dont la figure était d'un ton jaune et semée de bulbes rouges, ce qui lui valait le surnom de *Coloquinte*, lui montra derrière le grillage un personnage officiel. C'était un vieil officier décoré, le nez enveloppé de moustaches grises, un bonnet de soie noire sur la tête, et enseveli dans une ample redingote bleue comme une tortue sous sa carapace.

— De quel jour monsieur veut-il que parte son abonnement? lui demanda l'officier de l'empire.

— Je ne viens pas pour un abonnement, répondit Lucien en regardant, sur la porte qui correspondait à celle par laquelle il était entré, la pancarte où se lisaient ces mots :

BUREAU DE RÉDACTION.

Le public n'entre pas ici.

—

— Une réclamation sans doute, reprit le soldat de Napoléon. Ah oui! nous avons été dur, pour la Montessu. Que voulez-vous, je ne sais pas encore le pourquoi. Mais si vous demandez raison, je suis prêt, ajouta-t-il en regardant des fleurets, des pistolets, la panoplie moderne groupée en faisceau dans un coin.

— Encore moins, monsieur, je viens pour parler au rédacteur en chef.

— Il n'y a jamais personne ici avant quatre heures.

— Voyez-vous, mon vieux Giroudeau, je trouve onze colonnes, lesquelles à cent sous pièce font cinquante-cinq francs, j'en ai reçu quarante, donc

vous me devez encore quinze francs, comme je vous le disais...

Ces paroles partaient d'une petite figure chafouine, claire comme un blanc d'œuf mal cuit, et percée de deux yeux d'un bleu tendre, mais effrayants de malice, laquelle appartenait à un jeune homme mince et fluet, que le corps opaque de l'ancien militaire éclipsait entièrement. Cette voix glaça Lucien, elle tenait du miaulement des chats et de l'étouffement asthmatique de la hyène.

— Oui, mon petit milicien, répondit l'officier en retraite, mais vous comptez les titres et les blancs, j'ai ordre de monsieur Finot d'additionner le total des lignes et de les diviser par le nombre voulu pour chaque colonne. Or, cette opération strangulatoire étant pratiquée sur votre rédaction il se trouve trois colonnes de moins.

— Il ne paye pas les blancs, l'arabe, et il les compte à son associé dans le prix de sa rédaction en masse, je vais aller voir Étienne Lousteau, Vernou...

— Je ne puis enfreindre la consigne, mon petit! dit l'officier. Comment, pour quinze francs, vous criez contre votre nourrice, vous qui faites des articles aussi facilement que je fume un cigare! Eh! vous payerez un bol de punch de moins à vos amis, ou vous gagnerez une partie de billard de plus.

— Finot réalise des économies qui lui coûteront bien cher, dit le rédacteur qui se leva et partit.

— Ne dirait-on pas qu'il est Voltaire et Rousseau ? se dit le caissier.

— Monsieur, reprit Lucien, je reviendrai vers quatre heures.

Pendant la discussion, Lucien avait vu sur les murs les portraits de Benjamin Constant, du général Foy, de dix-sept orateurs illustres du parti libéral mêlés à des caricatures contre le gouvernement. Il avait surtout regardé la porte du sanctuaire où devait s'élaborer la feuille spirituelle qui l'amusait tous les jours et qui jouissait du droit de ridiculiser les rois, les événements les plus graves, de mettre tout en question par un bon mot.

Il alla flâner sur les boulevards, plaisir tout nouveau pour lui, mais si attrayant qu'il vit les aiguilles des pendules chez les horlogers sur quatre heures sans s'apercevoir qu'il n'avait pas déjeuné. Le poëte rabattit promptement vers la rue Saint-Fiacre, il monta l'escalier, ouvrit la porte, ne trouva plus le vieux militaire et vit l'invalide assis sur son papier timbré mangeant une croûte de pain et gardant le poste d'un air résigné, fait au journal comme jadis à la corvée, et ne le comprenant pas plus qu'il ne connaissait le pourquoi des marches rapides ordonnées par l'empereur. Lucien conçut la pensée de tromper ce redoutable fonctionnaire, il passa le chapeau sur la tête, et ouvrit, comme s'il était de la maison, la porte du sanctuaire.

Le bureau de rédaction offrit à ses regards avides

une table ronde couverte d'un tapis vert, six chaises en merisier garnies de paille encore neuve. Le petit carreau de cette pièce, mis en couleur, n'avait pas encore été frotté, mais il était propre, ce qui annonçait une fréquentation publique assez rare. Sur la cheminée une glace, une pendule d'épicier couverte de poussière, deux flambeaux où deux chandelles avaient été brutalement fichées, des cartes de visite. Sur la table grimaçaient de vieux journaux autour d'un encrier où l'encre séchée ressemblait à de la laque et décoré de plumes tortillées en soleils. Il lut sur de méchants bouts de papier quelques articles d'une écriture illisible et presque hiéroglyphique, déchirés en haut par les compositeurs de l'imprimerie, à qui cette marque sert à reconnaître les articles faits. Puis, çà et là, sur des papiers gris, il admira des caricatures dessinées assez spirituellement par des gens qui sans doute avaient tâché de tuer le temps, en tuant quelque chose pour s'entretenir la main. Sur le papier vert d'eau de la tenture, il vit collés, avec des épingles, neuf dessins différents faits en charge et à la plume sur le Solitaire, livre qu'un succès inouï recommandait alors à l'Europe et qui devait fatiguer les journalistes.

Le Solitaire en province, paraissant, les femmes étonne.

Dans un château, le Solitaire, lu.

Effet du Solitaire sur les domestiques animaux.

Chez les sauvages, le Solitaire expliqué, le plus succès brillant obtient.

Le Solitaire traduit en chinois et présenté par l'auteur, de Pékin, à l'empereur.

Par le Mont-Sauvage, Élodie violée.

Cette caricature sembla très-impudique à Lucien, mais elle le fit rire.

Par les journaux, le Solitaire sous un dais promené processionnellement.

Le Solitaire faisant éclater une presse, les ours blesse.

Lu à l'envers, étonne le Solitaire, les académiciens, par des supérieures beautés.

Lucien aperçut sur une bande de journal un dessin représentant un rédacteur qui tendait son chapeau et dessous : *Finot, mes cent francs?* signé d'un nom devenu fameux, mais qui ne sera jamais illustre.

Entre la cheminée et la croisée se trouvaient une table à secrétaire, un fauteuil d'acajou, un panier à papiers, et un tapis oblong appelé devant de cheminée, le tout couvert d'une épaisse couche de poussière. Les fenêtres n'avaient que de petits rideaux. Sur le haut de ce secrétaire, il y avait environ vingt ouvrages déposés pendant la journée, des gravures, de la musique, des tabatières à la charte, un exemplaire de la neuvième édition du Solitaire, toujours la grande plaisanterie du moment, et une dizaine de lettres cachetées.

Quand Lucien eut inventorié cet étrange mobi-

lier, eut fait des réflexions à perte de vue, que cinq heures eurent sonné, il se tourna vers l'invalide pour le questionner. Coloquinte avait fini sa croûte et attendait avec la patience du factionnaire le militaire décoré qui peut-être se promenait sur le boulevard. En ce moment une femme parut sur le seuil de la porte après avoir fait entendre le murmure de sa robe dans l'escalier et ce léger pas féminin, si facile à reconnaître. Elle était assez jolie.

— Monsieur, dit-elle à Lucien, je sais pourquoi vous vantez tous les chapeaux de mademoiselle Virginie, et je viens vous demander d'abord un abonnement d'un an, mais dites moi ses conditions...

— Madame, je ne suis pas du journal.

— Ah !

— Un abonnement à dater d'octobre? demanda l'invalide.

— Que demande madame? dit le vieux militaire qui reparut.

Le vieil officier entra en conférence avec la belle marchande de modes. Quand Lucien, impatienté d'attendre, rentra dans la première pièce, il entendit cette phrase finale :

— Mais je serai très-enchantée, monsieur. Votre dame pourra venir à mon magasin et choisira ce qu'elle voudra. Je tiens les rubans. Ainsi tout est bien entendu, vous ne parlerez plus de Virginie, une saveteuse, incapable d'inventer une forme, tandis que j'invente.

Lucien entendit tomber un certain nombre d'écus dans la caisse. Puis le militaire se mit à faire son compte journalier.

— Monsieur, je suis là depuis une heure, dit le poëte d'un air assez fâché.

— Ils ne sont pas venus, dit le vétéran napoléonien en manifestant un émoi par politesse. Ça ne m'étonne pas, voici quelque temps que je ne les vois plus. Nous sommes au milieu du mois, voyez-vous? Ces lapins-là ne viennent que quand on paye, entre les 29 et les 30.

— Et monsieur Finot? dit Lucien qui avait retenu le nom du directeur.

— Il est chez lui, rue Feydeau. Coloquinte, mon vieux, porte chez lui tout ce qui est venu aujourd'hui en portant le papier à l'imprimerie.

— Où se fait donc le journal? dit Lucien en se parlant à lui-même.

— Le journal, dit l'employé qui reçut de Coloquinte le reste de l'argent du timbre, le journal! broum! broum! Mon vieux, sois demain à six heures à l'imprimerie pour voir à faire filer les porteurs. Le journal, monsieur, se fait, dans la rue, chez les auteurs, à l'imprimerie, entre onze heures et minuit. Du temps de l'empereur, monsieur, ces boutiques de papier gâté n'étaient pas connues. Ah! il vous aurait fait secouer ça par quatre hommes et un caporal, et ne se serait pas laissé embêter comme ceux-ci par des phrases. Mais assez causé. Si mon

neveu y trouve son compte, et que l'on écrive pour *l'autre*, broum! broum! après tout, ce n'est pas un mal. Ah çà! les abonnés ne m'ont pas l'air d'arriver en colonne serrée, je vais quitter le poste.

— Monsieur, vous me paraissez être au fait de la rédaction du journal.

Sous le rapport financier, broum, broum! dit le soldat en ramassant les flegmes qu'il avait dans le gosier. Selon les talents, cent sous ou trois francs la colonne, cinquante lignes à soixante lettres sans blancs, voilà. Quant aux rédacteurs, c'est de singuliers pistolets, de petits jeunes gens dont je n'aurais pas voulu pour des soldats du train, et qui, parce qu'ils mettent des pattes de mouche sur du papier blanc, ont l'air de mépriser un vieux capitaine de la garde impériale retraité, chef de bataillon, entré dans toutes les capitales de l'Europe avec Napoléon...

— Monsieur, dit Lucien poussé vers la porte par le soldat de Napoléon qui brossait sa redingote bleue et voulait sortir, je viens pour être rédacteur et vous jure que je suis plein de respect pour un capitaine de la garde impériale, des hommes de bronze...

— Bien dit, mon petit pékin, reprit l'officier en frappant sur le ventre de Lucien, mais dans quelle classe de rédacteurs voulez-vous entrer?

Il alluma son cigare chez le portier.

— S'il vient des abonnements, recevez-les et prenez-en note, mère Chollet! toujours l'abonnement, je ne connais que l'abonnement, reprit-il en se tour-

nant vers Lucien. Finot est mon neveu, le seul de la famille qui m'ait adouci ma position. Aussi quiconque cherche querelle à Finot, trouve-t-il le vieux Giroudeau, capitaine aux grenadiers, parti simple soldat, Sambre-et-Meuse, cinq ans maître d'armes au premier de tirailleurs, armée d'Italie! Une, deux! et le plaignant serait à l'ombre, ajouta-t-il en faisant le geste de se fendre. Or donc, mon petit, nous avons différents corps dans les rédacteurs. Il y a le rédacteur qui rédige et qui a sa solde, le rédacteur qui rédige et qui n'a rien, ce que nous appelons un volontaire; enfin, le rédacteur qui ne rédige rien et qui n'est pas le plus bête, il ne fait pas de fautes, celui-là, il se donne les gants d'être un homme d'esprit, il appartient au journal, il nous paye à dîner, il flâne dans les théâtres, il est très-heureux. Que voulez-vous être ?

— Mais rédacteur travaillant bien et partant bien payé.

— Vous voilà comme tous les conscrits qui veulent être maréchaux de France! croyez-en le vieux Giroudeau, par file à gauche, pas accéléré, allez ramasser des clous dans le ruisseau comme ce brave homme qui a servi, ça se voit à sa tournure. Est-ce pas une horreur qu'un vieux soldat qui a été mille fois à la gueule du brutal, ramasse des clous dans Paris? Dieu de Dieu, tu n'es qu'un gueux! Enfin, mon petit, ce particulier que vous avez vu ce matin a gagné quarante francs dans son mois. Ferez-

vous mieux? ils disent que c'est le plus spirituel.

— Quand vous avez été dans Sambre-et-Meuse, on vous a dit qu'il y avait du danger!

— Parbleu!

— Eh bien!

— Eh bien, allez voir mon neveu Finot, un brave garçon, le plus loyal garçon que vous rencontrerez si vous pouvez le rencontrer, il se remue comme un poisson. Dans son métier, il ne s'agit pas d'écrire, voyez-vous, mais de faire que les autres écrivent. Il paraît que les paroissiens aiment mieux se régaler avec les actrices que de barbouiller du papier. Oh! c'est de singuliers pistolets! A l'honneur de vous revoir.

Le caissier fit mouvoir sa redoutable canne plombée, une des protectrices de Germanicus, et laissa Lucien sur le boulevard, aussi stupéfait de ce tableau de la rédaction, qu'il l'avait été des résultats définitifs de la littérature chez Vidal et Porchon.

Lucien alla dix fois chez Andoche Finot, directeur du journal, rue Feydeau, sans jamais le rencontrer. De grand matin, Finot n'était pas rentré. A midi, Finot était en course, il déjeunait, lui disait-on, à tel café. Lucien allait au café, demandait Finot à la limonadière, en surmontant des répugnances inouïes, Finot venait de sortir. Enfin Lucien, lassé, regarda Finot comme un personnage apocryphe et fabuleux, il trouva plus simple de guetter Étienne Lousteau chez Flicoteaux, le journal

était celui d'Étienne, le jeune journaliste lui expliquerait sans doute le mystère qui planait sur la vie du journal.

VIII

LES SONNETS.

Depuis le jour béni cent fois où Lucien fit la connaissance de Daniel d'Arthez, il avait changé de place chez Flicoteaux. Les deux amis dînaient à côté l'un de l'autre, et causaient en dînant à voix basse de haute littérature, des sujets à traiter, de la manière de les présenter, de les entamer, de les dénouer. En ce moment, Daniel d'Arthez avait le manuscrit de l'Archer de Charles IX, il y refaisait des chapitres, il y écrivait les belles pages qui y

sont, et avait encore pour quelques jours de corrections. Il y mettait la magnifique préface qui peut-être domine le livre, et qui jeta tant de clartés dans la jeune littérature.

Un jour, au moment où Lucien allait s'asseoir à sa place, à côté de Daniel qui l'avait attendu et dont il serrait la main, il vit à la porte Étienne Lousteau qui tournait le loqueteau ; Lucien quitta brusquement la main de Daniel, et dit au garçon qu'il allait dîner à son ancienne place auprès du comptoir. D'Arthez jeta sur Lucien un de ces regards angéliques où le pardon enveloppe le reproche, et qui tomba si vivement dans le cœur tendre du poëte qu'il tendit la main à Daniel.

— Il s'agit pour moi d'une affaire importante, je vous en parlerai, dit-il.

Lucien était à sa place au moment où Lousteau se mettait à la sienne, il salua le premier, la conversation s'engagea bientôt, et fut si vivement poussée entre eux, que Lucien alla chercher le manuscrit des Marguerites chez lui pendant que Lousteau terminait son dîner. Il avait obtenu de lui soumettre ses sonnets, et comptait sur la bienveillance dont fit profession le journaliste pour avoir un éditeur, et pour entrer au journal.

A son retour, Lucien vit, dans le coin du restaurant, Daniel tristement accoudé qui le regarda mélancoliquement; mais, dévoré par la misère et poussé par l'ambition, il feignit de ne pas voir son

frère, et suivit Lousteau. Le journaliste et le néophyte allèrent avant la chute du jour s'asseoir sous les arbres dans cette partie déserte du Luxembourg située entre la grande allée qui mène à l'Observatoire et la rue de l'Ouest.

A cette époque, la rue de l'Ouest était un long bourbier, bordé de planches et de marais, sans maisons. Il ne passait donc personne dans l'allée qui borde la pépinière, et les confidences s'y faisaient aux heures solitaires. Au moment où Paris dîne, il y avait si peu de chances d'y trouver compagnie que deux amants pouvaient alors s'y quereller et s'y donner les arrhes d'un raccommodement sans crainte d'y être vus par un témoin. Le seul trouble-fête possible était le vétéran en faction à la petite grille de la rue de l'Ouest, au cas où le vénérable soldat augmenterait le nombre de pas qui compose sa promenade monotone. Ce fut dans cette allée, sur un banc de bois, entre deux tilleuls, qu'Étienne écouta les sonnets choisis pour échantillon parmi les Marguerites.

Étienne Lousteau, qui, depuis deux ans d'apprentissage, avait le pied à l'étrier en qualité de rédacteur, et qui comptait quelques amitiés parmi les célébrités de cette époque, était un imposant personnage aux yeux de Lucien. Aussi, tout en détortillant le manuscrit des *Marguerites*, le poëte de province jugea-t-il nécessaire de faire une sorte de préface.

— Le sonnet, monsieur, est une des œuvres les plus difficiles de la poésie. Ce petit poëme a été généralement abandonné. Personne en France n'a pu rivaliser avec Pétrarque, dont la langue, infiniment plus souple que la nôtre, admet des jeux de pensée repoussés par notre *positivisme* (pardonnez-moi ce mot). Il m'a donc paru original de débuter par un recueil de sonnets. Victor Hugo a pris l'ode, Lamartine le discours en vers par ses Méditations, Béranger la chanson, Casimir Delavigne la tragédie.

— Êtes-vous classique ou romantique? lui demanda Lousteau.

L'air étonné de Lucien dénotait une ignorance complète de l'état des choses dans la république des lettres. Lousteau jugea nécessaire d'éclairer ce jeune homme.

— Mon cher, vous arrivez au milieu d'une bataille acharnée, il faut vous décider promptement. La littérature est partagée d'abord en plusieurs zones; mais les sommités sont divisées en deux camps. Les écrivains royalistes sont romantiques, les libéraux sont classiques. La divergence des opinions littéraires se joint à la divergence des opinions politiques, et il s'en suit une guerre à toutes armes, encre à torrent, bons mots à fer émoulu, calomnies pointues, sobriquets à outrance, entre les gloires naissantes et les gloires déchues. Par une singulière bizarrerie, les royalistes romantiques demandent la liberté littéraire et la révocation des lois qui donnent

des formes convenues à notre littérature, tandis que les libéraux veulent maintenir les unités, l'allure de l'alexandrin et les formes classiques. Les opinions littéraires sont donc en désaccord, dans chaque camp, avec les opinions politiques. Si vous êtes éclectique, vous n'aurez personne pour vous. De quel côté vous rangez-vous?

— Quels sont les plus forts?

— Les journaux libéraux ont beaucoup plus d'abonnés que les journaux royalistes et ministériels; néanmoins Lamartine et Victor Hugo percent, quoique monarchiques et religieux, protégés par la cour et par le clergé.

Lucien fut interdit et arrêté dès le premier pas : il fallait opter entre deux bannières. Il tenait son manuscrit déroulé sans oser le lire.

—Bah ! des sonnets, c'est de la littérature d'avant Boileau. Soyez romantique. Les romantiques se composent de jeunes gens, et les classiques sont des perruques, les romantiques l'emporteront.

Le mot perruque était le dernier mot trouvé par le journalisme qui tenait pour le romantisme, et qui en avait affublé les classiques.

— D'ailleurs, voyons.

Lucien lut l'un des deux sonnets qui justifiaient le titre et servaient d'inauguration.

PREMIER SONNET.

La Pâquerette.

Pâquerettes des prés, vos couleurs assorties
Ne brillent pas toujours pour égayer les yeux,
Elles disent encor les plus chers de ses vœux
En un poëme où l'homme apprend ses sympathies :

Vos étamines d'or par de l'argent serties
Annoncent les trésors dont il fera ses dieux ,
Et vos filets où coule un sang mystérieux,
Ce que coûte un succès en douleurs ressenties !

Est-ce pour être éclos le jour où du tombeau.
Jésus ressuscité sur un monde plus beau
Fit pleuvoir des vertus en secouant ses ailes,

Que l'automne revoit vos courts pétales blancs
Parlant à nos regards de plaisirs infidèles ?
Ou pour nous rappeler la fleur morte à vingt ans ?

Lucien fut piqué de la parfaite immobilité de Lousteau pendant qu'il écoutait ce sonnet; il ne connaissait pas encore la déconcertante impassibilité que donne l'habitude de la critique et qui distingue les journalistes fatigués de prose, de drame et de vers. Le poëte, habitué à recevoir des applaudissements, dévora son désappointement, il lut le sonnet préféré par madame de Bargeton et par quelques-uns de ses amis du Cénacle.

— Il lui arrachera peut-être un mot, pensa-t-il.

DEUXIÈME SONNET.

La Marguerite.

Je suis la marguerite et j'étais la plus belle
Des fleurs dont s'étoilait le gazon velouté.
Heureuse, on me cherchait pour ma seule beauté,
Et mes jours se flattaient d'une aurore éternelle.

Hélas! malgré mes vœux, une vertu nouvelle
A versé sur mon front sa fatale clarté,
Le sort m'a condamnée au don de vérité,
Et je souffre et je meurs : la science est mortelle.

Je n'ai plus de silence et n'ai plus de repos,
L'amour vient m'arracher l'avenir en deux mots,
Il déchire mon cœur pour y lire qu'on l'aime.

Je suis la seule fleur qu'on jette sans regret,
On dépouille mon front de son blanc diadème
Et l'on me foule aux pieds dès qu'on a mon secret.

Quand il eut fini, le poëte regarda son aristarque. Émile Lousteau contemplait les arbres de la pépinière.

— Eh bien? lui dit Lucien.

— Eh bien, mon cher, allez! Ne vous écouté-je pas? A Paris, écouter sans mot dire est un éloge!

— En avez-vous assez? dit Lucien.

— Continuez, répondit assez brusquement le journaliste.

Lucien lut le sonnet suivant; mais il le lut la mort au cœur, le sang-froid impénétrable de Lousteau glaça son débit. Plus avancé dans la vie littéraire, il aurait su que, chez les auteurs, le silence et la brusquerie en pareille circonstance trahissent la jalousie que cause une belle œuvre; de même que leur admiration annonce le bonheur inspiré par une œuvre médiocre qui rassure leur amour-propre.

TROISIÈME SONNET.

Le Camélia.

Chaque fleur dit un mot du livre de nature :
La rose est à l'amour et fête la beauté,
La violette exhale une âme aimante et pure,
Et le lis resplendit de sa simplicité.

Mais le camélia, monstre de la culture,
Rose sans ambroisie et lis sans majesté,
Semble s'épanouir, aux saisons de froidure,
Pour les ennuis coquets de la virginité.

Cependant au rebord des loges de théâtre,
J'aime à voir évasant leurs pétales d'albâtre,
Couronne de pudeur, de blancs camélias.

Parmi les cheveux noirs des belles jeunes femmes
Qui savent inspirer un amour pur aux âmes,
Comme les marbres grecs du sculpteur Phidias.

— Que pensez-vous de mes pauvres sonnets? demanda formellement Lucien.

— Ils semblent faits capricieusement et à des époques différentes, dit Lousteau. Mais lisez-m'en un autre encore? ajouta-t-il en faisant un geste de doute.

Encouragé par cette demande, Lucien lut avec plus de confiance le sonnet que préféraient d'Arthez et Bridau, peut-être à cause de sa couleur.

CINQUANTIÈME SONNET.

La Tulipe.

Moi, je suis la tulipe, une fleur de Hollande,
Et telle est ma beauté, que l'avare flamand
Paye un de mes oignons plus cher qu'un diamant,
Si mes fonds sont bien purs, si je suis droite et grande.

Mon air est féodal et comme une Yolande,
Dans sa jupe à longs plis étoffée amplement,
Je porte des blasons peints sur mon vêtement :
Gueules fasce d'argent, or avec pourpre en bande;

Le jardinier divin a filé de ses doigts
Les rayons du soleil et la pourpre des rois
Pour me faire une robe à trame douce et fine.

Nulle fleur du jardin n'égale ma splendeur,
Mais la nature, hélas ! n'a pas versé d'odeur
Dans mon calice fait comme un vase de Chine.

— Eh bien? dit Lucien après un moment de silence qui lui sembla d'une longueur démesurée.

IX

UN BON CONSEIL.

— Mon cher, dit gravement Étienne Lousteau en voyant le bout des bottes que Lucien avait apportées d'Angoulême et qu'il achevait d'user, je vous engage à noircir vos bottes avec votre encre afin de ménager votre cirage, à faire des cure-dents de vos plumes pour vous donner l'air d'avoir dîné quand vous vous promenez, en sortant de chez Flicoteaux, dans la belle allée de ce jardin, et à chercher une place quelconque : petit clerc d'huissier si vous avez

du cœur, commis si vous avez du plomb dans les reins, ou soldat si vous aimez la musique militaire. Vous avez l'étoffe de trois poëtes, mais avant d'avoir percé, vous avez six fois le temps de mourir de faim si vous comptez sur les produits de votre poésie pour vivre. Or, vos intentions sont, d'après vos jeunes discours, d'y trouver de l'argent. Je ne juge pas votre poésie, elle est de beaucoup supérieure à toutes les poésies qui encombrent les magasins de la librairie. Ces élégants rossignols, vendus un peu plus cher que les autres à cause de leur papier vélin, viennent presque tous s'abattre sur les rives de la Seine où vous pouvez aller étudier leurs chants, si vous voulez faire un jour quelque pèlerinage instructif sur les quais de Paris, depuis l'étalage du père Jérôme au pont Notre-Dame, jusqu'au Pont-Royal. Vous rencontrerez là tous les Essais poétiques, les Inspirations, les Élévations, les Hymnes, les Chants, les Ballades, les Odes, enfin toutes les couvées écloses depuis sept années, des muses couvertes de poussière, éclaboussées par les fiacres, violées par tous les passants qui veulent voir la vignette. Vous ne connaissez personne, vous n'avez accès dans aucun journal, vos Marguerites resteront chastement pliées comme vous les tenez : elles n'éclôront jamais au soleil de la publicité dans la prairie des grandes marges, émaillée des fleurons que prodigue l'illustre Dauriat, le libraire des célébrités, le roi des Galeries de Bois. Mon pauvre enfant, je suis venu, comme

vous, le cœur plein d'illusions, avec l'amour de l'art, porté par d'invincibles élans vers la gloire : j'ai trouvé les réalités du métier, les difficultés de la librairie et le positif de la misère. Mon exaltation, maintenant concentrée, mon effervescence première me cachaient le mécanisme du monde : il a fallu le voir, se cogner à tous ses rouages, heurter ses pivots, me graisser à ses huiles, entendre le cliquetis des chaînes et des volants. Vous allez, comme moi, savoir que, sous toutes ces belles choses rêvées, s'agitent des hommes, des passions et des nécessités. Vous vous mêlerez forcément à d'horribles luttes, d'œuvre à œuvre, d'homme à homme, de partis à partis où il faut se battre systématiquement pour ne pas être abandonné par les siens. Ces combats ignobles désenchantent l'âme, dépravent le cœur et fatiguent en pure perte, car vos efforts servent souvent à faire couronner un homme que vous haïssez, un talent secondaire présenté malgré vous comme un génie. La vie littéraire a ses coulisses. Les succès surpris ou mérités, voilà ce qu'applaudit et voit le parterre ; les moyens, toujours hideux, les comparses enluminés, les claqueurs et les garçons de service, voilà ce que recèlent les coulisses. Vous êtes encore au parterre. Il en est temps encore, abdiquez avant de mettre un pied sur la première marche du trône que se disputent tant d'ambitions, et ne vous déshonorez pas comme je le fais pour vivre.

Une larme mouilla les yeux d'Étienne Lousteau.

— Savez-vous comment je vis? reprit-il avec un accent de rage. Le peu d'argent que pouvait me donner ma famille fut bientôt mangé. Je me trouvai sans ressources après avoir fait recevoir une pièce au Théâtre-Français. Au Théâtre-Français, la protection d'un prince ou d'un premier gentilhomme de la chambre du roi ne suffit pas pour faire obtenir un tour de faveur : les comédiens ne cèdent qu'à ceux qui menacent leur amour-propre. Si vous aviez le pouvoir de faire dire que le jeune premier a un asthme, la jeune première une fistule où vous voudrez, que la soubrette tue les mouches au vol, vous seriez joué demain. Je ne sais pas si dans deux ans d'ici, je serai, moi qui vous parle, en état d'obtenir un semblable pouvoir : il faut trop d'amis. Où, comment et par quoi gagner mon pain? fut une question que je me suis faite en sentant les atteintes de la faim. Après bien des tentatives, après avoir écrit un roman anonyme payé deux cents francs par Doguereau, qui n'y a pas gagné grand'chose, il m'a été prouvé que le journalisme seul pourrait me nourrir. Mais comment! Je ne vous raconterai pas mes démarches et mes sollicitations inutiles, six mois passés à travailler comme surnuméraire et à m'entendre dire que j'effarouchais l'abonné, quand au contraire je l'apprivoisais. Passons sur ces avanies. Je rends compte aujourd'hui des théâtres du boulevard, presque gratis dans le petit journal dont Finot, ce gros garçon qui déjeune encore deux ou trois fois par mois au café

Voltaire, mais vous n'y allez pas! est propriétaire et rédacteur en chef. Je vis en vendant des billets que me donnent les directeurs de ces théâtres pour solder ma sous-bienveillance au journal, les livres que m'envoient les libraires et dont je dois parler. Enfin je trafique, une fois Finot satisfait, des tributs en nature qu'apportent les industries pour lesquelles ou contre lesquelles il me permet de lancer des articles. La *Mixture brésilienne*, la *Pâte de mou de veau* payent un article goguenard vingt ou trente francs. Je suis forcé d'aboyer après le libraire qui donne peu d'exemplaires au journal : le journal en prend deux que vend Finot, il m'en faut deux à vendre. Publiât-il un chef-d'œuvre, le libraire avare d'exemplaires est assommé. C'est ignoble, mais je vis de ce métier, moi comme cent autres! Ne croyez pas le monde politique beaucoup plus beau, tout dans ces deux mondes est corruption, et chaque homme y est corrupteur ou corrompu. Quand il s'agit d'une entreprise de librairie un peu considérable, le libraire me paye de peur d'être attaqué, de voir son opération dévoilée. Aussi mes revenus sont-ils en rapport avec les prospectus. Quand le prospectus sort en éruptions miliaires, l'argent entre à flots dans mon gousset, je régale alors mes amis. Pas d'affaires, je dîne chez Flicoteaux. Les actrices payent aussi les éloges, mais les plus habiles payent les critiques, le silence est ce qu'elles redoutent le plus. Aussi une critique faite pour être rétor-

quée ailleurs, vaut-elle mieux et se paye-t-elle plus cher qu'un éloge tout sec, oublié le lendemain. La polémique, mon cher, est le piédestal des célébrités. A ce métier de spadassin des idées et des réputations industrielles, littéraires et dramatiques, je gagne cinquante écus par mois, je puis vendre un roman cinq cents francs, et je commence à passer pour un homme redoutable. Quand, au lieu de vivre chez Florine aux dépens d'un droguiste qui se donne des airs de milord anglais, je serai dans mes meubles, que je passerai dans un grand journal où j'aurai un feuilleton, ce jour-là, mon cher, Florine deviendra une grande actrice; quant à moi, je ne sais pas alors ce que je puis devenir : ministre ou honnête homme, tout est encore possible.

Il releva sa tête humiliée, jeta vers le feuillage un regard de désespoir accusateur et terrible.

—Et j'ai une belle tragédie reçue! Et j'ai dans mes papiers un poëme qui mourra! Et j'étais bon, j'avais le cœur pur! J'ai pour maîtresse une actrice du Panorama-Dramatique, moi qui rêvais de belles amours parmi les femmes les plus distinguées du grand monde! Enfin, pour un exemplaire de moins, je dis du mal d'un livre que je trouve beau!

Lucien était ému aux larmes, il serra la main d'Étienne.

— En dehors du monde littéraire, dit le journaliste en se levant et se dirigeant vers la grande allée de l'Observatoire où les deux poëtes se promenèrent

comme pour donner plus d'air à leurs poumons, il n'existe pas une seule personne qui connaisse l'horrible Odyssée par laquelle on arrive à ce qu'il faut nommer, selon les talents, la vogue, la mode, la réputation, la renommée, la célébrité, la faveur publique, ces différents échelons qui mènent à la gloire, et qui ne la remplaceront jamais. Ce phénomène moral, si brillant, se compose de mille accidents qui varient avec tant de rapidité, qu'il n'y a pas exemple de deux hommes parvenus par une même voie. Cette réputation tant désirée est presque toujours une prostituée couronnée. Oui, pour les basses œuvres de la littérature, elle représente la pauvre fille qui gèle au coin des bornes; pour la littérature secondaire, la femme entretenue qui se paye dans les mauvais lieux du journalisme, et dont je suis un des infâmes souteneurs; pour la littérature heureuse, la brillante courtisane insolente, qui a des meubles, paye des contributions à l'État, reçoit les grands seigneurs, les traite et les maltraite, a sa livrée, sa voiture, ordonne, et fait attendre sa meute altérée. Ah! ceux pour qui, comme moi jadis, comme vous aujourd'hui, elle est un ange aux ailes diaprées, revêtu de sa tunique blanche, ayant une palme verte d'une main, une flamboyante épée de l'autre, tenant à la fois de l'abstraction mythologique vivant au coin d'un puits, et de la pauvre fille vertueuse exilée dans un faubourg, ne s'enrichissant qu'aux clartés de la vertu par les efforts d'un noble

courage, et revolant aux cieux avec un caractère immaculé, quand elle ne décède pas souillée, fouillée, voilée, oubliée dans le char des pauvres, ces hommes à cervelle cerclée de bronze, aux cœurs cachés sous la neige, ils sont rares dans le pays que vous voyez à nos pieds, dit-il en montrant la grande ville qui fumait au déclin du jour.

Une vision du Cénacle passa rapide aux yeux de Lucien et l'émut, mais il fut entraîné par Lousteau qui continua sou effroyable lamentation.

—Ils sont rares et clair-semés dans cette cuve en fermentation, rares comme les vrais amants dans le monde amoureux, rares comme les fortunes honnêtes dans le monde financier, rares comme un homme pur dans le journalisme. L'expérience du premier qui m'a dit ce que je vous dis a été perdue, comme la mienne sera sans doute inutile pour vous. Toujours la même ardeur précipite chaque année, de la province ici, un nombre égal, pour ne pas dire croissant, d'ambitions imberbes qui s'élancent la tête haute, le cœur altier, à l'assaut de la Mode, cette espèce de princesse Tourandocte des *Mille et un Jours* dont chacun espère être le Calaf! Mais aucun ne devine l'énigme. Tous tombent dans la fosse du malheur, dans la boue du journal, dans les marais de la librairie. Ils glanent, ces mendiants, des articles biographiques, des tartines, des faits-Paris aux journaux, ou des livres commandés par de logiques marchands de papier noirci qui préfèrent une bêtise

qui s'enlève en quinze jours à un chef-d'œuvre qui veut du temps pour se vendre. Ces chenilles, écrasées avant d'être papillons, vivent de honte et d'infamie, prêts à mordre le talent qui s'élève sur l'ordre d'un pacha du *Constitutionnel*, de la *Quotidienne*, des *Débats*, au signal des libraires, à la prière d'un camarade jaloux, souvent pour un dîner. Ceux qui surmontent les obstacles oublient les misères de leur début. Moi qui vous parle, j'ai fait pendant six mois des articles où j'ai mis la fleur de mon esprit pour un misérable qui les disait de lui, qui sur ces échantillons a passé rédacteur d'un feuilleton; il ne m'a pas pris avec lui, il ne m'a pas même donné cent sous, je suis forcé de lui tendre et de lui serrer encore la main.

— Et pourquoi? dit fièrement Lucien.

— Je puis avoir besoin de mettre dix lignes dans son feuilleton, répondit froidement Lousteau. Enfin, mon cher, travailler n'est pas le secret de la fortune en littérature, il s'agit d'exploiter le travail d'autrui. Les propriétaires de journaux sont des entrepreneurs, nous sommes des maçons. Aussi plus un homme est médiocre, plus promptement arrive-t-il. Il peut avaler des crapauds vivants, se résigner à tout, flatter les petites passions basses des sultans littéraires, comme un nouveau venu de Limoges, Hector Merlin qui fait déjà de la politique au Courrier, et s'apprête à passer dans un journal ministériel. Je lui ai vu ramasser le chapeau tombé d'un

rédacteur en chef. En n'offusquant personne, il passera entre les ambitions rivales pendant qu'elles se battent. Vous me faites pitié. Je me vois en vous comme j'étais, et je suis sûr que vous serez, dans un ou deux ans, comme je suis. Vous croirez à quelque jalousie secrète, à quelque intérêt personnel dans ces conseils amers; mais ils sont dictés par le désespoir du damné qui ne peut plus quitter l'enfer. Personne n'ose dire ce que je vous crie avec la douleur de l'homme atteint au cœur et comme un autre Job sur le fumier : Voici mes ulcères!

—Lutter sur ce champ ou ailleurs, je dois lutter, dit Lucien.

— Sachez-le donc! reprit Lousteau, cette lutte sera sans trêve si vous avez des talents, car votre meilleure chance serait de n'en pas avoir. L'austérité de votre conscience aujourd'hui pure fléchira devant ceux à qui vous verrez votre succès entre les mains, qui, d'un mot, peuvent vous donner la vie et qui ne voudront pas le dire, car, croyez-moi, l'écrivain à la mode est plus insolent, plus dur envers les nouveaux venus que ne l'est le plus brutal libraire. Où le libraire ne voit qu'une perte, l'auteur redoute un rival, l'un vous éconduit, l'autre vous écrase. Pour faire de belles œuvres, mon pauvre enfant, vous puiserez à pleines plumées d'encre dans votre cœur, la tendresse, la séve, l'énergie, et vous l'étalerez en passions, en sentiments, en phrases! Oui, vous écrirez au lieu d'agir, vous

chanterez au lieu de combattre, vous aimerez, vous haïrez, vous vivrez dans vos livres; mais quand vous aurez réservé vos richesses pour votre style, votre or, votre pourpre pour vos personnages, que vous vous promènerez en guenilles dans les rues de Paris, heureux d'avoir lancé, en rivalisant avec l'état civil, un être nommé Adolphe, Corinne, Clarisse, René, que vous aurez gâté votre vie et votre estomac pour donner la vie à cette création, vous la verrez calomniée, trahie, vendue, déportée dans les lagunes de l'oubli par les journalistes, ensevelie par vos amis. Pourrez-vous attendre le jour où votre créature s'élancera réveillée par qui? quand? comment? Il existe un magnifique livre, le *pianto* de l'incrédulité, Obermann, qui se promène solitaire dans le désert des magasins, et que dès lors les libraires appellent ironiquement un rossignol; quand Pâques arrivera-t-il pour lui? Personne ne le sait! Avant tout, essayez de trouver un libraire assez osé pour imprimer les *Marguerites!* Il ne s'agit pas de vous les faire payer, mais de les imprimer. Vous verrez alors des scènes curieuses.

Cette rude tirade, prononcée avec les accents divers des passions qu'elle exprimait, tomba comme une avalanche de neige dans le cœur de Lucien et y mit un froid glacial. Il demeura debout et silencieux pendant un moment. Enfin, son cœur, comme stimulé par cette horrible poésie des difficultés, éclata. Lucien serra la main de Lousteau, et lui cria : — Je triompherai!

— Bon! dit le journaliste, encore un chrétien qui descend dans l'arène pour se livrer aux bêtes. Mon cher, il y a ce soir une première représentation au Panorama, elle ne commencera qu'à huit heures; il est six heures, allez mettre votre meilleur habit, enfin soyez convenable. Venez me prendre. Je demeure rue de la Harpe, au-dessus du café Servel, au quatrième étage. Nous passerons chez Dauriat d'abord. Vous persistez, n'est-ce pas? Eh bien, je vous ferai connaître ce soir un des rois de la librairie, et quelques journalistes. Après le spectacle, nous souperons chez ma maîtresse avec des amis, car notre dîner ne peut pas compter pour un repas. Vous y trouverez Finot le rédacteur en chef et le propriétaire de mon journal. Vous savez le mot de Minette du Vaudeville : *Le temps est un grand maigre;* eh bien, pour nous le hasard est aussi un grand maigre, il faut le tenter.

— Je n'oublierai jamais cette journée, dit Lucien.

— Munissez-vous de votre manuscrit, et soyez en tenue, moins à cause de Florine que du libraire.

La bonhomie de camarade qui succédait au cri violent du poëte peignant la guerre littéraire toucha Lucien tout aussi vivement qu'il l'avait été naguère à la même place par la parole grave et religieuse de d'Arthez. Animé par la perspective d'une lutte immédiate entre les hommes et lui, l'inexpérimenté jeune homme ne soupçonna point la réalité des mal-

heurs moraux dont le menaçait le journaliste. Il ne se savait pas placé entre deux voies distinctes, entre deux systèmes représentés par le Cénacle et par le Journalisme, dont l'un était long, honorable, sûr; l'autre, semé d'écueils et périlleux, plein de ruisseaux fangeux où devait se crotter sa conscience. Son caractère le portait à prendre le chemin le plus court, en apparence le plus agréable, à saisir les moyens décisifs et rapides. Il ne vit en ce moment aucune différence entre la noble amitié de d'Arthez et la facile camaraderie de Lousteau. Cet esprit mobile aperçut dans le Journal une arme à sa portée, il se sentait habile à la manier, il la voulut prendre. Il fut ébloui par les offres de son nouvel ami, dont la main frappa la sienne avec un laisser aller qui lui parut gracieux. Il ne savait pas que, dans l'armée de la Presse, chacun a besoin d'amis, comme les généraux ont besoin de soldats. Lousteau, lui voyant de la résolution, le racolait en espérant se l'attacher. Le journaliste en était à son premier ami, comme Lucien à son premier protecteur. L'un voulait passer caporal, l'autre voulait être soldat.



X

TROISIÈME VARIÉTÉ DE LIBRAIRE.

Lucien revint joyeusement à son hôtel, où il fit une toilette aussi soignée que le jour néfaste où il avait voulu se produire dans la loge de la marquise d'Espard, à l'Opéra. Mais déjà ses habits lui allaient mieux, il se les était appropriés. Il mit son beau pantalon collant de couleur claire, de jolies bottes à glands qui lui avaient coûté quarante francs, et son habit de bal. Ses abondants et fins cheveux blonds, il les fit friser, parfumer, ruisseler en

boucles brillantes. Son front se para d'une audace puisée dans le sentiment de sa valeur et de son avenir. Ses mains de femme furent soignées, leurs ongles en amande devinrent nets et rosés. Sur son col de satin noir, les blanches rondeurs de son menton étincelèrent. Jamais un plus joli jeune homme ne descendit la montagne du pays latin. Lucien était beau comme un dieu grec. Il prit un fiacre, et fut à sept heures moins un quart à la porte de la maison du café Servel. La portière l'invita à grimper quatre étages en lui donnant des notions topographiques assez compliquées. Armé de ces renseignements, il trouva, non sans peine, une porte ouverte au bout d'un long corridor obscur, et reconnut la chambre classique du quartier latin, cette jeune misère qui le poursuivait là comme rue de Cluny, chez d'Arthez, chez Chrestien, partout! mais qui partout se recommande par l'empreinte que lui donne le caractère de l'habitant. Là cette misère était sinistre.

Un lit en noyer, sans rideaux, au bas duquel grimaçait un méchant tapis d'occasion; aux fenêtres, des rideaux jaunis par la fumée d'une cheminée qui n'allait pas et par celle du cigare; sur la cheminée, une lampe Carcel donnée par Florine et encore échappée au mont-de-piété ; puis, une commode d'acajou terni, une table chargée de papiers, deux ou trois plumes ébouriffées là-dessus, pas d'autres livres que ceux apportés la veille ou pendant la

journée : telle était cette chambre dénuée d'objets de valeur ; mais qui offrait un ignoble assemblage de mauvaises bottes bâillant dans un coin, de vieilles chaussettes à l'état de dentelle ; dans un autre, des cigares écrasés, des mouchoirs sales, des chemises en deux volumes, des cravates à trois éditions. C'était enfin un bivouac littéraire meublé de choses négatives, et de la plus étrange nudité qui se puisse imaginer. Sur la table de nuit, chargée des livres lus pendant la matinée, brillait le rouleau rouge de Fumade. Sur le manteau de la cheminée erraient un rasoir, une paire de pistolets, une boîte de cigares. Dans un panneau, Lucien vit des fleurets croisés sous un masque. Trois chaises et deux fauteuils, dignes du plus méchant hôtel garni de cette rue, complétaient cet ameublement. Cette chambre, à la fois sale et triste, annonçait une vie sans repos et sans dignité. On y dormait, on y travaillait à la hâte, elle était habitée par force, on éprouvait le besoin de la quitter. Quelle différence entre ce désordre cynique et la propre, la décente misère de d'Arthez ! Ce conseil enveloppé dans un souvenir, Lucien ne l'écouta pas, Étienne lui fit une plaisanterie.

— Voilà mon chenil, ma grande représentation est rue de Bondy, dans le nouvel appartement que notre droguiste a meublé pour Florine, et que nous inaugurons ce soir.

Étienne Lousteau avait un pantalon noir, des

bottes bien cirées, un habit boutonné jusqu'au cou. Sa chemise, que Florine devait sans doute lui changer, était cachée par un col de velours. Il brossait son chapeau pour lui donner l'apparence du neuf.

— Partons, dit Lucien.

— Pas encore, j'attends un libraire pour avoir de la monnaie, on jouera peut-être. Je n'ai pas un liard ; et d'ailleurs il me faut des gants.

En ce moment, les deux nouveaux amis entendirent les pas d'un homme dans le corridor.

— C'est lui, dit Lousteau. Vous allez voir, mon cher, la tournure que prend la Providence quand elle se manifeste aux poëtes. Avant de contempler dans sa gloire Dauriat le libraire fashionable, vous aurez vu le libraire du quai des Augustins, le libraire escompteur, le marchand de ferraille littéraire, le normand ex-vendeur de salade. Arrivez donc, vieux tartare ! s'écria Lousteau.

— Me voilà, dit une voix.

— Avec de l'argent?

— De l'argent, il n'y en a plus en librairie, répondit un jeune homme qui entra en regardant Lucien d'un air curieux.

— Vous me devez cinquante francs d'abord, reprit Lousteau. Puis voici deux exemplaires d'un Voyage en Égypte qu'on dit une merveille, il y foisonne des gravures, il se vendra, Finot a été payé pour deux articles que je dois faire. *Item*, deux des derniers romans de Victor Ducange, un auteur il-

lustre au Marais. *Item,* deux exemplaires du second ouvrage d'un commençant, Paul de Kock, qui travaille dans le même genre. *Item*, deux d'Yseult de Dôle, un joli ouvrage de province. En tout cent francs, au prix fort. Ainsi vous me devez cent francs, mon petit Barbet.

Barbet regarda les livres.

— Oh ! ils sont dans un état parfait de conservation. Le Voyage n'est pas coupé, ni le Paul de Kock, ni le Ducange, ni celui-là sur la cheminée, *Considérations sur la symbolique,* je vous l'abandonne, le mythe est si ennuyeux, que je le donne pour ne pas en voir sortir des milliers de mites.

— Eh bien, dit Lucien, comment ferrez-vous vos articles?

Barbet jeta sur Lucien un regard de profond étonnement, et reporta ses yeux sur Étienne en ricanant.

—On voit que monsieur n'a pas le malheur d'être homme de lettres.

— Non, Barbet, non. Monsieur est un poëte, un grand poëte qui enfoncera Lamartine et Victor Hugo, Béranger, Delavigne. Il ira loin, à moins qu'il ne se jette à l'eau, encore irait-il jusqu'à Saint-Cloud.

— Si j'avais un conseil à donner à monsieur, dit Barbet, ce serait de laisser les vers et de se mettre à la prose. On ne veut plus de vers sur le quai...

Barbet avait une méchante redingote boutonnée par un seul bouton, son col était gras, il gardait son

chapeau sur la tête, il portait des souliers, son gilet entr'ouvert laissait voir une bonne grosse chemise de toile forte. Sa figure ronde, percée de deux yeux avides, ne manquait pas de bonhomie ; mais il avait dans le regard l'inquiétude vague des gens habitués à s'entendre demander de l'argent et qui en ont. Il paraissait rond et facile, tant sa finesse était grasse et cotonnée d'embonpoint. Depuis environ six mois, il n'était plus commis, il avait pris une misérable petite boutique sur le quai, d'où il s'élançait chez les journalistes, chez les auteurs, chez les imprimeurs, y achetant à bas prix les livres qui leur sont donnés, et gagnant ainsi quelque dix ou vingt francs par jour. Riche de ses économies, il flairait les besoins de chacun, il espionnait quelque bonne affaire, il escomptait au taux de quinze ou vingt pour cent chez les auteurs gênés, les effets des libraires auxquels il allait le lendemain acheter à prix débattus au comptant quelques bons livres demandés, puis il leur rendait leurs propres effets au lieu d'argent. Il avait fait des études, et son instruction lui servait à éviter soigneusement la poésie et les romans modernes. Il affectionnait les petites entreprises, les livres d'utilité dont l'entière propriété coûtait mille francs et qu'il pouvait exploiter à son gré, tels que *l'Histoire de France mise à la portée des ouvriers, la Tenue des livres en vingt leçons, la Botanique des jeunes filles.* Il avait laissé échapper déjà deux ou trois bons livres, après avoir fait reve-

nir vingt fois les auteurs chez lui, sans se décider à leur acheter leur manuscrit. Quand on lui reprochait sa couardise, il montrait la relation d'un fameux procès, dont le manuscrit, pris dans les journaux, ne lui avait rien coûté, et lui avait rapporté deux ou trois mille francs.

Barbet était le libraire trembleur, qui vit de noix et de pain, qui souscrit peu de billets, qui grapille sur les factures, les réduit, colporte lui-même ses livres on ne sait où, mais qui les place et se les fait payer. Il était la terreur des imprimeurs qui ne savaient comment le prendre : il les payait sous escompte et rognait leurs factures en devinant des besoins urgents, puis il ne se servait plus de ceux qu'il avait étrillés, en craignant quelque piége.

— Eh bien, continuons-nous nos affaires? dit Lousteau.

— Eh, mon petit, dit familièrement Barbet, j'ai dans ma boutique six mille volumes à vendre. Or, selon le mot d'un vieux libraire, les *livres* ne sont pas des *francs*. La librairie va mal.

— Si vous alliez dans sa boutique, mon cher Lucien, dit Étienne, vous trouveriez sur un comptoir en bois de chêne, qui vient de la vente après faillite de quelque marchand de vin, une chandelle non mouchée, elle se consume alors moins vite. A peine éclairé par cette lueur anonyme, vous apercevriez des casiers vidés. Pour garder ce néant, un petit garçon en veste bleue souffle dans ses doigts,

bat la semelle, se brasse comme un cocher de fiacre sur son siége. Regardez! pas plus de livres que je n'en ai ici. Personne ne peut deviner le commerce qui se fait là.

Barbet ne put s'empêcher de sourire.

— Voici un billet de cent francs à trois mois, dit-il en sortant un papier timbré de sa poche, et j'emporterai vos bouquins. Voyez-vous, je ne peux plus donner d'argent comptant, les ventes sont trop difficiles. J'ai pensé que vous aviez besoin de moi, j'étais sans le sou, j'ai souscrit un effet pour vous obliger, car je n'aime pas à donner ma signature.

— Ainsi, vous voulez encore mon estime et des remercîments...

— Quoiqu'on ne paye pas ses billets avec des sentiments, je les accepterai tout de même.

— Mais il me faut des gants, et les parfumeurs auront la lâcheté de refuser votre papier, dit Lousteau. Tenez, voilà une superbe gravure, là, dans le premier tiroir de la commode, elle vaut quatre-vingts francs, elle est avant la lettre et après l'article, car j'en ai fait un assez bouffon, il y avait à mordre sur Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès. Hein! cette belle planche convient à tous les médecins qui refusent les dons exagérés des satrapes parisiens. Vous trouverez encore sous la gravure une trentaine de romances. Allons, prenez le tout, et donnez-moi quarante francs.

— Quarante francs! dit le libraire en jetant un

cri de poule effrayée, tout au plus vingt. Encore puis-je les perdre, ajouta Barbet.

— Où sont les vingt francs? dit Lousteau.

— Ma foi, je ne sais si je les ai, dit Barbet en se fouillant. Les voilà. Vous me dépouillez, vous avez sur moi un ascendant!

— Allons, partons, dit Lousteau qui prit le manuscrit de Lucien et fit avec sa plume un trait à l'encre sous la corde.

— Avez-vous encore quelque chose? demanda Barbet.

— Rien, mon petit Shylock. Je te ferai faire une affaire excellente (où tu perdras mille écus, pour t'apprendre à me voler ainsi), dit à voix basse Étienne à Lucien.

— Et vos articles? dit Lucien en roulant vers le Palais-Royal.

— Bah! vous ne savez pas comment cela se bâcle. Quant au Voyage en Égypte, j'ai ouvert le livre et lu les endroits çà et là sans le couper, j'y ai découvert onze fautes de français. Je ferai une colonne en disant que si l'auteur a appris le langage des canards gravés sur les cailloux égyptiens appelés des obélisques, il ne connaît pas sa langue, et je le lui prouverai. Je dirai qu'au lieu de nous parler d'histoire naturelle et d'antiquités, il aurait dû ne s'occuper que de l'avenir de l'Égypte, du progrès de la civilisation, des moyens de rallier l'Égypte à la France, qui, après l'avoir conquise et perdue, peut

se l'attacher encore par l'ascendant moral. Là-dessus tartine patriotique, le tout entrelardé de tirades sur Marseille, sur le Levant, sur notre commerce.

— Mais s'il avait fait cela, que diriez-vous ?

— Eh bien, je dirais qu'au lieu de nous ennuyer de politique, il aurait dû s'occuper de l'art, nous peindre le pays sous son côté pittoresque et territorial. On se lamente. La politique nous déborde, elle nous ennuie, on la trouve partout. Je regretterais ces charmants voyages où l'on nous expliquait les difficultés de la navigation, le charme des débouquements, les délices du passage de la ligne, enfin ce qu'ont besoin de savoir ceux qui ne voyageront jamais. Tout en les approuvant, on se moque des voyageurs qui célèbrent comme de grands événements un oiseau qui passe, un poisson volant, une pêche, les points géographiques relevés, les bas-fonds reconnus. On redemande ces choses inintelligibles qui fascinent comme tout ce qui est profond, mystérieux, incompréhensible. L'abonné rit, il est servi. Quant aux romans, Florine est la plus grande liseuse de romans qu'il y ait au monde, elle m'en fait l'analyse, et je broche mon article d'après son opinion. Quand elle a été ennuyée par ce qu'elle nomme *les phrases d'auteur*, je prends le livre en considération, et fais redemander un exemplaire au libraire qui l'envoie, enchanté d'avoir un article favorable.

— Bon Dieu ! mais la critique, la sainte critique !

dit Lucien imbu des doctrines de son Cénacle.

— Mon cher, dit Lousteau, la critique est une brosse qui ne peut pas s'employer sur les étoffes légères où elle emporterait tout. Écoutez; laissons là le métier. Voyez-vous cette marque? lui dit-il en lui montrant le manuscrit des *Marguerites*. J'ai uni par un peu d'encre votre corde au papier. Si Dauriat lit votre manuscrit, il lui sera certes impossible de remettre la corde exactement comme elle est. Ainsi votre manuscrit est comme scellé. Ceci n'est pas inutile pour l'expérience que vous voulez faire. Encore remarquez que vous n'arrivez pas, seul et sans parrain, dans sa boutique, comme ces petits jeunes gens qui se présentent chez dix libraires avant d'en trouver un qui leur présente une chaise...

Lucien avait éprouvé déjà la vérité de ce détail. Lousteau paya le fiacre, en lui donnant trois francs au grand ébahissement de Lucien surpris de la prodigalité qui succédait à tant de misère. Puis les deux amis entrèrent dans les Galeries de Bois où trônait alors la Librairie dite de Nouveautés.



XI

LES GALERIES DE BOIS.

A cette époque les Galeries de Bois constituaient une des curiosités parisiennes les plus illustres. Il n'est pas inutile de peindre ce bazar ignoble, car, pendant trente-six ans, il a joué dans la vie parisienne un si grand rôle, qu'il est peu d'hommes âgés de quarante ans à qui cette description, incroyable pour les jeunes gens, ne fasse encore plaisir.

En place de la froide, haute et large galerie d'Orléans, espèce de serre sans fleurs, se trouvaient des

baraques, ou, pour être plus exact, des huttes en planches, assez mal couvertes, petites, mal éclairées sur la cour et sur le jardin par des jours de souffrance appelés croisées, mais qui ressemblaient aux ouvertures les plus sales des guingettes hors barrière. Une triple rangée de boutiques y formait deux galeries. Les boutiques de la rangée sise au milieu donnaient sur les deux galeries, ne tiraient leur jour que des vitrages, et leur air que de la méphitique atmosphère des deux galeries, hautes d'environ douze pieds. Ces boutiques, ou plutôt ces alvéoles, avaient acquis un tel prix par suite de l'affluence du monde, que la largeur de certaines n'excédait pas six pieds, la longueur huit à dix, et leur location coûtait mille écus. Les rangées éclairées sur le jardin et sur la cour étaient protégées par de petits treillages verts, peut-être pour empêcher la foule de démolir, par son contact, les murs en mauvais plâtre qui formaient le derrière des boutiques. Là donc se trouvait un espace de deux ou trois pieds où végétaient les produits les plus bizarres d'une botanique inconnue à la science, et mêlés à diverses industries non moins florissantes. Une maculature coiffait un rosier; en sorte que les fleurs de rhétorique étaient embaumées par les fleurs avortées de ce jardin mal soigné, mais fétidement arrosé. Des rubans de toutes les couleurs ou des prospectus fleurissaient les feuillages. Le papier, les débris de modes étouffaient la végétation. Vous trouviez un

nœud de rubans sur une touffe de verdure, et vous étiez déçu dans vos idées sur la fleur que vous veniez admirer en apercevant une coque de satin qui figurait un dahlia. Du côté de la cour, comme du côté du jardin, l'aspect de ce palais fantasque offrait tout ce que la saleté parisienne a produit de plus bizarre : des réchampissages lavés, des plâtras refaits, des peintures, des écriteaux fantastiques. Enfin, le public parisien salissait énormément les treillages verts, soit sur le jardin, soit sur la cour. Ainsi, des deux côtés, les Galeries étaient annoncées par une infâme et nauséabonde bordure qui semblait en défendre l'approche aux gens délicats; mais les gens délicats ne reculaient pas plus devant ces horribles choses, que les princes des contes de fées ne reculent devant les dragons et les obstacles interposés par un mauvais génie entre eux et les princesses. Ces galeries étaient percées au milieu par un passage comme aujourd'hui, et comme aujourd'hui l'on y pénétrait encore par les deux péristyles actuels commencés avant la révolution, et abandonnés faute d'argent. La belle galerie de pierre qui mène au Théâtre-Français formait alors un passage étroit d'une hauteur démesurée et si mal couvert, qu'il y pleuvait souvent. Elle était appelée Galerie Vitrée, pour la distinguer des Galeries de Bois. Les toitures de ces bouges étaient toutes d'ailleurs en si mauvais état, que la maison d'Orléans eut un procès avec un célèbre marchand de cachemires et d'étoffes, qui, pendant

une nuit, trouva des marchandises avariées pour une somme considérable, et le marchand eut gain de cause. Les toitures, en quelques endroits, étaient composées d'une double toile goudronnée. Le sol de la Galerie Vitrée, où Chevet commença sa fortune, et celui des Galeries de Bois étaient le sol naturel de Paris, augmenté du sol factice amené par les bottes ou les souliers des passants. En tout temps, les pieds y heurtaient des montagnes et vallées de boue durcie, incessamment balayées par les marchands, et qui demandaient aux nouveaux venus une certaine habitude pour y marcher.

Ce sinistre amas de crottes, ces vitrages encrassés par la pluie et par la poussière, ces huttes plates et couvertes de haillons au dehors, la saleté des murailles commencées, cet ensemble de choses qui tenait du camp des bohémiens, des baraques d'une foire, des constructions provisoires dont Paris entoure les monuments qu'on ne bâtit pas, cette physionomie grimaçante allait admirablement aux différents commerces qui grouillaient sous ce hangar impudique, effronté, plein de gazouillements et d'une gaieté folle, où, depuis la révolution de 1789 jusqu'à la révolution de 1830, il s'est fait d'immenses affaires. Pendant vingt années, la bourse s'est tenue en face, au rez-de-chaussée du palais. Ainsi, l'opinion publique, les réputations se faisaient et se défaisaient là, aussi bien que les affaires politiques et financières. On se donnait rendez-vous dans ces

galeries avant et après la bourse. Tout le Paris des banquiers et des commerçants encombrait souvent la cour du Palais-Royal, et refluait sous ces abris par le temps de pluie. La nature de ce bâtiment surgi sur ce point on ne sait comment, le rendait d'une étrange sonorité. Les éclats de rire y foisonnaient. Il n'arrivait pas une querelle à un bout qu'on ne sût à l'autre de quoi il s'agissait. Il n'y avait là que des libraires, de la poésie, de la politique et de la prose, des marchandes de modes et des filles qui venaient seulement le soir. Là fleurissaient les nouvelles et les livres, les jeunes et les vieilles gloires, les conspirations de la tribune et les mensonges de la librairie. Là se vendaient les nouveautés au public, qui s'obstinait à ne les acheter que là. A l'époque où les deux écrivains y entrèrent, quelques boutiques avaient des devantures, des vitrages assez élégants; mais ces boutiques appartenaient aux rangées donnant sur le jardin ou sur la cour. Jusqu'au jour où périt cette étrange colonie sous le marteau de l'architecte Fontaine, les boutiques sises entre les deux galeries furent entièrement ouvertes, soutenues par des piliers comme les boutiques des foires de province, et l'œil plongeait sur les deux galeries à travers les marchandises ou les portes vitrées. Comme il était impossible d'y avoir du feu, les marchands n'avaient que des chaufferettes, ils faisaient eux-mêmes la police du feu : une imprudence pouvait enflammer en un quart d'heure cette république de

planches désséchées par le soleil et comme enflammées déjà par la prostitution, encombrées de gaze, de mousseline, de papiers, et soufflées par des courants d'air.

Les boutiques de modistes étaient pleines de chapeaux inconcevables, et qui semblaient être là moins pour la vente que pour la montre, tous accrochés par centaines à des broches de fer terminées en champignon, et pavoisant les galeries de leurs mille couleurs. Pendant vingt ans, tous les promeneurs se sont demandé sur quelles têtes ces chapeaux achevaient leur carrière. Des ouvrières généralement laides, mais égrillardes, raccrochaient les femmes par des paroles astucieuses, suivant la coutume et avec le langage de la Halle. Une fille dont la langue était aussi déliée que ses yeux étaient actifs, se tenait sur un tabouret et harcelait les passants : — Achetez-vous un joli chapeau, madame? — Laissez-moi donc vous vendre quelque chose, monsieur! Leur vocabulaire fécond et pittoresque était varié par les inflexions de voix, par des regards et par des critiques sur les passants. Les libraires et les marchandes de modes vivaient en bonne intelligence.

Dans le passage, nommé si fastueusement la Galerie Vitrée, se trouvaient les commerces les plus singuliers. Là s'établissaient les ventriloques, les charlatans de toute espèce, les spectacles où l'on ne voit rien et ceux où l'on vous montre le monde. Là s'est

établi pour la première fois un homme qui a gagné sept ou huit cent mille francs à parcourir les foires. Il avait pour enseigne un soleil tournant dans un cadre noir, autour duquel éclataient ces mots en rouge sur un transparent :

Ici l'homme voit ce que Dieu ne saurait voir.

PRIX : DEUX SOUS.

L'aboyeur ne vous admettait jamais seul, ni jamais plus de deux. Une fois entré, vous vous trouviez nez à nez avec une grande glace. Tout à coup, une voix, qui eût épouvanté Hoffmann le Berlinois, partait comme une mécanique dont le ressort est poussé.

— Vous voyez là, messieurs, ce que dans toute l'éternité Dieu ne saurait voir, c'est-à-dire votre semblable. Dieu n'a pas son semblable...

Vous vous en alliez honteux sans oser avouer votre stupidité. De toutes les petites portes partaient des voix semblables qui vous vantaient des cosmoramas, des vues de Constantinople, des spectacles de marionnettes, des automates qui jouaient aux échecs, des chiens qui distinguaient la plus belle femme de la société. Le ventriloque Fitz-James a fleuri là dans le café Borel avant d'aller mourir à Montmartre, mêlé aux élèves de l'École Polytechnique. Il y avait des fruitières et des marchandes de bouquets, un fameux

tailleur dont les broderies militaires reluisaient le soir comme des soleils.

Le matin, jusqu'à deux heures après midi, les Galeries de Bois étaient muettes, sombres et désertes. Les marchands y causaient comme chez eux. Le rendez-vous que s'y est donné la population parisienne ne commençait que vers trois heures, à l'heure de la bourse. Dès que la foule venait, il se pratiquait des lectures gratuites à l'étalage des libraires par les jeunes gens affamés de littérature et dénués d'argent. Les commis chargés de veiller sur les livres exposés laissaient charitablement les pauvres gens tourner les pages. Quand il s'agissait d'un in-12 de deux cents pages comme Smarra, Pierre Schlémilh, Jean Sbogar, Thérèse Aubert, en deux séances il était lu. En ce temps-là, les cabinets de lecture n'existaient pas, il fallait acheter un livre pour le lire; aussi les romans se vendaient-ils alors à des nombres qui paraîtraient fabuleux aujourd'hui. Il y avait donc je ne sais quoi de français dans cette aumône faite à l'intelligence jeune, avide et pauvre.

Ce terrible bazar brillait de toute sa poésie à la tombée du jour. Des rues adjacentes, allaient et venaient un certain nombre de filles qui pouvaient s'y promener sans rétribution. De tous les points de Paris, une fille accourait *faire son Palais*. Les Galeries de Bois étaient le Palais par excellence, mot qui signifiait le temple de la prostitution. Les Galeries de Pierre appartenaient à des maisons privilégiées

qui payaient le droit d'exposer des créatures habillées comme des princesses, entre telle ou telle arcade, et à la place correspondante dans le jardin. Les Galeries de Bois étaient, pour la prostitution, un terrain public. Une femme pouvait y venir, en sortir accompagnée de sa proie, et l'emmener où bon lui semblait. Ces femmes attiraient donc le soir aux Galeries de Bois une foule si considérable qu'on y marchait au pas, comme à la procession ou au bal masqué. Cette lenteur ne gênait personne, elle servait l'examen. Ces femmes avaient une mise qui n'existe plus. La manière dont elles se tenaient décolletées jusqu'au milieu du dos, et très-bas aussi par devant; les bizarres coiffures inventées pour attirer les regards : celle-ci en Cauchoise, celle-là en Espagnole, l'une en boucles comme un caniche, l'autre en bandeaux lisses; leurs jambes prêtes à faire éclater leurs bras blancs et montrées on ne sait comment, mais toujours à propos, toute cette infâme poésie est perdue. La licence des interrogations et des réponses, ce cynisme public, en harmonie avec le lieu lui-même, n'existe plus, ni au bal masqué, ni dans les bals si célèbres qui se donnent aujourd'hui. C'était horrible et gai. La chair éclatante des épaules et des gorges étincelait au milieu des vêtements d'hommes presque toujours sombres, et produisait les plus magnifiques oppositions. Le brouhaha des voix et le bruit de la promenade formaient un murmure qui s'entendait dès le milieu du jardin,

comme une basse continue brodée des éclats de rire des filles ou des cris de quelque rare dispute. Les personnes comme il faut, les hommes les plus marquants y étaient coudoyés par des gens à figure patibulaire. Ces monstrueux assemblages avaient je ne sais quoi de piquant, les hommes les plus insensibles étaient émus. Aussi tout Paris est-il venu jusqu'au dernier moment; il s'y est promené sur le plancher de bois que l'architecte a fait au-dessus des caves pendant qu'il les bâtissait. Des regrets immenses et unanimes ont accompagné la chute de ces ignobles morceaux de bois.

Le libraire Ladvocat s'était établi depuis quelques jours à l'angle du passage qui partageait ces Galeries par le milieu, devant Dauriat, jeune homme maintenant oublié, mais audacieux, et qui défricha la route où brilla depuis son concurrent. La boutique de Dauriat se trouvait sur une des rangées donnant sur le jardin, et celle de Ladvocat était sur la cour. Divisée en deux parties, la boutique de Dauriat offrait un vaste magasin à sa librairie, et l'autre lui servait de cabinet.

Lucien, qui venait pour la première fois le soir, fut étourdi de cet aspect auquel ne résistaient pas les provinciaux ni les jeunes gens. Il perdit bientôt son introducteur.

— Si tu étais beau comme ce garçon-là, je te donnerais du retour, dit une créature à un vieillard en lui montrant Lucien.

Lucien devint honteux comme le chien d'un aveugle. La foule l'entraîna. Il suivit le torrent dans un état d'hébétement et d'excitation difficile à décrire, harcelé par tous les regards des femmes, sollicité par des rondeurs blanches, par des gorges audacieuses qui l'éblouissaient; il se raccrochait à son manuscrit qu'il serrait pour qu'on ne le lui volât point, l'innocent!

— Eh bien, monsieur! cria-t-il en se sentant pris par un bras, et croyant que sa poésie avait alléché quelque auteur.

Il reconnut son ami Lousteau qui lui dit : Je savais bien que vous finiriez par passer là...

Le poëte était sur la porte du magasin où Lousteau le fit entrer.

XII

PHYSIONOMIE D'UNE BOUTIQUE DE LIBRAIRE AUX GALERIES DE BOIS.

La boutique était pleine de gens qui causaient en attendant le moment de parler au sultan de la librairie. Les imprimeurs, les papetiers et les dessinateurs, groupés autour des commis, les questionnaient sur des affaires en train ou qui se méditaient.

— Tenez, voilà Finot, directeur du petit journal; il cause avec un jeune homme qui a du talent, Félicien Vernou, un petit drôle méchant comme une maladie secrète.

— Eh bien! tu as une première représentation, mon vieux, dit Finot, en venant avec Vernou à Lousteau. J'ai disposé de la loge.

— Tu l'as vendue à Braulard ?

— Eh bien, après? tu te feras placer. Que viens-tu demander à Dauriat? Ah! il est convenu que nous pousserons Paul de Kock, dont il a pris deux cents exemplaires. Victor Ducange lui a refusé un roman. Il veut, dit-il, faire un nouvel auteur dans le même genre. Tu mettras Paul de Kock au-dessus de Ducange.

— Mais j'ai une pièce avec Ducange à la Gaieté, dit Lousteau.

— Eh bien, tu lui diras que l'article est de moi, je serai censé l'avoir fait atroce, tu l'auras adouci, il te devra des remercîments.

— Ne pourrais-tu, dit Étienne à Finot, me faire escompter ce petit bon de cent francs par le caissier de Dauriat? tu sais! nous soupons ensemble pour inaugurer le nouvel appartement de Florine.

— Ah! oui, tu nous traites, dit Finot en ayant l'air de faire un effort de mémoire. Eh bien, Gabusson, dit Finot, en prenant le billet de Barbet et le présentant au caissier, donnez quatre-vingt-dix francs pour moi à cet homme-là. Endosse-le, mon vieux.

Lousteau prit la plume du caissier pendant que le caissier comptait l'argent et signa. Lucien ne perdait pas une syllable de cette conversation, il était tout yeux et tout oreilles.

— Ce n'est pas tout, mon cher ami, je ne te dis pas merci, c'est entre nous à la vie à la mort. Je dois présenter monsieur à Dauriat, et tu devrais...

— De quoi s'agit-il?

— D'un recueil de poésies.

— Ah!

— Monsieur, dit Félicien Vernou, ne pratique pas depuis longtemps la librairie; il aurait déjà serré son manuscrit dans les coins les plus sauvages de son domicile.

En ce moment, un beau jeune homme, Émile Blondet, qui venait de débuter dans les *Débats* par des articles de la plus grande portée, entra, donna la main à Finot, à Lousteau, et salua légèrement Vernou.

— Viens souper avec nous, à minuit, chez Florine, lui dit Lousteau.

— J'en suis, dit le jeune homme. Mais qu'y a-t-il?

— Ah! il y a, dit Lousteau, Florine et Matifat le droguiste.

—Fait-il les choses convenablement, ton droguiste?

— Il ne nous donnera pas de drogues, dit Lucien.

— Monsieur a beaucoup d'esprit, dit sérieusement Blondet en regardant Lucien, il est du souper, Lousteau?

— Oui.

— Nous rirons bien.

Lucien avait rougi jusqu'aux oreilles.

— En as-tu pour longtemps, Dauriat? dit Blondet

en frappant à la vitre qui donnait au-dessus du bureau de Dauriat.

— Mon ami, je suis à toi.

— Bon, dit Lousteau à son protégé. Ce jeune homme, presque aussi jeune que vous, est aux *Débats*, il est un des princes de la critique, il est redouté, Dauriat viendra le cajoler, et nous pourrons alors dire notre affaire au satrape des vignettes et de l'imprimerie. Autrement, à onze heures notre tour ne serait pas venu. L'audience se grossira de moments en moments.

Lucien et Lousteau s'approchèrent alors de Blondet et de Finot, de Félicien Vernou, et allèrent former un groupe à l'extrémité de la boutique.

— Que fait-il? dit Blondet à Gabusson, le premier commis qui se leva pour venir le saluer.

— Il achète un journal hebdomadaire qu'il veut restaurer afin de l'opposer à l'influence de la *Minerve* qui sert trop exclusivement Eymery, et au *Conservateur* qui est trop aveuglément romantique.

— Payera-t-il bien?

— Mais comme toujours, trop, dit le caissier.

En ce moment un jeune homme entra, qui venait de faire paraître un magnifique roman, vendu rapidement et couronné par le plus beau succès, un roman dont Dauriat préparait la seconde édition. Ce jeune homme avait cette tournure extraordinaire et bizarre qui signale les natures artistes, et il frappa vivement Lucien.

—Voilà Nathan, dit Lousteau à l'oreille du poëte de province.

Nathan, malgré la sauvage fierté de sa physionomie, alors dans toute sa jeunesse, aborda les journalistes chapeau bas, et se tint presque humble devant Blondet qu'il ne connaissait encore que de vue. Blondet et Finot gardèrent leur chapeau sur la tête.

— Monsieur, je suis heureux de l'occasion que me présente le hasard...

— Il est si troublé qu'il fait un pléonasme, dit Félicien à Lousteau.

— ... de vous peindre ma reconnaissance pour le bel article que vous avez daigné me faire aux *Débats*. Vous êtes pour la moitié dans le succès de mon livre.

— Non, mon cher, non, dit Blondet d'un air où la protection se cachait sous la bonhomie. Vous avez du talent, le diable m'emporte, et je suis enchanté de faire votre connaissance.

— Comme votre article a paru, je ne paraîtrai plus être le flatteur du pouvoir, nous sommes maintenant à l'aise l'un vis-à-vis de l'autre, voulez-vous me faire l'honneur et le plaisir de dîner avec moi demain? Finot en sera. Lousteau, mon vieux, tu ne me refuseras pas! ajouta Nathan en donnant une poignée de main à Étienne. Ah! vous êtes dans un beau chemin, monsieur, dit-il à Blondet, vous continuez les Dussault, les Fiévée, les Geoffroy! Hoff-

mann a parlé de vous à Claude Vignon, son élève, un de mes amis, et lui a dit qu'il mourrait tranquille, que les *Débats* vivraient éternellement. On doit vous payer énormément?

— Cent francs la colonne, reprit Blondet. Ce prix est peu de chose quand on est obligé de lire les livres, d'en lire cent pour en trouver un dont on peut s'occuper, comme le vôtre. Votre œuvre m'a fait plaisir, parole d'honneur.

— Et il lui a rapporté cent écus, dit Lousteau à Lucien.

— Mais vous faites de la politique.

— Oui, par-ci, par-là.

Lucien si grand dans sa province, si fêté, si caressé, se trouvait là comme un embryon. La lâcheté de ce grand talent qu'il avait admiré devant ce critique dont le nom et la portée lui étaient inconnus, le rendait stupide.

— Me conduirais-je jamais ainsi? faut-il donc abdiquer sa dignité! Mets donc ton chapeau, Nathan! tu as fait un beau livre, et le critique n'a fait qu'un article.

Ces pensées lui fouettaient le sang dans les veines. Il voyait de moments en moments venir des jeunes gens timides, des auteurs besoigneux qui demandaient à parler à Dauriat; mais qui, voyant la boutique pleine, désespéraient d'avoir audience et disaient en sortant: — Je reviendrai.

Deux ou trois hommes politiques causaient de la

convocation des chambres et des affaires publiques au milieu d'un groupe composé de célébrités politiques. Le journal hebdomadaire duquel traitait Dauriat avait le droit de parler politique. Dans ce temps, les tribunes de papier timbré devenaient rares, un journal était un privilége aussi couru que celui d'un théâtre. Un des actionnaires les plus influents du *Constitutionnel* se trouvait au milieu du groupe politique. Lousteau s'acquittait à merveille de son office de cicerone. Aussi, de moments en moments, Dauriat grandissait-il dans l'esprit de Lucien, qui voyait la politique et la littérature convergeant dans cette boutique. A l'aspect de cet homme éminent y prostituant la muse à un journaliste, y humiliant l'art, comme la femme était humiliée, prostituée sous ces galeries ignobles, il recevait des enseignements terribles. L'argent! était le mot de toute énigme. Lucien se sentait seul, inconnu, rattaché par le fil d'une amitié douteuse au succès et à la fortune. Il accusait ses tendres, ses vrais amis du Cénacle de lui avoir peint le monde sous de fausses couleurs, de l'avoir empêché de se jeter dans cette mêlée, sa plume à la main.

— Je serais déjà Blondet! s'écria-t-il en lui-même.

Lousteau, qui venait de crier sur les sommets du Luxembourg comme un aigle blessé, qui lui avait paru si grand, n'avait plus alors que des proportions minimes. Le libraire fashionable était là l'homme

important, il était le moyen de toutes ces existences. Le poëte de province ressentait, son manuscrit à la main, une trépidation qui ressemblait à de la peur. Au milieu de cette boutique, sur des piédestaux de bois peint en marbre, étaient des bustes, celui de Byron, celui de Goëthe et celui de monsieur de Lamartine, de qui Dauriat espérait obtenir un volume, et qui, le jour où il était venu dans cette boutique, avait pu voir quelle place il tenait dans la librairie. Involontairement, Lucien perdait de sa propre valeur, le courage faiblissait, il entrevoyait quelle était l'influence de ce Dauriat sur sa destinée et il attendait impatiemment son apparition.

XIII

QUATRIÈME VARIÉTÉ DE LIBRAIRE.

— Eh bien, mes enfants, dit un petit homme gros et gras, à figure riante, assez semblable à celle d'un proconsul romain, mais adoucie par un air de bonhomie auquel se prenaient les gens superficiels. Me voilà propriétaire du seul journal hebdomadaire qui pût être acheté et qui a deux mille abonnés.

— Farceur! dit Blondet, le timbre en accuse sept cents, et c'est déjà bien joli.

— Ma parole d'honneur la plus sacrée, il y en a

douze cents. J'ai dit deux mille, ajouta-t-il à voix basse, à cause des papetiers et des imprimeurs qui sont là. Je te croyais plus de tact, mon petit, dit-il à haute voix.

— Prenez-vous des associés? demanda Finot.

— C'est selon, dit Dauriat. Veux-tu d'un tiers pour quarante mille francs?

— Ça va, si vous voulez prendre pour rédacteurs Émile Blondet que voici, Claude Vignon, Scribe, Théodore Leclerq, Félicien Vernou, Lousteau.

— Et pourquoi pas Lucien de Rubempré? dit hardiment le poëte de province.

— Et Nathan? dit Finot.

— Et pourquoi pas les gens qui se promènent? dit le libraire en fronçant le sourcil et se tournant vers l'auteur des *Marguerites*. A qui ai-je l'honneur de parler? dit-il en le regardant d'un air impertinent.

— Un moment, Dauriat, répondit Lousteau. C'est moi qui vous amène monsieur. Pendant que Finot réfléchit à votre proposition, écoutez-moi.

Lucien a eu sa chemise mouillée dans le dos en voyant l'air froid et mécontent de ce redoutable pacha de la librairie qui tutoyait Finot, quoique Finot lui dît vous, qui appelait le redouté Blondet, mon petit, qui avait tendu royalement sa main à Nathan en lui faisant un signe de familiarité.

— Une affaire, mon petit, s'écria Dauriat. Mais, tu le sais, j'ai onze cents manuscrits! Oui, messieurs, cria-t-il, j'ai onze cents manuscrits, demandez

à Gabusson ? Enfin j'aurai bientôt besoin d'une administration pour régir le dépôt des manuscrits, un bureau de lecture pour les examiner; il y aura des séances pour voter sur leur mérite avec des jetons de présence, et un secrétaire perpétuel pour me présenter des rapports. Ce sera la succursale de l'Académie française, et les académiciens seront mieux payés aux Galeries de Bois qu'à l'Institut.

— C'est une idée, dit Blondet.

— Une mauvaise idée, reprit Dauriat. Mon affaire n'est pas de procéder au dépouillement des élucubrations de ceux d'entre vous qui se mettent littérateurs quand ils ne peuvent être ni capitalistes, ni bottiers, ni militaires, ni domestiques, ni administrateurs, ni huissiers ! On n'entre ici qu'avec une réputation faite ! Devenez célèbre, et vous y trouverez des flots d'or. Voilà trois grands hommes de ma façon, j'ai fait trois ingrats ! Nathan parle de six mille francs pour la seconde édition de son livre, qui m'a coûté trois mille francs d'articles et ne m'a pas rapporté mille francs. Les deux articles de Blondet, je les ai payés mille francs et un dîner de cinq cents francs...

— Mais, monsieur, si tous les libraires disent ce que vous dites, comment peut-on publier un premier livre? demanda Lucien aux yeux de qui le terrible Blondet perdit énormément de sa valeur quand il apprit le chiffre auquel Dauriat devait les articles des *Débats*.

— Cela ne me regarde pas, dit Dauriat en plongeant un regard assassin sur le beau Lucien qui le regarda d'un air agréable. Moi, je ne m'amuse pas à publier un livre, à risquer deux mille francs pour en gagner deux mille, je fais des spéculations en littérature : je publie quarante volumes à dix mille exemplaires, comme Panckoucke, comme les Beaudouin. Ma puissance et les articles que j'obtiens poussent une affaire de cent mille écus au lieu de pousser un volume de deux mille francs. Il faut autant de peine pour faire prendre un nom nouveau, un auteur et son livre, que pour faire réussir les Théâtres Étrangers, Victoires et Conquêtes, ou les Mémoires sur la révolution qui sont une fortune. Je ne suis pas ici pour être le marchepied des gloires à venir, mais pour gagner de l'argent et pour en donner aux hommes célèbres. Le manuscrit que j'achète cent mille francs est moins cher que celui dont un inconnu me demande six cents francs ! Si je ne suis pas un Mécène, j'ai droit à la reconnaissance de la littérature, j'ai fait déjà hausser de plus du double le prix des manuscrits. Je vous donne ces raisons, parce que vous êtes l'ami de Lousteau, mon petit ami. Dauriat frappa sur l'épaule de Lucien par un geste d'une révoltante familiarité. — Si je causais avec tous les auteurs qui veulent que je sois leur éditeur, il faudrait fermer ma boutique, je passerais mon temps en conversations extrêmement agréables, mais beaucoup trop chères. Je ne suis pas encore

assez riche pour écouter les monologues de chaque amour-propre. Ça ne se voit qu'au théâtre dans les tragédies classiques.

Le luxe de la toilette de ce terrible Dauriat appuyait, aux yeux du poëte de province, ce discours cruellement logique. — Qu'est-ce que c'est que ça? dit-il à Lousteau.

— Un magnifique volume de vers.

En entendant ce mot, Dauriat se tourna vers Gabusson par un mouvement digne de Talma.

— Gabusson, mon ami, à compter d'aujourd'hui, quiconque viendra ici pour me proposer des manuscrits... Entendez-vous ça, vous autres? dit-il en s'interrompant à trois commis qui sortirent de dessous des piles de livres à la voix colérique de leur patron qui regardait ses ongles et sa main qu'il avait belle. Quiconque m'apportera des manuscrits s'adressera d'abord à vous, vous lui demanderez si c'est des vers ou de la prose. En cas de vers, congédiez-le aussitôt. Les vers dévoreront la librairie!

— Bravo! Il a bien dit cela, Dauriat! crièrent les journalistes.

— C'est vrai, s'écria le libraire en arpentant sa boutique le manuscrit de Lucien à la main, vous ne connaissez pas, messieurs, le mal que le succès de lord Byron a produit. Sa gloire nous vaut une invasion de barbares. Je suis sûr qu'il y a dans ce moment en librairie mille volumes de vers proposés qui commencent par des histoires interrompues et

sans queue ni tête, à l'imitation du Corsaire et de Lara. Sous prétexte d'originalité, les jeunes gens se livrent à des strophes incompréhensibles, à des poëmes descriptifs où la jeune école se croit nouvelle en imitant Delille! Depuis deux ans, les poëtes ont pullulé comme les hannetons. J'y ai perdu vingt mille francs l'année dernière. Il peut y avoir dans le monde des poëtes immortels, j'en connais de roses et de frais qui ne se font pas encore la barbe, dit-il à Lucien ; mais en librairie, jeune homme, il n'y a que quatre poëtes : Béranger, Casimir Delavigne, Lamartine et Victor Hugo !

Lucien ne se sentit pas le courage de se redresser et de faire de la fierté devant ces hommes influents qui riaient de bon cœur. Il comprit qu'il serait perdu de ridicule, mais il éprouvait une démangeaison violente de sauter à la gorge du libraire, de lui déranger l'insultante harmonie de son nœud de cravate, de briser la chaîne d'or qui brillait sur son poitrail, de fouler sa montre et de le déchirer. L'amour-propre irrité ouvrit la porte à la vengeance, il jura une haine mortelle à ce libraire auquel il souriait.

— La poésie est comme le soleil, dit Blondet, qui fait pousser les forêts éternelles et engendre les cousins, les moucherons, les moustiques. Il n'y a pas une vertu qui ne soit doublée d'un vice. La littérature engendre bien les libraires.

— Et les journalistes ! dit Lousteau.

Dauriat partit d'un éclat de rire.

— Qu'est-ce que ça, enfin? dit-il en montrant le manuscrit.

— Un recueil de sonnets à faire honte à Pétrarque, dit Lousteau.

— Comment l'entends-tu ? demanda Dauriat.

— Comme tout le monde, dit Lousteau qui vit un sourire fin sur toutes les lèvres.

Lucien ne pouvait se fâcher, mais il suait dans son harnois.

— Eh bien, je le lirai, dit Dauriat en faisant un geste royal qui montrait l'étendue de cette concession. Si tes sonnets sont à la hauteur du dix-neuvième siècle, je ferai de toi, mon petit, un grand poëte.

— S'il a autant d'esprit qu'il est beau, vous ne courrez pas de grands risques, dit un des plus fameux orateurs de la chambre qui causait avec un des rédacteurs du *Constitutionnel* et le directeur de *la Minerve*.

— Général, dit Dauriat, la gloire c'est douze mille francs d'articles et mille écus de dîners, demandez à l'auteur du Solitaire? Si monsieur Benjamin Constant veut faire un article à ce jeune poëte, l'affaire ne sera pas longue à conclure.

Au mot de général et en entendant nommer l'illustre Benjamin Constant, la boutique prit aux yeux du poëte de province les proportions de l'Olympe.

— Lousteau, j'ai à te parler, dit Finot, mais je te retrouverai au théâtre. Dauriat, je fais l'affaire, mais à des conditions. Entrons dans votre cabinet.

— Viens, mon petit, dit Dauriat en laissant passer Finot et Blondet devant lui.

Il fit un geste d'homme occupé à dix personnes qui attendaient, et allait disparaître quand Lucien impatient l'arrêta.

— Vous gardez mon manuscrit, à quand la réponse?

— Mais, mon petit poëte, repasse dans trois ou quatre jours, nous verrons.

Lucien fut entraîné par Lousteau, qui ne lui laissa pas le temps de saluer ni Vernou, ni Blondet, ni Raoul Nathan, ni le général Foy, ni Benjamin Constant dont l'ouvrage sur les Cent-Jours venait de paraître. Lucien entrevit à peine cette tête blonde et fine, ce visage oblong, ces yeux spirituels, cette bouche agréable, enfin l'homme qui pendant vingt ans avait été le Potemkin de madame de Staël, et qui faisait la guerre aux Bourbons après l'avoir faite à Napoléon, mais qui devait mourir atterré de sa victoire.

XIV

LES COULISSES.

— Quelle boutique ! s'écria Lucien quand il fut assis dans un cabriolet de place à côté de Lousteau.

— Au Panorama-Dramatique, et du train, tu as trente sous pour ta course, dit Étienne au cocher. — Dauriat est un drôle qui vend pour quinze ou seize cent mille francs de livres par an. C'est le ministre de la littérature, répondit Lousteau dont l'amour-propre était agréablement chatouillé et qui se posait en maître devant Lucien. Il a tout autant

d'avidité que Barbet, mais elle s'exerce sur des masses. Il a des formes, il est généreux, mais il est vain ; son esprit se compose de tout ce qu'il entend dire autour de lui. Sa boutique est un lieu très-excellent à fréquenter, on peut y causer avec les gens supérieurs de l'époque, et l'on en apprend plus en une heure qu'à pâlir sur des livres pendant dix ans : on y discute des articles, on y brasse des sujets, on s'y lie avec des gens célèbres ou influents qui peuvent être utiles. Aujourd'hui, pour réussir, il est nécessaire d'avoir des relations. Tout est hasard, vous le voyez. Ce qu'il y a de plus dangereux est d'avoir de l'esprit, tout seul, dans son coin.

— Mais quelle impertinence !

— Ah, Dauriat ! mais nous nous en moquons tous. Vous avez besoin de lui, il vous marchera sur le ventre ; il a besoin des journalistes, Émile Blondet le fera tourner comme une toupie. Ah ! si vous entrez dans la littérature, vous en verrez bien d'autres ! Eh bien, que vous disais-je ?

— Oui, vous avez raison, répondit Lucien, j'ai souffert cruellement.

— Vous aviez tort. Ce qui nous coûte notre vie, l'œuvre qui, durant des nuits studieuses, a ravagé notre cerveau, toutes ces courses à travers les champs de la pensée, notre monument construit avec notre sang, devient pour les éditeurs une affaire bonne ou mauvaise : ils vendront ou ne vendront pas votre œuvre qui leur représente des capitaux à

risquer. Plus votre livre est beau, moins il a de chances d'être vendu. Tout homme supérieur s'élève au-dessus des masses, et son succès est en raison directe avec le temps nécessaire pour l'apprécier. Aucun libraire ne veut attendre. Le livre d'aujourd'hui doit être vendu demain. Dans ce système-là, que deviennent les livres substantiels auxquels il faut de hautes, de lentes approbations?

— D'Arthez a raison! s'écria Lucien.

— Vous connaissez d'Arthez, dit Lousteau. Je ne sais rien de plus dangereux que les esprits solitaires qui pensent pouvoir attirer le monde à eux, ils fanatisent les jeunes imaginations par une croyance qui flatte la force immense que nous sentons d'abord en nous-mêmes, et les empêchent de se remuer à l'âge où le mouvement est possible et profitable. Je suis pour le système de Mahomet, qui après avoir commandé à la montagne de venir à lui, s'est écrié : — Si tu ne viens pas au-devant de moi, j'irai donc vers toi!

Cette saillie où la raison prenait une force incisive était de nature à faire hésiter Lucien entre le système de la pauvreté soumise que prêchait le Cénacle et la doctrine militante que Lousteau lui exposait. Aussi garda-t-il le silence jusqu'au boulevard du Temple.

Le Panorama-Dramatique était un théâtre, aujourd'hui démoli et remplacé par une maison, situé en face de la rue Charlot, sur le boulevard du

Temple. Ce fut une charmante salle de spectacle, mais où deux administrations succombèrent sans obtenir un seul succès, quoique Bouffé, l'un des acteurs qui se sont partagé la succession de Potier, y ait débuté, ainsi que Florine, cette actrice qui, dix ans plus tard, devint si célèbre. Les théâtres comme les hommes sont soumis à des fatalités. Le Panorama-Dramatique, qui avait à rivaliser avec l'Ambigu, la Gaieté, la Porte-Saint-Martin et les théâtres de vaudeville, ne put résister à leurs manœuvres, aux restrictions de son privilége et au manque de bonnes pièces. Les auteurs ne voulurent pas se brouiller avec les théâtres existants pour un théâtre dont la vie était problématique. Cependant, l'administration comptait sur la pièce qui se donnait ce soir-là. C'était un mélodrame comique d'un jeune auteur, collaborateur de quelques célébrités, de Dubruel, qui disait l'avoir faite à lui seul. Cette pièce avait été composée pour le début de Florine; jusqu'alors comparse à la Gaieté, où depuis un an elle jouait de petits rôles dans lesquels elle s'était fait remarquer, sans pouvoir obtenir d'engagement, en sorte que le Panorama l'avait enlevée à son voisin. Quand les deux amis arrivèrent, Lucien fut stupéfait par l'exercice du pouvoir de la presse.

— Monsieur est avec moi, dit Lousteau.

Le contrôle s'inclina.

— Vous trouverez bien difficilement de la place,

dit le contrôleur en chef, il n'y a plus que la loge du directeur de disponible.

Étienne et Lucien perdirent un certain temps à errer dans les corridors et à parlementer avec les ouvreuses.

— Allons dans la salle, nous parlerons au directeur, qui nous placera dans sa loge. D'ailleurs, je vous présenterai à l'héroïne de la soirée, à Florine.

Sur un signe de Lousteau, le portier de l'orchestre prit une petite clef et ouvrit une porte perdue dans un gros mur. Lucien suivit son ami et passa soudain, du corridor illuminé, au trou noir qui, dans presque tous les théâtres, sert de communication entre la salle et les coulisses. Puis, en montant quelques marches humides, le poëte de province aborda la coulisse où l'attendait le spectacle le plus étrange. L'étroitesse des coulisses, la hauteur du théâtre, les échelles à quinquets, les décorations horribles vues de près, les acteurs plâtrés, leurs costumes si bizarres et faits d'étoffes si grossières, les garçons à vestes huileuses, les cordes qui pendent, le régisseur qui se promène son chapeau sur la tête, les comparses assises, les toiles du fond suspendues, les pompiers, cet ensemble de choses bouffonnes, tristes, sales, affreuses, éclatantes, ressemblait si peu à ce que Lucien avait vu de sa place au théâtre, que son étonnement fut sans bornes. On achevait un gros bon mélodrame intitulé *Bertram*, pièce imitée d'une tragédie de Maturin qu'estimaient infi-

niment lord Byron et Walter Scott, mais qui n'obtint aucun succès à Paris.

— Ne quittez pas mon bras, si vous ne voulez pas tomber dans une trappe, recevoir une forêt sur la tête, renverser un palais ou accrocher une chaumière, dit Étienne à Lucien. Florine est-elle dans sa loge, mon bijou? dit-il à une actrice qui préparait une entrée en écoutant les acteurs en scène.

— Oui, mon amour. Je te remercie de ce que tu as dit de moi. Tu es d'autant plus gentil que Florine entrait ici.

— Allons, ne manque pas ton effet, ma petite, lui dit Lousteau. Précipite-toi, haut la patte! dis-moi bien: *Arrête, malheureux!* il y a deux mille francs de recette.

Lucien stupéfait vit l'actrice se composer et s'écrier : *Arrête, malheureux!* de manière à le glacer d'effroi. Ce n'était plus la même femme.

— Voilà donc le théâtre! se dit-il.

— C'est comme la boutique des Galeries de Bois et comme une imprimerie pour la littérature, une singulière cuisine.

Nathan parut.

— Pour qui venez-vous donc? lui dit Lousteau.

— Mais je fais les petits théâtres à la *Gazette*, en attendant mieux.

— Monsieur, soupez donc avec nous ce soir, et traitez bien Florine, lui dit Lousteau.

— Tout à votre service, répondit Nathan.

— Vous savez, elle demeure maintenant rue de Bondy.

— Qui donc est ce beau jeune homme avec qui tu es, mon petit Lousteau? dit l'actrice en rentrant.

— Ah! ma chère, un grand poëte, un homme qui sera célèbre. Comme vous devez souper ensemble, monsieur Nathan, je vous présente monsieur Lucien de Rubempré.

— Vous portez un beau nom, monsieur, dit Raoul.

— Lucien, monsieur Raoul Nathan.

— Ma foi, monsieur, je vous lisais il y a deux jours, et je n'ai pas conçu, quand on a fait votre livre et votre recueil de poésies, que vous soyez si humble devant un journaliste.

— Je vous attends à votre premier livre, répondit Nathan en laissant échapper un fin sourire.

— Tiens, tiens, les ultras et les libéraux se donnent donc une poignée de main! dit Félicien Vernou.

— Le matin je suis des opinions de mon journal, dit Nathan, mais le soir je pense ce que je veux: *La nuit tous les rédacteurs sont gris.*

— Étienne, dit Félicien en s'adressant à Lousteau, Finot est venu avec moi, il te cherche. Et le voilà.

— Ah çà! il n'y a donc pas une place? dit Finot.

— Vous en avez toujours une dans nos cœurs, lui dit l'actrice qui lui adressa le plus agréable sourire.

— Tiens, ma petite Florville, te voilà déjà guérie de ton amour. On te disait enlevée par un prince russe.

— Est-ce qu'on enlève les femmes aujourd'hui? dit Florville, l'actrice qui venait de dire : *Arrête, malheureux*. Nous avons été dix jours à Saint-Mandé, le prince en a été quitte pour une indemnité payée à l'administration. Le directeur, reprit Florville en riant, va prier Dieu qu'il vienne beaucoup de princes russes, leurs indemnités lui feraient des recettes sans frais.

— Et toi, ma petite, dit Nathan à une jolie paysanne qui les écoutait, où donc as-tu volé les boutons de diamants que tu as aux oreilles! Est-ce un prince indien?

— Non, c'est un marchand de cirage, un Anglais; mais il est déjà parti! N'a pas qui veut comme Florine un riche droguiste de la rue des Lombards, un millionnaire, embêté de sa femme. Est-elle heureuse?

— Tu vas manquer ton entrée, Florville! s'écria Lousteau. Le cirage te monte à la tête.

— Si tu veux avoir du succès, lui dit Nathan, au lieu de crier comme une furie : *Il est sauvé!* entre tout uniment, arrive jusqu'à la rampe et dis d'une voix de poitrine : *Il est sauvé*, comme la Pasta dit : *O patria* dans *Tancrède*. Va donc!

Il la poussa.

— Il n'est plus temps, elle rate son effet! dit Vernou.

— Qu'a-t-elle fait? dit Lousteau, la salle applaudit à tout rompre.

— Elle leur a montré sa gorge en se mettant à genoux, c'est sa grande ressource, dit la paysanne.

— Le directeur nous donne sa loge, dit Finot à Étienne, tu m'y retrouveras.

Lousteau conduisit Lucien derrière le théâtre à travers le dédale des coulisses, des corridors et des escaliers jusqu'au troisième étage, à une petite chambre. Nathan et Félicien les suivaient.

— Bonjour ou bonsoir, messieurs, dit l'actrice. Monsieur, dit-elle en se tournant vers un homme gros et court qui se tenait dans un coin, ces messieurs sont les arbitres de mes destinées, mon avenir est entre leurs mains; mais ils seront, je l'espère, sous notre table demain matin, si monsieur Lousteau n'a rien oublié...

— Comment, vous aurez Blondet des *Débats,* lui dit Étienne.

— Oh! mon petit Lousteau, tiens, il faut que je t'embrasse!

Elle lui sauta au cou. Matifat prit un air sérieux.

Florine avait alors seize ans, elle était maigre. Sa beauté, comme un bouton de fleur plein de promesses, ne pouvait plaire qu'aux artistes qui préfèrent les esquisses aux tableaux. Elle avait dans les traits cette finesse qui la caractérise, elle ressemblait à la Mignon de Goëthe. Matifat, riche droguiste de la rue des Lombards, avait pensé qu'une petite ac-

trice des boulevards serait peu dispendieuse; mais en onze mois, Florine lui coûta cent mille francs, il la quitta sagement. Rien ne parut plus extraordinaire à Lucien que cet honnête et probe négociant posé là comme un dieu Terme dans un coin de ce réduit de dix pieds carrés, tendu d'un joli papier, décoré d'une psyché, d'un divan, de deux chaises, d'un tapis, d'une cheminée et plein d'armoires. Une femme de chambre achevait d'habiller Florine en Espagnole. La pièce était un imbroglio où elle faisait le rôle d'une comtesse.

— Ce sera, dit Nathan à Félicien, dans dix ans la plus belle actrice de Paris.

— Ah çà! mes amours, dit-elle en se retournant vers les trois journalistes, soignez-moi demain, et gardez des voitures ce soir, je vous renverrai soûls comme des mardi-gras. Matifat a eu des vins, oh! mais des vins dignes de Louis XVIII, et il a pris le cuisinier du ministre de Prusse.

— Nous nous attendons à des choses énormes en voyant monsieur, dit Nathan.

— Mais il sait qu'il traite les hommes les plus spirituels de Paris, répondit Florine.

Matifat regardait Lucien d'un air inquiet, la grande beauté de ce jeune homme excitait sa jalousie.

— Mais en voilà un que je ne connais pas? dit Florine en avisant Lucien. Qui de vous a décroché l'Apollon du Belvédère? il est gentil comme un dieu mythologique.

— Mademoiselle, dit Lousteau, monsieur est un poëte de province que j'ai oublié de vous présenter; vous êtes si belle ce soir qu'il est impossible de songer à la civilité puérile et honnête...

— Est-il riche qu'il fait de la poésie?

— Pauvre comme Job, dit Lucien.

— C'est bien tentant pour nous autres, dit l'actrice.

Dubruel, l'auteur de la pièce, un jeune homme en redingote, petit, délié, tenant à la fois du bureaucrate, du propriétaire et de l'agent de change, entra soudain.

— Ma petite Florine, vous savez bien votre rôle, hein! pas de défaut de mémoire! Soignez la scène du second acte, du mordant, de la finesse, dites bien : *Je ne vous aime pas!*

— Cela lui sera difficile, s'écria Félicien Vernou.

— Pourquoi prenez-vous des rôles où il y a de pareilles phrases? demanda Matifat.

Un rire universel accueillit l'observation du droguiste.

— Qu'est-ce que cela vous fait? lui dit-elle, puisque ce n'est pas à vous que je parle, animal bête! Oh! il fait mon bonheur avec ses niaiseries, ajouta-t-elle en regardant les auteurs. Foi d'honnête fille, j'ai envie de le payer.

— Oui, mais vous me regarderez en disant cela, comme quand vous répétez votre rôle, cela me trouble, répondit le droguiste.

— Eh bien je regarderai mon petit Lousteau, répondit-elle.

Une cloche retentit dans les corridors.

— Allez-vous-en tous, dit Florine, laissez-moi relire mon rôle et tâcher de le comprendre.

Lucien et Lousteau partirent les derniers. Lousteau baisa les épaules de Florine, et Lucien entendit l'actrice lui disant : — Impossible, pour ce soir. Il restera, la vieille bête, il a dit à sa femme qu'il allait à la campagne.

— Elle est gentille, dit Étienne à Lucien.

— Mais, mon cher, ce Matifat! s'écria Lucien.

— Eh! mon enfant, vous ne savez rien encore de la vie parisienne, lui dit Lousteau. Il est des nécessités qu'il faut subir! C'est comme si vous aimiez une femme mariée, voilà tout. On se fait une raison.

XV

UTILITÉ DES DROGUISTES.

Étienne et Lucien entrèrent dans une loge d'avant-scène, au rez-de-chaussée, où ils trouvèrent le directeur du théâtre et Finot.

En face, Matifat était dans la loge opposée, avec un négociant de ses amis nommé Camusot, un marchand de soieries qui protégeait Coralie, une admirable créature, amie de Florine, qui jouait aussi dans la pièce de Dubruel.

Ces deux bons négociants nettoyaient le verre de

leurs lorgnettes et regardaient la salle pleine de monde. Le parterre était agité, les loges offraient la société bizarre des premières représentations : des journalistes et leurs maîtresses, des femmes entretenues et leurs amants, quelques vieux habitués des théâtres, friands de premières représentations, des personnes du beau monde qui aiment ces sortes d'émotions. Dans une première loge se trouvait un directeur général et sa famille, le protecteur de Dubruel casé par lui dans une administration financière où le faiseur de vaudevilles touchait les appointements d'une sinécure.

Lucien, depuis son dîner, voyageait d'étonnements en étonnements. La voie littéraire qu'il avait vue si pauvre, si dénuée, depuis deux mois, si horrible dans la chambre de Lousteau, si humble et si insolente à la fois aux Galeries de Bois, se déroulait avec d'étranges magnificences, et sous des aspects singuliers. Ce mélange de hauts et de bas, de compromis avec la conscience, de suprématies et de lâchetés, de trahisons et de plaisirs, de grandeurs et de servitudes, le rendait hébété comme un homme attentif à un spectacle curieux.

— Croyez-vous que la pièce de Dubruel vous fasse de l'argent ? dit Finot au directeur.

— C'est une pièce d'intrigue, il y a mis de l'esprit, il a voulu faire du Beaumarchais. Le boulevard n'aime pas trop cela, il faut le bourrer d'émotions ; l'esprit n'est pas apprécié ici. Mais tout dépend de

Florine et de Coralie ; elles sont ravissantes de grâce, de beauté, bien habillées, elles ont des jupes très-courtes, elles dansent un pas espagnol, elles peuvent enlever le public, et tout alors dépend de la première représentation. C'est un coup de cartes, on peut le gagner avec quelques articles spirituels, vous savez comme le public est drôle ?

— Allons, je le vois, ce ne sera qu'un succès d'estime, dit Finot.

— Il y a une cabale montée par les trois théâtres, on va siffler quand même ! Mais je me suis mis en mesure de déjouer leurs mauvaises intentions. J'ai surpayé les claqueurs envoyés contre moi, ils siffleront maladroitement. Voilà deux négociants qui, pour procurer un triomphe à Coralie et à Florine, ont pris chacun cent billets et les ont donnés à des connaissances, capables de faire mettre la cabale à la porte, et la cabale, deux fois payée, se laissera renvoyer.

— Deux cents billets ! ce sont des gens précieux.

— Oui ! avec deux autres jolies actrices aussi richement aimées, je m'en tirerais.

Depuis deux heures, aux oreilles de Lucien, tout se résolvait par de l'argent, comme en librairie, comme au journal. L'art, la poésie, la gloire, il n'en était pas question. Le journal se terminait par les cent francs de Barbet ; dans la boutique de Dauriat, il s'agissait de fortunes à faire. Les théâtres, argent ! L'amour, argent ! Argent pour Florine, ar-

gent pour le directeur, argent pour l'auteur. Ces coups du grand balancier de la Monnaie, répétés sur sa tête et sur son cœur, les lui martelaient. Pendant que l'orchestre jouait l'ouverture, il ne put s'empêcher d'opposer aux applaudissements et aux sifflets du parterre en émeute, les scènes de poésie calmes et pures qu'il avait goûtées dans l'imprimerie de province, avec son beau-frère David Séchard, quand ils voyaient tous deux les merveilles de l'art, les nobles triomphes du génie, la gloire aux ailes blanches. Il se rappela les soirées du Cénacle. Une larme brilla dans ses yeux.

— Qu'avez-vous? lui dit Étienne Lousteau.

— Je vois la poésie dans un bourbier, dit-il.

— Eh! mon cher, vous avez encore des illusions.

— Mais, faut-il donc ramper et subir ici ces gros Matifat, comme les actrices subissent les journalistes, comme nous subissons les libraires?

— Mon petit, lui dit à l'oreille Étienne en lui montrant Finot, vous voyez ce lourd garçon, sans esprit ni talent, mais avide, voulant la fortune à tout prix et habile en affaires, qui, dans la boutique de Dauriat, m'a pris quarante pour cent en ayant l'air de m'obliger, eh bien! il a des lettres suppliantes de plusieurs beaux génies de l'époque, à genoux devant lui pour cent francs.

Une contraction causée par le dégoût serra le cœur de Lucien.

— Plutôt mourir, dit-il.

— Plutôt vivre, lui répondit Étienne.

La toile se levait. Le directeur sortit et alla dans les coulisses pour donner quelques ordres.

— Mon cher, dit Finot à Étienne, j'ai la parole de Dauriat, je suis pour un tiers dans la propriété du journal hebdomadaire. J'ai traité pour trente mille francs comptant à condition que je serai rédacteur en chef et directeur. C'est une affaire superbe. Blondet m'a dit qu'il se prépare des lois restrictives contre la presse, les journaux existants seront seuls conservés. Dans six mois, il faudra un million pour entreprendre un nouveau journal. J'ai donc conclu sans avoir à moi plus de dix mille francs. Écoute-moi? si tu peux faire acheter la moitié de ma part, un sixième, à Matifat, pour trente mille francs, je te donnerai la rédaction en chef de mon petit journal, avec deux cent cinquante francs fixes par mois. Tu seras mon prête-nom. Je veux pouvoir toujours diriger la rédaction, y garder tous mes intérêts et ne pas avoir l'air d'y être pour quelque chose. Tous les articles te seront payés à raison de cent sous la colonne, tu peux te faire un boni de quinze francs par jour en ne les payant que trois francs, et en profitant de la rédaction *gratis*. Mais je veux rester maître de faire attaquer ou défendre les hommes et les affaires à mon gré dans le journal, tout en te laissant satisfaire les haines et les amitiés qui ne gêneront point ma politique. Peut-être serai-je ministériel ou ultrà, je ne sais pas encore, mais je veux conserver, en

dessous main, mes relations libérales. Je te dis tout à toi qui es un bon enfant. Peut-être te ferai-je avoir les chambres dans le journal où je les fais, je ne pourrai sans doute pas les garder. Ainsi, emploie Florine à ce petit maquignonnage, et dis-lui de presser vivement le bouton au droguiste : je n'ai que quarante-huit heures pour me dédire, si je ne peux pas payer. Dauriat a vendu trente mille francs l'autre tiers à son imprimeur et à son marchand de papier. Il a, lui, son tiers gratis, et gagne dix mille francs, le tout lui coûte cinquante mille. Mais dans un an le recueil vaudra deux cent mille francs à vendre à la cour, si elle a le bon sens d'amortir les journaux, un projet dont on parle en haut lieu...

— Tu as du bonheur !

— Quand tu auras passé par les jours de misère que j'ai connus, tu ne diras pas ce mot sans frémir. Mais dans ce temps-ci, vois-tu, je jouis d'un malheur sans remède : je suis fils d'un chapelier qui vend encore des chapeaux rue du Coq. Il n'y a qu'une révolution qui puisse me faire arriver. Faute d'un bouleversement, je dois avoir des millions. Je ne sais pas si la révolution n'est pas la chose la plus facile. Si je me nommais comme ton ami, M. *de Rubempré*, je serais dans une belle passe. Silence, voici le directeur. Adieu, dit Finot en se levant, je vais à l'Opéra, j'aurai peut-être un duel demain. Je fais un article foudroyant contre deux danseuses qui ont des généraux pour amis, et j'attaque l'Opéra.

— Ah bah! dit le directeur.

— Oui, chacun lésine avec moi. Celui-ci me retranche mes loges, celui-là refuse de me prendre cinquante abonnements. J'ai donné mon ultimatum : je veux maintenant cent abonnements, on les distribuera dans le corps de ballets, l'orchestre et le chant. Puis, il me faut quatre loges par mois. S'ils acceptent, mon journal aura huit cents abonnés servis et mille payants, je sais les moyens d'avoir encore deux cents autres abonnements, nous serons à douze cents en janvier...

— Vous finirez par nous ruiner, dit le directeur.

— Vous êtes bien malade, vous! avec vos dix abonnements. Je vous ai fait faire deux bons articles au *Constitutionnel*.

— Oh! je ne me plains pas de vous! s'écria le directeur.

— A demain soir, Lousteau, reprit Finot. Tu me donneras réponse aux Français, il y a première représentation. Comme je ne pourrai pas faire l'article, tu prendras les billets au journal. Je te donne la préférence, tu t'es échiné pour moi, je suis reconnaissant. Félicien Vernou m'offre de me faire remise des appointements pendant un an, et me propose vingt mille francs pour un tiers dans la propriété du journal, mais je veux rester maître absolu. Adieu.

— Il ne se nomme pas Finot pour rien, celui-là, dit Lucien à Lousteau.

— Oh ! c'est un pendu qui fera son chemin, lui répondit Étienne sans se soucier d'être ou non entendu par l'homme habile qui fermait le porte de la loge.

— Lui, dit le directeur, il sera millionnaire et jouira de la considération générale. Peut-être aura-t-il des amis...

— Bon Dieu ! dit Lucien, quelle caverne. Et vous allez faire entamer par cette délicieuse fille une pareille négociation, dit-il en montrant Florine qui leur lançait des œillades.

— Et elle réussira. Vous ne connaissez pas le dévouement et la finesse de ces chères créatures, répondit Lousteau.

— Elles rachètent tous leurs défauts, elles effacent toutes leurs fautes, dit le directeur en continuant, par l'étendue, par l'infini de leur amour, quand elles aiment. La passion d'une actrice est une chose d'autant plus belle qu'elle produit un plus violent contraste avec son entourage.

— C'est trouver dans la boue un diamant digne d'orner la couronne la plus orgueilleuse ! répliqua Lousteau.

— Mais, reprit le directeur, Coralie est distraite. Votre ami *a fait* Coralie sans s'en douter, il va lui faire manquer tous ses effets ; elle n'est plus aux répliques, voilà deux fois qu'elle n'entend pas le souffleur. Monsieur, je vous en prie, mettez-vous dans ce coin, elle est amoureuse de vous, je vais lui aller dire que vous êtes parti.

— Eh! non, s'écria Lousteau, dites-lui que monsieur est du souper, et qu'elle en fera ce qu'elle voudra, elle jouera comme mademoiselle Mars.

Le directeur partit.

— Mon ami, dit Lucien à Étienne, comment, vous n'avez aucun scrupule de faire demander par mademoiselle Florine trente mille francs à ce droguiste pour la moitié d'une chose que Finot vient d'acheter à ce prix-là?...

Lousteau ne laissa pas Lucien finir.

— Mais, de quel pays êtes-vous donc, mon cher enfant? Ce droguiste n'est pas un homme, c'est un coffre-fort donné par l'amour.

— Mais votre conscience!

— La conscience, mon cher, est un de ces bâtons que chacun prend pour battre son voisin, et dont il ne se sert jamais pour lui. Ah çà! à qui diable en avez-vous? Le hasard fait pour vous, en un jour, un miracle que j'ai attendu pendant deux ans, et vous vous amusez à en discuter les moyens? Comment, vous qui me paraissez avoir de l'esprit, qui arriverez à l'indépendance d'idées que doivent avoir les aventuriers intellectuels dans le monde où nous sommes, vous barbotez dans des scrupules de religieuse qui s'accuse d'avoir mangé son œuf avec concupiscence! Si Florine réussit, je deviens rédacteur en chef, je gagne deux cent cinquante francs de fixe, je prends les grands théâtres, je laisse à Vernou les

théâtres de vaudeville, vous mettez le pied à l'étrier en me succédant dans tous les théâtres des boulevards. Vous aurez alors trois francs par colonne et vous en écrirez une par jour, trente par mois, qui vous produiront quatre-vingt-dix francs; vous aurez pour soixante francs de livres à vendre à Barbet; puis vous pouvez demander mensuellement à vos théâtres dix billets, en tout quarante billets que vous vendrez quarante francs au Barbet des théâtres, un homme avec qui je vous mettrai en relation. Ainsi je vous vois deux cents francs par mois. Vous pourriez, en vous rendant utile à Finot, mettre un article de cent francs dans son nouveau journal hebdomadaire, au cas où vous déploieriez un talent transcendant, car là il ne faut plus rien *lâcher* comme dans le petit journal. Vous auriez alors cent écus par mois. Mon cher, il y a des gens de talent, tenez, comme ce pauvre d'Arthez qui dîne tous les jours chez Flicoteaux, ils sont dix ans avant de les gagner. Vous vous ferez avec votre plume quatre mille francs par an, sans compter les revenus de la librairie si vous écrivez pour elle, et un sous-préfet n'a que mille écus d'appointements. Je ne vous parle pas du plaisir d'aller aux spectacles de Paris sans payer, car ce plaisir deviendra bientôt une fatigue, mais vous aurez vos entrées dans les coulisses de quatre théâtres; soyez dur et spirituel pendant un ou deux mois, vous serez accablé d'invitations, de parties avec les actrices, vous serez courtisé par leurs

amants; vous ne dînerez chez Flicoteaux qu'aux jours où vous n'aurez pas un sou ni pas à dîner en ville. Vous ne saviez où donner de la tête à cinq heures dans le Luxembourg, vous êtes à la veille de devenir une des cent personnes privilégiées qui imposent des opinions à la France. Dans trois jours, si nous réussissons, vous pouvez avec trente bons mots imprimés à raison de trois par jour, faire maudire la vie à un homme, vous pouvez vous créer des rentes de plaisir chez toutes les actrices des quatre théâtres, vous pouvez faire tomber une bonne pièce, et faire courir tout Paris à une mauvaise. Si Dauriat refuse d'imprimer les Marguerites, sans vous rien donner encore, vous pouvez le faire venir, humble et soumis, chez vous, vous les acheter deux mille francs. Ayez du talent, et flanquez-lui, dans trois journaux différents, trois articles qui menacent de tuer quelques-unes de ses spéculations ou un livre sur lequel il compte, vous le verrez grimper à votre mansarde et y séjourner comme une clématite. Enfin votre roman, les libraires qui, dans ce moment, vous mettraient tous à la porte plus ou moins poliment, feront queue chez vous. Ce manuscrit dont le père Doguereau vous donnerait quatre cents francs, sera surenchéri jusqu'à quatre mille francs! Voilà les bénéfices du métier de journaliste. Aussi défendons-nous l'approche des journaux à tous les nouveaux venus. Non-seulement il faut un immense talent, mais encore bien du bonheur pour y pénétrer. Voyez,

si nous ne nous étions pas rencontrés aujourd'hui chez Flicoteaux, vous pouviez faire le pied de grue encore pendant trois ans, ou mourir de faim comme d'Arthez dans un grenier. Quand d'Arthez sera devenu aussi instruit que Bayle et aussi grand écrivain que Rousseau, nous aurons fait notre fortune, nous serons maîtres de la sienne et de sa gloire. Finot sera député, propriétaire d'un grand journal, et nous serons, nous, ce que nous aurons voulu être : pairs de France ou détenus à Sainte-Pélagie pour dettes.

— Et Finot vendra son grand journal aux ministres qui lui donneront le plus d'argent, comme il vend ses éloges à madame Bastienne, en dénigrant mademoiselle Virginie, et prouvant que les chapeaux de la première sont supérieurs à ceux que le journal vantait d'abord ! s'écria Lucien en se rappelant la scène dont il avait été témoin.

— Vous êtes un niais, mon cher, répondit Lousteau d'un ton sec. Finot, il y a trois ans, marchait sur les tiges de ses bottes, dînait chez Tabar à dix-huit sous, et brochait un prospectus pour dix francs; Finot avait un habit qui tenait sur son corps par un mystère aussi impénétrable que celui de l'immaculée conception; Finot a maintenant à lui seul son journal estimé cent mille francs. Avec les abonnements payés et non servis, avec les abonnements réels et les contributions qu'il tire, il gagne vingt mille francs par an, il a tous les jours les plus somptueux dîners du monde, il a cabriolet depuis un mois; enfin le voilà

demain à la tête d'un journal hebdomadaire, avec un sixième de la propriété pour rien, cinq cents francs par mois de traitement, et il aura pour mille francs de rédaction gratis qu'il fera payer à ses associés. Vous, le premier, serez trop heureux de lui apporter trois articles pour rien, s'il consent à vous payer le quatrième cinquante francs la feuille. Quand vous aurez gagné cent mille francs, vous pourrez juger Finot : on ne peut être jugé que par ses pairs. N'avez-vous pas un immense avenir si vous obéissez aveuglément à ses haines de position, si vous attaquez quand il vous dira : Attaque ! si vous louez quand il vous dira : Loue ! Lorsque vous aurez une vengeance à exercer contre quelqu'un, vous pourrez le rouer par une phrase tous les matins à notre journal en me disant : Lousteau, tuons cet homme-là ! Vous l'assassinerez par un grand article dans le journal hebdomadaire. Enfin si l'affaire est capitale pour vous, Finot, à qui vous vous serez rendu nécessaire, vous laissera porter un dernier coup d'assommoir dans un grand journal qui aura dix ou douze mille abonnés.

— Ainsi vous croyez que Florine pourra décider son droguiste à faire le marché ? dit Lucien ébloui.

— Je le crois bien. Voici l'entr'acte. Je vais déjà lui en aller dire deux mots, cela se conclura cette nuit. Une fois sa leçon faite, elle aura tout mon esprit et le sien.

— Et cet honnête négociant qui est là, bouche

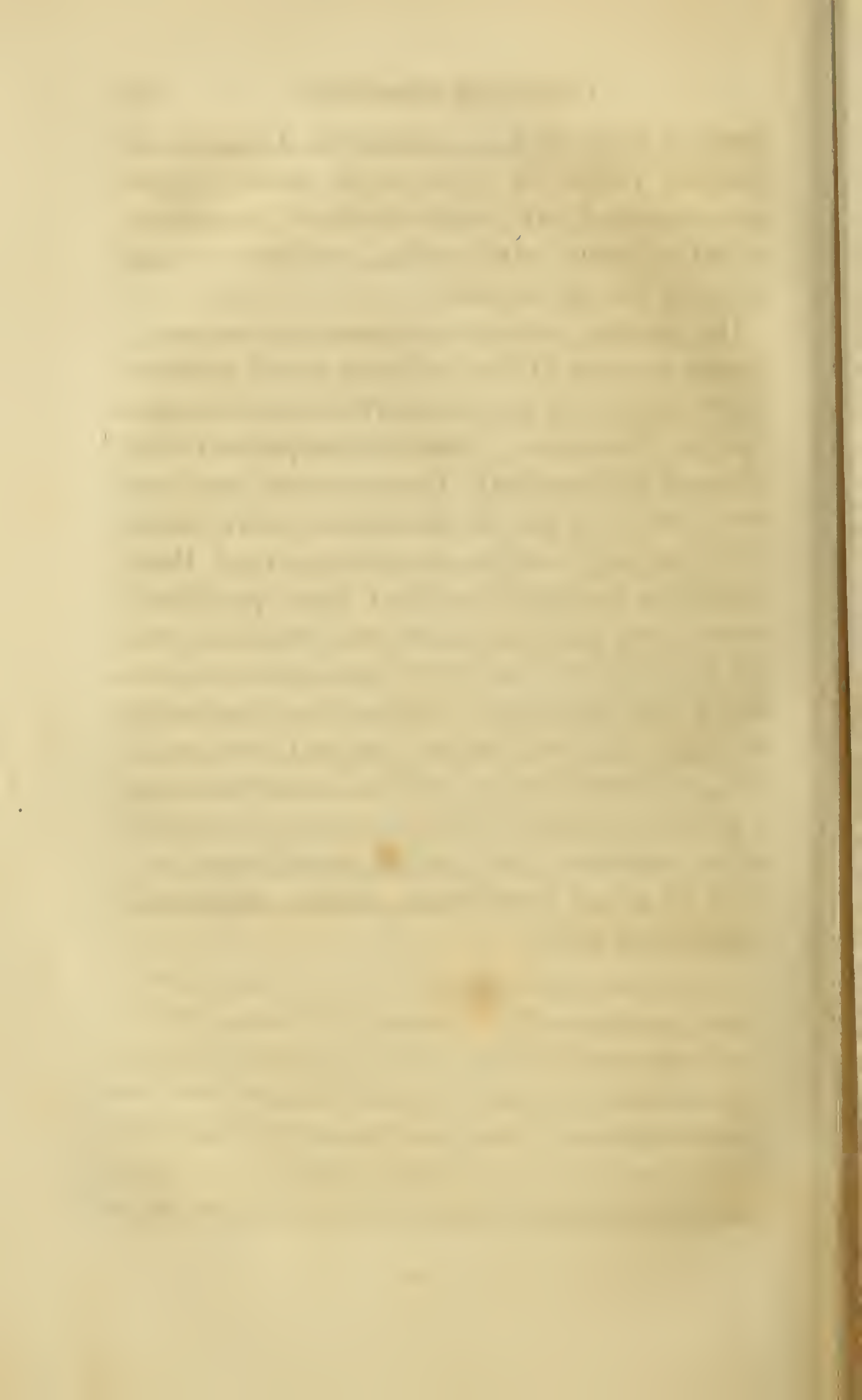
béante, admirant Florine, sans se douter qu'on va lui extirper trente mille francs.

— Encore une autre sottise! Ne dirait-on pas qu'on le vole, s'écria Lousteau. Mais, mon cher, si le ministère achète le journal, dans six mois le droguiste aura peut-être cinquante mille francs de ses trente mille. Puis, il ne verra pas le journal, mais les intérêts de Florine. Quand on saura que Matifat est propriétaire d'une Revue, il y aura dans tous les journaux des articles bienveillants pour Florine. Florine va devenir célèbre, elle aura peut-être un engagement de vingt mille francs dans un autre théâtre. Enfin Matifat économisera les mille francs par mois que lui coûteraient les cadeaux et les dîners aux journalistes. Vous ne connaissez ni les hommes, ni les affaires. Vous croyez que cet homme aura une nuit agréable! il va être scié en deux par mille raisonnements jusqu'à ce qu'il montre à Florine l'acquisition du sixième acheté à Finot. Et moi, le lendemain, je serai rédacteur en chef, et je gagnerai mille francs par mois. Voici donc la fin de mes misères!

Lousteau sortit, laissant Lucien abasourdi, perdu dans un abîme de pensées, volant au-dessus du monde comme il est, aperçu pour la première fois. Après avoir vu les Galeries de Bois, les ficelles de la librairie, la cuisine de la gloire, les coulisses du théâtre, il apercevait l'envers des consciences, le jeu des rouages de la vie, le mécanisme de toute

chose. Il avait envié le bonheur de Lousteau en admirant Florine en scène; déjà, pendant quelques instants il avait oublié Matifat. Il demeura là durant un temps inappréciable, peut-être cinq minutes, ce fut une éternité.

Des pensées ardentes enflammaient son âme, comme ses sens étaient embrasés par le spectacle de ces actrices aux yeux lascifs relevés par le rouge, à gorges étincelantes, vêtues de basquines voluptueuses à plis licencieux, à jupes courtes, montrant leurs jambes en bas rouges à coins verts, chaussées de manière à mettre un parterre en émoi. Deux corruptions marchaient sur deux lignes parallèles, comme deux nappes qui dans une inondation veulent se rejoindre; elles dévoraient le poëte accoudé dans le coin de la loge, le bras sur le velours rouge de l'appui, la main pendante, les yeux fixés sur la toile, et d'autant plus accessible aux enchantements de cette vie mélangée d'éclairs et de nuages qu'elle brillait comme un feu d'artifice après la nuit profonde de sa vie travailleuse, obscure, monotone pendant deux mois.



XVI

CORALIE.

Tout à coup, la lumière amoureuse d'un œil scintilla sur les yeux inattentifs de Lucien, et troua le rideau du théâtre. Le poëte, de son engourdissement, reconnut l'œil de Coralie qui le brûlait. L'honnête jeune homme baissa la tête, et regarda Camusot qui rentrait alors dans la loge en face.

Cet amateur était un bon gros et gras marchand de soieries de la rue des Bourdonnais, juge au tribunal de commerce, père de quatre enfants, doué

d'une épouse légitime, riche de quatre-vingt mille livres de rente, mais âgée de cinquante-six ans, ayant comme un bonnet de cheveux gris sur la tête, l'air papelard d'un homme qui jouissait de son reste, et ne voulait pas quitter la vie sans son compte de bonne joie, après avoir avalé les mille et une couleuvres du commerce. Il y avait sur ce front couleur beurre frais, sur ces joues monastiques et fleuries, tout l'épanouissement d'une jubilation superlative. Il était sans sa femme, et entendait applaudir Coralie à tout rompre. Coralie était toutes ses vanités réunies, il tranchait chez elle du grand seigneur d'autrefois; il se croyait là de moitié dans son succès, et il le croyait d'autant mieux qu'il l'avait soldé.

Les répugnances de Lucien se réveillèrent. Il se souvint de l'amour pur, exalté qu'il avait ressenti pendant un an pour la grande dame d'Angoulême, madame de Bargeton. Aussitôt l'amour des poëtes déplia ses ailes blanches, ses souvenirs l'environnèrent de leurs horizons bleuâtres, il retomba dans la rêverie. La toile se leva. Coralie et Florine étaient en scène.

— Ma chère, il pense à toi comme au Grand Turc! dit Florine à voix basse pendant que Coralie débitait une réplique.

Lucien ne put s'empêcher de rire, et regarda Coralie.

Coralie, une des plus charmantes et des plus

délicieuses actrices de Paris, mais qui mourut neuf mois après, à vingt ans, à la fleur de l'âge et de la beauté, comme madame Perrin et comme mademoiselle Fleuriet, était le type des filles qui exercent à volonté la fascination sur les hommes. Elle avait une sublime figure hébraïque, ce long visage ovale d'un ton d'ivoire blond, à bouche rouge comme une grenade, à menton fin comme le bord d'une coupe, et quasi-transparent comme de la porcelaine éclairée, des paupières chaudes, brûlées par une prunelle de jais qui se devine sous des cils recourbés, un regard languissant mais où brillent à propos les ardeurs du désert, les yeux entourés d'un cercle olivâtre, un nez fin, ironique, des sourcils arqués et fournis, un front brun couronné de deux bandeaux d'ébène où brillaient alors les lumières comme sur du vernis. Là, siégeait une magnificence de pensée qui aurait pu faire croire que la plus sotte créature avait du génie. Coralie, comme beaucoup d'actrices, était sans esprit, sans instruction ; mais elle avait l'esprit des sens et la bonté des femmes amoureuses; mais elle montrait des bras ronds et polis, des doigts tournés en fuseaux, des épaules dorées, la gorge chantée par le Cantique des cantiques, un cou mobile et recourbé d'une poésie singulière, des jambes puissantes et d'une élégance adorable, chaussées en soie rouge. Enfin toutes ses beautés séduisantes et d'une singularité vraiment orientale étaient mises en relief par le costume espagnol convenu dans nos théâtres. Elle

faisait la joie de la salle. Tous les yeux serraient sa taille bien prise dans sa basquine, et flattaient cette croupe andalouse qui imprimait des torsions lascives à la jupe.

Il y eut un moment où Lucien, en voyant cette créature jouant pour lui seul, et voulant lui plaire à tout prix, se souciant de Camusot comme le gamin du paradis de la pelure d'une pomme, mit l'amour sensuel au-dessus de l'amour pur, la jouissance au-dessus du désir. Le démon de la luxure lui soufflait d'atroces pensées.

— J'ignore tout de l'amour qui se roule dans la bonne chère, dans le vin, dans les joies de la matière, se dit-il. J'ai plus encore vécu par la pensée que par le fait. Un homme qui veut tout peindre, doit tout connaître. Voici mon premier souper fastueux, ma première orgie avec un monde étrange, pourquoi ne goûterais-je pas une fois ces délices si célèbres où se ruaient les grands seigneurs du dernier siècle en vivant avec des impures? Quand ce ne serait que pour les transporter dans les belles régions de l'amour vrai, ne faut-il pas apprendre les joies, les perfections, les transports, les ressources, les finesses de l'amour des courtisanes et des actrices? C'est la poésie des sens après tout! Il y a deux mois, ces femmes me semblaient des divinités gardées par des dragons inabordables; en voilà une dont la beauté surpasse celle de Florine que j'enviais à Lousteau; pourquoi ne pas profiter de sa fantaisie, quand

les plus grands seigneurs achètent de leurs plus riches trésors une nuit à ces femmes-là? Les ambassadeurs, quand ils mettent le pied dans ces gouffres, ne se soucient ni de la veille, ni du lendemain. Je serais un niais d'avoir plus de délicatesse que les princes, surtout quand je n'aime encore personne!

Lucien ne pensait plus à Camusot. Après avoir manifesté à Lousteau le plus profond dégoût du plus odieux partage, il tombait dans cette fosse, il nageait dans un désir, entraîné par le jésuitisme de la passion.

— Coralie est folle de vous, lui dit Lousteau en entrant. Votre beauté digne du Bacchus indien et de l'Antinoüs, fait un ravage inouï dans les coulisses. Vous êtes heureux, mon cher. Coralie a dix-huit ans, elle pourra dans quelques jours avoir cent mille francs par an de sa beauté. Le Gymnase compte lui faire des propositions. Elle est encore très-sage. Elle a été vendue par sa mère, il y a trois ans, soixante mille francs, elle n'a encore eu que des chagrins, elle cherche le bonheur. Elle est entrée au théâtre par désespoir, elle avait en horreur de Marsay, son premier acquéreur, et au sortir de la galère, car elle a été bientôt lâchée par le roi de nos dandys, elle a trouvé ce bon Camusot, elle ne l'aime guère, mais il est comme un père pour elle, elle le souffre et se laisse aimer. Elle a refusé déjà les plus riches propositions, et se tient à Camusot qui ne la tourmente pas. Vous êtes donc son premier amour. Oh!

elle a reçu comme un coup de pistolet dans le cœur en vous voyant. Florine a été l'arraisonner dans sa loge, elle pleurait de votre froideur. La pièce va tomber, elle ne sait plus son rôle.

— Bah! dit Lucien dont toutes les vanités étaient caressées par ces paroles, et qui se sentit le cœur gonflé d'amour-propre. Pauvre fille! Il m'arrive, mon cher, dans une soirée plus d'événements que dans les dix-huit premières années de ma vie.

Et il lui raconta ses amours avec madame de Bargeton, et sa haine contre le baron Chatelet.

— Tiens, le journal manque de bête noire, nous allons l'empoigner. C'est un beau de l'empire, il est ministériel, il nous va. Je l'ai vu souvent à l'Opéra. J'aperçois d'ici votre grande dame, elle est souvent dans la loge de la marquise d'Espard. Le baron fait la cour à votre ex-maîtresse, un os de sèche. Attendez! Finot vient de m'envoyer un exprès, me dire que le journal est sans copie, un tour que lui joue un de nos rédacteurs, un drôle, le petit Hector Merlin à qui l'on a retranché ses blancs. Finot est au désespoir. Il broche son article contre les danseuses et l'Opéra. Vous, faites l'article sur cette pièce, écoutez-la, pensez-y. Moi je vais aller dans le cabinet du directeur méditer trois colonnes sur votre homme et sur votre belle dédaigneuse, ils ne seront pas à la noce demain...

—Voilà donc où et comment se fait le journal! dit Lucien.

— Toujours comme ça, répondit Lousteau. Voilà dix mois que j'y suis, le journal est toujours sans *copie* à huit heures du soir. Le grand projet qui ne se réalisera jamais, est d'avoir un ou deux numéros d'avance. Voilà dix heures et il n'y a pas une ligne. Je vais dire à Vernou et à Nathan de nous prêter une vingtaine d'épigrammes pour finir brillamment le numéro, sur les députés, sur le chancelier *Cruzoé,* sur les ministres, sur nos amis au besoin. Dans ce cas-là, on massacrerait son père, on est comme un corsaire qui charge ses canons avec les écus de sa prise pour ne pas mourir. Soyez spirituel dans votre article, et vous aurez fait un grand pas dans l'esprit de Finot : il est reconnaissant par calcul. C'est la meilleure et la plus solide des reconnaissances, après celles toutefois du mont-de-piété !

— Quels hommes sont donc les journalistes ! s'écria Lucien. Comment se mettre à une table et avoir de l'esprit !...

— Absolument comme on allume un quinquet... jusqu'à ce que l'huile manque !

Au moment où Lousteau ouvrait la porte de la loge, le directeur et Dubruel entrèrent.

— Monsieur, dit l'auteur de la pièce, laissez-moi dire de votre part à Coralie que vous vous en irez avec elle après souper, ou ma pièce va tomber. Elle ne sait plus ce qu'elle dit, ni ce qu'elle fait, elle va pleurer quand il faudra rire, et rira quand il faudra pleurer. On a déjà murmuré, vous pouvez encore

sauver la pièce. Ce n'est pourtant pas un malheur que le plaisir qui vous attend.

— Monsieur, dit Lucien, je n'ai pas l'habitude d'avoir des rivaux.

— Ne lui dites pas cela, s'écria le directeur, elle est fille à jeter Camusot par la fenêtre, à le mettre à la porte, et vous la ruineriez, il lui donne deux mille francs par mois, paye tous ses costumes et ses claqueurs.

— Comme votre promesse ne m'engage à rien, sauvez votre pièce, dit sultanesquement Lucien.

— Mais n'ayez pas l'air de la rebuter, cette charmante fille, dit le suppliant Dubruel.

— Allons, il faut que j'écrive votre article, et que je sourie à votre jeune première, soit!

L'auteur disparut après avoir fait un signe à Coralie, qui joua dès lors merveilleusement et fit réussir la pièce.

Bouffé, qui jouait le rôle d'un vieil alcade, où il révéla pour la première fois son talent pour faire les vieillards, vint au milieu d'un tonnerre d'applaudissements dire : *Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter est de messieurs Raoul et Dubruel.*

— Coralie! Coralie! cria le parterre soulevé.

De la loge où étaient les deux négociants, il partit une voix de tonnerre qui cria : — Et Florine!

— Florine et Coralie! crièrent alors quelques voix.

Le rideau se releva, Bouffé reparut tenant par la main les deux actrices auxquelles il disait des gaudrioles. Matifat et Camusot leur jetèrent chacun une couronne et se sauvèrent. Coralie ramassa la sienne et la tendit à Lucien.

Pour Lucien, les deux heures et demie qu'il avait passées au théâtre furent comme un rêve. Les coulisses, malgré leurs horreurs, avaient commencé l'œuvre de cette fascination, car il y avait respiré le vent du désordre, l'air de la volupté; dans ces sales couloirs encombrés de machines, où fument des quinquets huileux, il règne comme une peste qui dévore l'âme, la vie n'y est plus ni sainte, ni réelle, on y rit de toutes les choses sérieuses, et les choses impossibles paraissent vraies. Ce fut comme un narcotique pour Lucien. Coralie avait achevé de le plonger dans une ivresse joyeuse. Le lustre s'éteignit, il n'y avait plus dans la salle que des ouvreuses qui faisaient un singulier bruit en ôtant les petits bancs et fermant les loges, la rampe fut soufflée comme une seule chandelle et répandit une odeur infecte, le rideau se leva, il descendit du cintre une lanterne, les pompiers commencèrent leur ronde avec les garçons de service. A la féerie de la scène, au spectacle des loges pleines de jolies femmes, aux étourdissantes lumières, à la magie splendide des décorations et des costumes neufs succédaient le froid, l'horreur, l'obscurité, le vide. Ce fut hideux.

— Eh bien! lui dit Lousteau sur le théâtre, viens-tu, mon petit?

Lucien était dans une surprise indicible.

— Saute de la loge ici, lui cria le journaliste.

Lucien se trouva sur le théâtre. A peine reconnut-il Florine et Coralie déshabillées, enveloppées dans leurs manteaux et dans des douillettes communes; la tête couverte de chapeaux à voiles noirs, comme des papillons rentrés dans leurs larves.

—Me ferez-vous l'honneur de me donner le bras? lui dit Coralie.

— Oui, dit Lucien qui sentit le cœur de l'actrice palpitant sur le sien comme celui d'un oiseau quand il l'eut prise.

Coralie se serrait contre lui avec la volupté d'une chatte qui se frotte à la jambe de son maître avec une moelleuse ardeur.

— Nous allons donc souper ensemble, lui dit-elle.

Tous quatre sortirent et trouvèrent deux voitures à la porte des acteurs qui donnait sur la rue des Fossés-du-Temple. Coralie fit monter Lucien dans la sienne où était déjà Camusot, et offrit la quatrième place à Dubruel. Le directeur partit avec Florine, Matifat et Lousteau.

— Ces fiacres sont infâmes, dit Coralie.

— Pourquoi n'avez-vous pas un équipage, répliqua Dubruel.

— Pourquoi? s'écria-t-elle avec humeur, je ne

veux pas le dire devant monsieur Camusot. Le vieux marquis de Rochegude, qui a six cent mille livres de rente, m'en offre un depuis deux mois. Mais je suis une artiste, et non une fille?

— Vous aurez une voiture demain, mademoiselle, dit gravement Camusot, mais vous ne me l'aviez jamais demandée.

— Est-ce que ça se demande? Comment, quand on aime une femme, la laisse-t-on patauger dans la crotte, risquer de se casser les jambes en marchant avec des socques?

En disant ces paroles avec une aigreur qui brisait le cœur de Camusot, elle avait trouvé la jambe de Lucien et la pressait entre les siennes, elle lui prit la main et la lui serra. Elle se tut alors et parut concentrée dans une de ces jouissances infinies qui récompensent ces pauvres créatures de tous leurs chagrins passés, de leurs malheurs, et qui développent dans leur âme une poésie inconnue aux autres femmes auxquelles ces violents contrastes manquent, heureusement.

— Vous avez fini par jouer aussi bien que madeselle Mars, dit Dubruel.

— Oui, dit Camusot, elle a eu quelque chose au commencement qui la chiffonnait; mais à partir du milieu du second acte, elle a été délirante. Elle est pour la moitié dans votre succès.

— Et moi pour la moitié dans le sien, dit Dubruel.

— Vous vous disputez la chape de l'évêque, dit-elle d'une voix altérée, vous me faites rire.

L'actrice profita d'un moment d'obscurité pour porter à ses lèvres la main de Lucien, et la baisa en la mouillant de pleurs. Lucien fut ému jusque dans la moelle de ses os. L'humilité de la courtisane amoureuse comporte des magnificences morales qui en remontrent aux anges.

— Monsieur va faire l'article, dit Dubruel en parlant à Lucien, il peut écrire un charmant paragraphe sur vous.

—Oh! rendez-nous ce petit service, dit Camusot avec la voix d'un homme à genoux devant Lucien, vous trouverez en moi un serviteur bien disposé pour vous, en tout temps.

— Mais laissez donc à monsieur son indépendance, cria l'actrice enragée, il écrira ce qu'il voudra, je ne veux pas qu'on m'achète des éloges.

— Vous les aurez à très-bon marché, répondit poliment Lucien. Je n'ai jamais rien écrit dans les journaux, je ne suis pas au fait de leurs mœurs, vous aurez la virginité de ma plume...

— Ce sera drôle, dit Dubruel.

— Nous voilà rue de Bondy, chez Florine, dit Camusot.

Le fiacre attendit à cause de l'affluence des cabriolets et des voitures. Tous les convives venaient en même temps.

— Si j'ai les prémices de votre plume, vous

aurez celles de mon cœur, dit Coralie pendant le rapide instant où elle fut seule avec Lucien dans la voiture.

XVII

COMMENT SE FONT LES PETITS JOURNAUX.

Matifat était seul dans l'antichambre. Florine s'habillait. Coralie alla rejoindre son amie dans sa chambre à coucher et faire sa toilette qu'elle y avait envoyée.

Lucien ne connaissait pas le luxe que déploient chez les actrices ou chez leurs maîtresses les négociants enrichis qui veulent jouir de la vie. Matifat avait fait les choses assez mesquinement, car il n'avait pas une fortune aussi considérable que celle

de son ami Camusot, qui l'avait marié, pour ainsi dire, à Florine. Cependant Lucien fut surpris en voyant une salle à manger artistement décorée, tapissée en drap vert garni de clous à têtes dorées, éclairée par de belles lampes, meublée de jardinières pleines de fleurs, et un salon où resplendissaient les meubles alors à la mode, un lustre de Thomire, un tapis à dessins perses, tendu de soie jaune relevée par des agréments bruns. Matifat avait fait tout disposer par un jeune architecte qui bâtissait une maison pour lui, et qui, sachant la destination de cet appartement, y mit un soin particulier. La pendule, les candélabres, le feu, tout était de bon goût. Aussi Matifat, toujours négociant, prenait-il des précautions pour toucher aux moindres choses. Il semblait avoir sans cesse devant lui les chiffres des mémoires. Il regardait ces magnificences comme des bijoux imprudemment sortis d'un écrin. Lucien comprit soudain que l'état de la chambre où demeurait Lousteau ne l'inquiétait guère, le journaliste aimé jouissait de toutes ces belles choses, il était le roi secret de ces fêtes.

Étienne, en maître de maison, se carrait effectivement dans le salon, devant la cheminée, et causait avec le directeur qui félicita Dubruel.

La copie! la copie! cria Finot en entrant. Rien dans la boîte du journal. Les compositeurs ont mon article, mais ils l'auront bientôt fini.

— Nous arrivons, dit Étienne en montrant Lu-

cien. Nous trouverons une table et du feu dans le boudoir de Florine; si monsieur Matifat veut nous procurer du papier et de l'encre, nous brocherons le journal pendant que Florine et Coralie s'habillent.

Camusot et Matifat disparurent, empressés de chercher les plumes, les canifs, tout ce qu'il fallait aux deux écrivains.

En ce moment la plus jolie danseuse de ce temps, Maria, mise adorablement, se précipita dans le salon :

— Mon cher enfant, dit-elle à Finot, on t'accorde tes cent abonnements, ils ne coûteront rien à la direction, ils sont déjà placés, imposés au chant, à l'orchestre et au corps de ballets. Ton journal est si spirituel que personne ne se plaindra. Tu auras tes loges, et voilà le prix du premier trimestre, dit-elle en présentant deux billets de banque. Ainsi, ne m'échine pas!

— Je suis perdu, s'écria Finot. Je n'ai plus d'article de tête pour mon numéro, car je dois aller supprimer ma diatribe...

— Quel beau geste, ma divine Laïs! s'écria Blondet qui suivait la danseuse avec Nathan, Vernou et Claude Vignon, amenés par lui. Tu resteras à souper avec nous, cher amour, ou je te fais écraser dans le feuilleton. Tu es danseuse, tu n'exciteras ici aucune rivalité de talent. Quant à la beauté, vous avez toutes trop d'esprit pour être jalouses en public.

— Mon Dieu, mes amis, Dubruel, Nathan, Blondet, sauvez-moi, cria Finot. J'ai besoin de quatre colonnes.

— J'en ferai deux avec la pièce, dit Lucien.

— Mon sujet en donnera bien deux, dit Lousteau.

— Eh bien! Nathan, Vernou, Dubruel, faites-moi les plaisanteries de la fin. Ce brave Blondet pourra bien m'octroyer les deux petites colonnes de la première page. Je cours à l'imprimerie. Heureusement, Maria tu es venue avec ta voiture.

— Oui, mais le ministre y est, dit-elle.

— Invitons le ministre, dit Nathan.

—Un Allemand, ça boit bien, ça écoute, nous le fusillerons de traits d'esprit, et il en écrira à sa cour, s'écria Blondet.

— Quel est, de nous tous, le personnage assez sérieux pour descendre lui parler? dit Finot. Allons, Dubruel ; tu es un bureaucrate, amène le ministre, descends avec Maria. Mon Dieu, Maria est-elle belle ce soir !

— Nous allons être treize ! dit Matifat en pâlissant.

— Non, quatorze, dit Lousteau. Monsieur, dit-il en montrant Claude Vignon et Blondet, nous a conduit un ami.

— Je l'ai mené boire, répondit Blondet en prenant un encrier. Ah çà! vous autres, ayez de l'esprit pour les cinquante-six bouteilles de vin que nous

boirons, dit-il à Nathan et à Vernou. Surtout stimulez Dubruel, c'est un vaudevilliste, il est capable de faire quelques méchantes pointes, élevez-le jusqu'au bon mot.

Lucien, excité par tout ce qu'il voyait, animé par le désir de faire ses preuves, écrivit son premier article sur la table ronde du boudoir de Florine à la lueur des bougies roses allumées par Matifat.

PANORAMA-DRAMATIQUE.

Première représentation de *l'Alcade dans l'embarras*, imbroglio en trois actes.— Début de mademoiselle Florine. — Mademoiselle Coralie. — Bouffé.

On entre, on sort, on parle, on se promène, on cherche et l'on ne trouve pas, tout est en rumeur, l'alcade a perdu sa fille et retrouve son bonnet, le bonnet ne lui va pas, ce peut être le bonnet d'un voleur? Où est le voleur? On entre, on sort, on parle, on se promène, on cherche de plus belle. L'alcade finit par trouver un homme sans sa fille, et sa fille sans un homme, ce qui est satisfaisant pour le magistrat, et non pour le public. Le calme renaît, l'alcade veut interroger l'homme. Ce vieil alcade s'assied dans un grand fauteuil d'alcade en arrangeant ses manches d'alcade. L'Espagne est le seul pays où il y ait des alcades attachés à de grandes manches, et des fraises autour du coudes alcades,

lesquelles sont la moitié de leur place et de leur gravité. Cet alcade qui a tant trottiné d'un petit pas de vieillard poussif, est Bouffé, Bouffé le successeur de Potier, un jeune acteur qui fait si bien les vieillards qu'il a fait rire les vieillards. Il y a un avenir de cent vieillards dans ce front chauve, dans cette voix chevrotante, dans ces fuseaux tremblants sous un corps de Géronte. Il est si vieux, ce jeune acteur, qu'il effraye. On a peur que sa vieillesse ne se communique comme une maladie contagieuse. Et quel admirable alcade! Quel charmant sourire inquiet, quelle bêtise importante! quelle dignité stupide! quelle hésitation judiciaire! Comme cet homme sait bien que tout peut devenir vrai et faux alternativement! Comme il est digne d'être le ministre d'un roi constitutionnel! A chacune de ses demandes, l'inconnu l'interroge, et Bouffé répond, en sorte que l'alcade, questionné par la réponse, éclaircit tout par ses demandes. Cette scène éminemment comique où respire un parfum de Molière a mis la salle en joie. Tout s'éclaircit, mais je suis hors d'état de vous dire ce qui est clair et ce qui est obscur : la fille de l'alcade était là, représentée par une véritable Andalouse, une Espagnole, aux yeux espagnols, au teint espagnol, à la taille espagnole, à la démarche espagnole, une Espagnole de pied en cap, avec son poignard dans sa jarretière, son amour au cœur, sa croix au bout d'un ruban sur la gorge. A la fin de l'acte, quelqu'un m'a demandé comment allait la

pièce, je lui ai dit : Elle a des bas rouges à coins verts, un pied grand comme ça, dans des souliers vernis, et la plus belle jambe de l'Andalousie! Ah! cette fille d'alcade, elle fait venir l'amour à la bouche, elle vous donne des désirs horribles, on a envie de sauter dessus la scène et de lui offrir sa chaumière et son cœur, ou trente mille livres de rente et son amour. Coralie, l'Andalouse est Coralie, la plus belle actrice de Paris, Coralie, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est capable d'être comtesse ou grisette, on ne sait sous quelle forme elle plairait davantage. Elle sera ce quelle voudra être, elle est née pour tout faire. N'est-ce pas ce qu'il y a de mieux à dire d'une actrice au boulevard?

Au second acte est venue une Espagnole de Paris, avec sa figure de camée et ses yeux assassins. J'ai demandé à mon tour d'où elle venait, on m'a répondu qu'elle sortait de la coulisse et se nommait mademoiselle Florine; mais, ma foi! je n'en ai rien pu croire, tant elle avait de feu dans les mouvements, de fureur dans son amour, elle est la rivale de la fille de l'alcade; elle est la femme d'un seigneur taillé dans le manteau d'Almaviva, où il y a de l'étoffe pour cent grands seigneurs du boulevard. Si elle n'avait ni bas rouges à coins verts, ni souliers vernis, elle avait une mantille, un voile dont elle se servait admirablement, la grande dame qu'elle est! Elle a fait voir à merveille que la tigresse peut devenir chatte. J'ai compris qu'il y avait là quelque

drame de jalousie, aux mots piquants qu'elles se sont dits. Puis, quand tout allait s'arranger, la bêtise de l'alcade a tout rebrouillé. Tout ce monde de flambeaux, de riches, de valets, de Figaros, de seigneurs, d'alcades, de filles et de femmes, s'est remis à chercher, aller, venir, tourner; l'intrigue s'est nouée, et ces deux femmes, Florine la jalouse et l'heureuse Coralie, m'ont entortillé de nouveau dans les plis de leur basquine, de leur mantille, et m'ont fourré leurs petits pieds dans l'œil.

J'ai pu gagner le troisième acte sans avoir fait de malheur, sans avoir nécessité l'intervention du commissaire de police, ni scandalisé la salle, et je crois dès lors à la puissance de la morale publique et religieuse dont on s'occupe à la chambre des députés. J'ai pu comprendre qu'il s'agit d'un homme qui aime deux femmes sans en être aimé, ou qui en est aimé sans les aimer, qui n'aime pas les alcades ou que les alcades n'aiment pas, mais qui, à coup sûr, est un brave seigneur qui aime quelqu'un, lui-même ou Dieu, comme pis aller, car il se fait moine. Si vous voulez en savoir davantage, allez au Panorama-Dramatique. Vous voilà suffisamment prévenu qu'il faut y aller une première fois pour se faire à ces triomphants bas rouges à coins verts, à ce petit pied plein de promesses, à ces yeux qui filtrent le soleil, à ces finesses de femme parisienne déguisée en Andalouse, et d'Andalouse déguisée en Parisienne; puis une seconde fois pour jouir de la pièce qui fait mourir

de rire sous forme de vieillard, pleurer sous forme de seigneur amoureux. Elle a réussi sous les deux espèces, et l'auteur est d'ailleurs un homme d'esprit qui a visé son succès avec une fille amoureuse dans chaque main, et qui a failli tuer de plaisir son parterre en émoi. Les jambes de ces deux filles semblaient avoir plus d'esprit que la pièce, et quand elles s'en allaient, on trouvait le dialogue spirituel, ce qui prouve que la pièce est excellente. L'auteur a été nommé au milieu d'applaudissements qui ont donné des inquiétudes à l'architecte ; mais l'auteur, habitué à ces mouvements du Vésuve aviné qui bout sous le lustre, ne tremblait pas : c'est M. Dubruel. Quant aux deux actrices, elles ont dansé le fameux boléro de Séville qui a trouvé grâce devant les pères du concile autrefois, et que la censure a permis. Ce boléro seul attirera tous les vieillards qui ne savent que faire de leur amour. J'ai la charité de les avertir de tenir le verre de leur lorgnette très-limpide.

Pendant que Lucien écrivait cet article, qui fit révolution dans le journalisme par la révélation d'une manière neuve et originale, Lousteau écrivait un article, dit de mœurs, intitulé *l'ex-beau,* et qui commençait ainsi :

« Le beau de l'empire est toujours un homme
« long et mince, bien conservé, qui porte un corset
« et qui a la croix de la Légion d'honneur : il s'ap-
« pelle comme Potelet, et pour se mettre bien en

« cour aujourd'hui, le baron de l'empire s'est gra-
« tifié d'un *du* : il est du Potelet, quitte à redeve-
« nir Potelet en temps utile. Il était quelque chose
« comme porte-queue d'une sœur de cet homme
« que la pudeur m'empêche de nommer. Il renie son
« service auprès de l'Altesse Impériale, mais il chante
« encore les romances de sa bienfaitrice intime... »

Il est facile de voir que l'article était un tissu de personnalités les plus drôles. Il y avait entre madame de Bargeton, à qui le baron Chatelet faisait la cour, et un os de sèche, un parallèle bouffon qui plaisait sans qu'on eût besoin de connaître les deux personnes dont on se moquait. Chatelet était comparé a un héron. Les amours de ce héron, ne pouvant avaler la sèche qui se cassait en trois quand il la laissait tomber, provoquaient irrésistiblement le rire. Cet article eut, comme on sait, un retentissement énorme dans le faubourg Saint-Germain, et fut une des principales causes des rigueurs apportées à la législation de la presse.

Une heure après, Blondet, Lousteau, Lucien revinrent au salon où causaient les convives, le ministre et les trois femmes, les deux négociants, le directeur du théâtre, Finot et les trois auteurs. Un apprenti, coiffé de son bonnet de papier, était déjà venu chercher la copie pour le journal.

— Les ouvriers vont quitter, dit-il, si je ne leur rapporte rien.

— Tiens, voilà dix francs, et qu'ils attendent, répondit Finot.

— Si je les leur donne, monsieur, ils feront de la soulographie, et adieu votre typographie, plus de journal.

— Le bon sens de l'enfant m'épouvante, dit Finot.

Ce fut au moment où le ministre prédisait un brillant avenir à ce gamin que les trois auteurs entrèrent. Blondet lut un article excessivement spirituel contre les romantiques. Celui de Lousteau fit rire. Le ministre recommanda, pour ne pas trop indisposer le faubourg Saint-Germain, d'y glisser l'éloge de madame d'Espard.

— Et vous, dit Finot à Lucien, lisez-nous ce que vous avez fait.

Quand Lucien, qui tremblait de peur, eut fini, le salon retentissait d'applaudissements. Les actrices l'embrassaient, les deux négociants le serraient à l'étouffer, Dubruel lui prenait la main et avait une larme à l'œil. Le directeur l'invitait à dîner.

— Il n'y a plus d'enfants, dit Blondet. Comme monsieur de Chateaubriand a déjà fait le mot d'*enfant sublime* pour monsieur Victor Hugo, je suis obligé de vous dire tout simplement que vous êtes un homme d'esprit, de cœur et de style.

— Monsieur est du journal, dit Finot en remerciant Étienne et lui jetant un fin regard d'exploitateur.

— Quels mots avez-vous fait, dit Lousteau.

— Voilà, dit Nathan.

*** *En voyant combien M. le vicomte d'A*** occupe le public, M. le vicomte Démosthène a dit hier : Ils vont me laisser tranquille.*

— Si ça commence ainsi, je ne vous en demande pas davantage, tout va bien, dit Finot. Cours leur porter cela, dit-il à l'apprenti. Le journal est un peu plaqué, mais c'est notre meilleur numéro, dit-il en se tournant vers le groupe d'écrivains qui déjà regardaient Lucien avec une sorte de sournoiserie.

— Il a de l'esprit, ce gàrs-là, dit Blondet.

— Son article est bien, dit Claude Vignon.

— A table, cria Matifat.

Le ministre donna le bras à Florine, Coralie prit celui de Lucien, et la danseuse eut d'un côté Blondet, de l'autre Finot.

XVIII

LE SOUPER.

— Je ne comprends pas pourquoi vous attaquez madame de Bargeton et le baron Chatelet qui est, dit-on, nommé préfet de la Charente et maître des requêtes.

— Madame de Bargeton a mis notre ami Lucien de Rubempré à la porte comme un drôle, dit Lousteau.

— Ah! fit le ministre.

Le souper était servi dans un service de porce-

laine neuf, avec une argenterie et du linge neuf. Tout respirait une magnificence cossue. Chevet avait fait le souper. Les vins avaient été choisis par le plus fameux négociant du quai Saint-Bernard, ami de Camusot et de Matifat. Lucien voyait pour la première fois le luxe parisien fonctionnant, il marchait ainsi de surprise en surprise, et cachait son étonnement en homme d'esprit, de cœur et de style qu'il était, selon le mot de Blondet.

En traversant le salon, Coralie avait dit à l'oreille de Florine : — Fais-moi si bien griser Camusot qu'il soit obligé de rester endormi chez toi !

— Tu as donc *fait* ton journaliste.

— Non, ma chère, je l'aime!

Ces paroles avaient retenti dans l'oreille de Lucien, apportées par le cinquième péché capital. Coralie était admirablement bien habillée, et sa toilette mettait savamment en relief ses beautés spéciales, car toute femme a des perfections qui lui sont propres. Sa robe, comme celle de Florine, avait le mérite d'être d'une délicieuse étoffe inédite, nommée *mousseline de soie*, dont Camusot, en sa qualité de négociant, l'une des providences parisiennes des fabriques de Lyon, avait la primeur pendant un certain temps. Ainsi l'amour et la toilette, ce fard et ce parfum de la femme, rehaussaient les séductions de l'heureuse Coralie.

Un plaisir attendu, qui ne nous échappera pas, exerce des séductions immenses sur les jeunes gens.

Peut-être la certitude est-elle à leurs yeux tout l'attrait des mauvais lieux. Peut-être est-elle le secret des longues fidélités. L'amour pur, sincère, le premier amour enfin! joint à l'une de ces rages fantasques qui piquent ces pauvres créatures, et aussi l'admiration causée par la grande beauté de Lucien, donna l'esprit du cœur à Coralie. En se mettant à table, elle dit à l'oreille de Lucien : — Je t'aimerais laid et malade !

Quel mot pour un poëte! Camusot disparut; Lucien ne le voyait plus en voyant Coralie. Était-ce un homme tout jouissance et tout sensation, ennuyé de la monotonie de la province, attiré par les abîmes de Paris, lassé de misère, harcelé par sa continence forcée, fatiguée de sa vie monacale rue de Cluny, de ses travaux sans résultat, qui pouvait se retirer de ce festin brillant? Lucien avait un pied dans le lit de Coralie, et l'autre dans la glu du journalisme au-devant duquel il avait couru sans pouvoir le joindre. Après tant de factions montées en vain rue du Sentier, il trouvait le Journal attablé, buvant frais, joyeux, bon garçon. Il venait d'être vengé de toutes ses douleurs par un article qui devait le lendemain même percer deux cœurs où il avait voulu verser la rage et la douleur dont ils l'avaient abreuvé. En regardant Lousteau, il se disait : — Voilà un ami ! sans se douter que déjà Lousteau le craignait comme un dangereux rival.

Lucien avait eu le tort de montrer tout son esprit.

Un article terne l'eût admirablement servi. Mais Blondet contre-balança l'envie qui dévorait Lousteau en disant à Finot qu'il fallait capituler avec le talent quand il était de cette force-là. Cet arrêt dicta la conduite de Lousteau, il résolut de rester ami avec Lucien et de s'entendre avec Finot pour l'exploiter en le maintenant dans le besoin. Ce fut un parti pris rapidement et compris dans toute son étendue entre ces deux hommes par deux regards et par deux phrases.

— Il a du talent.

— Il sera exigeant.

— Oh !

— Bon !

— Je ne soupe jamais sans effroi avec des journalistes français, dit le diplomate allemand avec une bonhomie calme et digne, en regardant Blondet qu'il avait vu chez la comtesse de Montcornet. Il y a un mot de Blücher que vous êtes chargés de réaliser.

— Quel mot? dit Nathan.

— Quand Blücher arriva sur les hauteurs de Montmartre avec Sacken, en 1814, pardonnez-moi, messieurs, de vous reporter à ce jour fatal pour vous, Sacken, qui était un brutal, dit : Nous allons donc brûler Paris ! — Gardez-vous en bien, la France ne mourra que de *ça !* répondit Blücher en montrant ce grand chancre qu'ils voyaient étendu à leurs pieds, ardent et fumeux, dans la vallée de la

Seine. Je bénis Dieu de ce qu'il n'y ait pas de journaux dans mon pays. Je ne suis pas encore remis de l'effroi que m'a causé ce petit bonhomme coiffé de papier, qui n'a pas dix ans et qui possède la raison d'un centenaire. Aussi, ce soir, me semble-t-il que je soupe avec des lions et des panthères qui me font l'honneur de velouter leurs pattes.

— Il est clair, dit Blondet, que nous pouvons dire et prouver à l'Europe que Votre Excellence a vomi un serpent ce soir, qu'elle a manqué l'inoculer à mademoiselle Maria, la plus jolie de nos danseuses; et là-dessus faire des commentaires sur Ève, la Bible, le premier et le dernier péché... Mais rassurez-vous, vous êtes notre hôte.

— Ce serait drôle, dit Finot.

— Nous ferions imprimer des dissertations scientifiques sur tous les serpents trouvés dans le cœur et le corps humain, dit Lousteau.

— Nous pourrions montrer un serpent quelconque dans ce bocal de cerises à l'eau-de-vie, dit Vernou.

— Vous finiriez par le croire vous-même, dit Vignon au diplomate.

— Le serpent est assez ami de la danseuse, dit Dubruel.

— Dites d'un premier sujet, reprit Maria.

— Messieurs, ne réveillez pas vos griffes qui dorment, s'écria le diplomate.

— L'influence et le pouvoir du journal n'est qu'à son aurore, dit Finot, le journalisme est dans

l'enfance, il grandira. Tout, dans dix ans d'ici, sera soumis à la publicité. La pensée éclairera tout.

— Elle flétrira tout, dit Blondet en interrompant Finot.

— C'est un mot, dit Claude Vignon.

— Elle fera des rois, dit Lousteau.

— Et défera les monarchies, dit le diplomate.

— Aussi, dit Blondet, si la presse n'existait point, faudrait-il ne pas l'inventer. Mais la voilà, nous en vivons.

— Vous en mourrez, dit le diplomate. Ne voyez-vous pas que la supériorité des masses, en supposant que vous les éclairiez, rendra la grandeur de l'individu plus difficile, qu'en semant le raisonnement au cœur des basses classes, vous récolterez la révolte et que vous en serez les premières victimes? Que casse-t-on à Paris quand il y a une émeute?

— Les réverbères, dit Nathan; mais nous sommes trop modestes pour avoir des craintes, nous ne serons que fêlés.

— Vous êtes un peuple trop spirituel pour permettre à un gouvernement de se développer, dit le ministre. Sans cela vous recommenceriez avec vos plumes la conquête de l'Europe que votre épée n'a pas su garder.

— Les journaux sont un mal, dit Claude Vignon, on pouvait l'utiliser, le gouvernement veut le combattre, il y aura lutte; qui succombera? voilà la question.

— Le gouvernement, dit Blondet, je me tue de le crier. En France, l'esprit est plus fort que tout, et les journaux ont, de plus que l'esprit de tous les hommes spirituels, l'hypocrisie de Tartufe.

— Blondet! Blondet, dit Finot, tu vas trop loin, il y a des abonnés ici.

— Tu es propriétaire d'un de ces entrepôts de venin, tu dois avoir peur; mais moi je me moque de toutes vos boutiques, quoique j'en vive!

— Il a raison, dit Claude Vignon. Le journal est sans foi ni loi comme tous les commerces. Tout journal est, comme le dit Blondet, une boutique où l'on vend au public des paroles de la couleur dont il les veut. S'il existait un journal des bossus, il prouverait soir et matin la beauté, la bonté, la nécessité des bossus. Un journal n'est plus fait pour éclairer, mais pour flatter les opinions. Ainsi, tous les journaux seront, dans un temps donné, lâches, hypocrites, infâmes, menteurs, assassins, ils tueront les idées, les systèmes, les hommes, et fleuriront par cela même; ils auront le bénéfice de tous les êtres collectifs, le mal sera fait sans que personne en soit coupable. Je serai moi Vignon, vous serez toi Lousteau, toi Blondet, toi Finot, des Aristide, des Platon, des Caton, des hommes de Plutarque, nous serons tous innocents, nous pourrons nous laver les mains de toute infamie. Napoléon a donné la raison de ce phénomène moral ou immoral

comme il vous plaira, dans un mot sublime que lui ont dicté ses études sur la convention : *Les crimes collectifs n'engagent personne.* Le journal peut se permettre la conduite la plus atroce, personne ne s'en croit sali personnellement.

— Mais le pouvoir fera des lois répressives, dit Dubruel, il en prépare.

— Bah! que peut la loi contre l'esprit français? dit Nathan, c'est le plus subtil de tous les dissolvants.

— Contre des idées, il faut des idées, reprit Vignon. La terreur, le despotisme peuvent seuls étouffer le génie français. La langue se prête admirablement à l'allusion, à la double entente. Plus la loi sera répressive, plus l'esprit éclatera, comme la vapeur dans la machine. Ainsi, le roi fait du bien, si le journal est contre lui, ce sera le ministre qui aura tout fait, et réciproquement. Si le journal invente une infâme calomnie, on la lui a dite. A l'individu qui se plaint, il sera quitte pour demander pardon de la liberté grande. S'il est traîné devant les tribunaux, il se plaint qu'on ne soit pas venu lui demander une rectification; mais demandez-la-lui? il la refuse en riant, il traite son crime de bagatelle, il bafoue même sa victime quand elle triomphe. S'il est puni, s'il a trop d'amende à payer, il vous signalera le plaignant comme un ennemi des libertés, du pays et des lumières. Il dira que monsieur un tel est un voleur en expliquant comment il est le

plus honnête homme du royaume. Ainsi, ses crimes, bagatelles, ses agresseurs, des monstres, et il peut, en un temps donné, faire croire ce qu'il veut à des gens qui le lisent tous les jours. Puis rien de ce qui lui déplaît n'est patriotique, et jamais il n'aura tort. Il se servira de la religion contre la religion, de la charte contre le roi, il bafouera la magistrature quand la magistrature le froissera; il la louera quand elle aura servi les passions populaires. Pour gagner des abonnés, il inventera les fables les plus émouvantes, il fera la parade comme Bobèche. Le journal servirait son père tout cru à la croque au sel de ses plaisanteries, plutôt que de ne pas intéresser ou amuser son public. Ce sera l'acteur mettant les cendres de son fils dans l'urne pour pleurer véritablement, la maîtresse sacrifiant tout à son ami.

— C'est enfin le peuple in-folio! s'écria Blondet en interrompant Vignon.

— Et le peuple hypocrite, reprit Vignon, il bannira de son sein le talent comme on a banni Aristide. Nous verrons les journaux, dirigés d'abord par des hommes d'honneur, tomber plus tard sous le gouvernement des plus médiocres qui auront la patience et la lâcheté de gomme élastique qui manquent aux beaux génies, ou à des épiciers qui auront de l'argent pour acheter des plumes. Nous voyons déjà ces choses-là! Mais dans dix ans le premier gamin sorti du collége se croira un grand homme, il montera sur la colonne d'un journal pour souffleter ses de-

vanciers et les tirer par les pieds pour avoir leur place. Napoléon avait bien raison de museler la presse. Je gagerais que sous un gouvernement élevé par elles, les feuilles de l'opposition battraient en brèche, par les mêmes raisons et les mêmes articles qui se font aujourd'hui contre celui du roi, ce même gouvernement au moment où il leur refuserait quoi que ce soit. Plus on fera de concessions aux journalistes, plus les journaux seront exigeants. Les journalistes parvenus seront remplacés par des journalistes affamés et pauvres. La plaie est incurable, elle sera de plus en plus maligne, de plus en plus insolente, et plus le mal sera grand, plus il sera toléré, jusqu'au jour où la confusion se mettra dans les journaux par leur abondance, comme à Babylone. Nous savons tous tant que nous sommes que les journaux iront plus loin que les rois en ingratitude, plus loin que le plus sale commerce en spéculations et en calculs, qu'ils dévoreront nos intelligences à vendre tous les matins leur trois-six en articles; mais nous y écrirons tous, comme ces gens qui exploitent une mine de vif-argent en sachant qu'ils y mourront. Voilà là-bas, à côté de Coralie, un jeune homme! Comment se nomme-t-il? Lucien. Il est beau, il est poëte, et, ce qui vaut mieux pour lui, homme d'esprit! eh bien, il entrera dans quelques-uns de ces mauvais lieux de la pensée appelés journaux, il y jettera ses plus belles idées, il y desséchera son cerveau, il y corrompra son âme, il y

fera ces lâchetés anonymes qui sont, dans la guerre des idées, les stratagèmes, les pillages, les incendies, les revirements de bord dans la guerre des *Condottieri*. Quand il aura, lui, comme mille autres, dépensé quelque beau génie au profit des actionnaires, ces marchands de poison le laisseront mourir de faim s'il avait soif, et de soif s'il avait faim.

— Merci, dit Finot.

—Mais, mon Dieu, dit Claude Vignon, je savais cela, je suis dans le bagne, et l'arrivée d'un nouveau forçat me fait plaisir. Blondet et moi, nous sommes plus forts que messieurs tels et tels qui spéculent sur nos talents, et serons néanmoins toujours exploités par eux. Nous avons du cœur sous notre intelligence, il nous manque les féroces qualités de l'exploitant. Nous sommes paresseux, contemplateurs, méditatifs, jugeurs, on boira notre cervelle et l'on nous accusera d'inconduite!

— J'ai cru que vous seriez plus drôles, s'écria Florine.

— Elle a raison, dit Blondet, laissons la cure des maladies publiques à ces charlatans d'hommes d'État. Comme dit Charlet : Cracher sur la vendange ! jamais!

— Savez-vous de quoi Vignon me fait l'effet? dit Lousteau en montrant Lucien, d'une de ces grosses femmes de la rue du Pélican, qui dirait à un collégien : Mon petit, tu es trop jeune pour venir ici...

Cette saillie fit rire, mais elle allait à Coralie. Les négociants buvaient et mangeaient en écoutant.

—Quelle nation que celle où il se rencontre tant de bien et tant de mal! dit le diplomate. Messieurs, vous êtes des prodigues qui ne pouvez pas vous ruiner.

Ainsi, par la bénédiction du hasard, aucun enseignement ne manquait à Lucien sur la pente du précipice où il devait tomber. D'Arthez avait mis le poëte dans la noble voie du travail en réveillant le sentiment sous lequel disparaissent les obstacles. Lousteau lui-même avait essayé de l'éloigner par une pensée égoïste, en lui dépeignant le journalisme et la littérature sous leur vrai jour. Lucien n'avait pas voulu croire à tant de corruptions cachées; mais il entendait enfin des journalistes criant de leur mal, il les voyait à l'œuvre, éventrant leurs nourrices pour prédire l'avenir; il avait pendant cette soirée vu les choses comme elles sont. Au lieu d'être saisi d'horreur à l'aspect du cœur même de cette corruption parisienne si bien qualifiée par le soldat prussien, il jouissait avec ivresse de cette société spirituelle. Ces hommes extraordinaires sous l'armure damasquinée de leurs vices et le casque brillant de leur froide analyse, il les trouvait supérieurs aux hommes graves et sérieux du Cénacle. Puis il savourait les premières délices de la richesse, il était sous le charme du luxe, sous l'empire de la bonne chère: ses instincts capricieux se réveillaient, il

buvait pour la première fois des vins d'élite, il faisait connaissance avec les mets exquis de la haute cuisine; il voyait un ministre et sa danseuse, mêlés aux journalistes, admirant leur atroce pouvoir ; il sentit une horrible démangeaison de dominer ce monde de rois, il s'en trouvait la force. Enfin, cette Coralie qu'il venait de rendre heureuse par une ligne, il l'avait examinée à la lueur des bougies du festin, à travers les fumeuses nuées des plats, le brouillard de l'ivresse, elle lui paraissait sublime, l'amour la rendait si belle! Elle était d'ailleurs la plus jolie, la plus belle actrice de Paris. Le Cénacle, ce ciel de l'intelligence noble, dut succomber sous une tentation aussi vaste. La vanité particulière aux auteurs venait d'être caressée chez Lucien par des connaisseurs, il avait été loué par ses rivaux ; le succès de son article et la conquête de Coralie étaient deux triomphes à tourner une tête moins jeune que la sienne.

Pendant cette discussion, tout le monde avait remarquablement bien mangé, supérieurement bu. Lousteau, qui se trouvait le voisin de Camusot, lui versa deux ou trois fois du kirsch dans son vin, sans que personne y fît attention, et il le prenait par l'amour-propre pour l'engager à boire. Cette manœuvre fut si bien menée, que le négociant ne s'en aperçut pas . il se croyait aussi malicieux que les journalistes dans son genre. Les plaisanteries acerbes commencèrent au moment où les friandises

du dessert et les vins circulèrent. Le diplomate, en homme de beaucoup d'esprit, fit un signe à la danseuse, dès qu'il entendit ronfler les bêtises qui annonçaient chez ces hommes d'esprit les scènes grotesques par lesquelles finissent les orgies, et il disparut. Dès que Camusot n'eut plus sa tête, Coralie et Lucien qui, durant tout le souper, se comportèrent en amoureux de quinze ans, s'enfuirent par les escaliers, et se jetèrent dans un fiacre. Camusot était sous la table, Matifat le crut avec Coralie, il laissa ses hôtes fumer, boire, rire, disputer, et suivit Florine quand elle alla se coucher.

Le jour surprit les combattants, ou plutôt Blondet, buveur intrépide, le seul qui parlât et qui proposait aux dormeurs un toast à l'Aurore aux doigts de rose.

XIX

UN INTÉRIEUR D'ACTRICE.

Lucien n'avait pas l'habitude des orgies parisiennes, il jouissait bien encore de sa raison quand il descendit les escaliers; mais le grand air détermina son ivresse qui fut hideuse. Coralie et sa femme de chambre furent obligées de monter le poëte au premier étage de la belle maison où logeait l'actrice, rue de Vendôme. Dans l'escalier, Lucien faillit se trouver mal, et fut ignoblement malade.

— Vite, Bérénice, s'écria Coralie, du thé. Faites du thé!

—Ce n'est rien, c'est l'air, disait Lucien. Et puis, je n'ai jamais tant bu.

— Pauvre enfant! c'est innocent comme un agneau, dit Bérénice, une grosse Normande aussi laide que Coralie était belle.

Enfin Lucien fut mis dans le lit de Coralie à son insu. Aidée par Bérénice, l'actrice avait déshabillé, avec le soin et l'amour d'une mère pour un petit enfant, son poëte qui disait toujours: — Ce n'est rien! c'est l'air. Merci, maman.

— Comme il dit bien maman! s'écria Coralie en le baisant dans les cheveux.

— Quel plaisir d'aimer un pareil ange, mademoiselle, et où l'avez-vous pêché? Je ne croyais pas qu'il pût exister un homme aussi joli que vous êtes belle, dit Bérénice.

Lucien voulait dormir, il ne savait où il était et ne voyait rien; Coralie lui fit avaler plusieurs tasses de thé, puis elle le laissa dormir.

— La portière ni personne ne nous a vues? dit Coralie.

— Non, je vous attendais.

— Victoire ne sait rien?

— Plus souvent, dit Bérénice.

Dix heures après, vers midi, Lucien se réveilla sous les yeux de Coralie qui l'avait regardé dormant! Il comprit cela, le poëte. Elle était encore dans sa

belle robe, mais perdue, abominablement tachée. Il reconnut les dévouements, les délicatesses de l'amour vrai, qui voulait sa récompense : il regarda Coralie. Coralie fut déshabillée en un moment, et se coula comme une couleuvre auprès de Lucien. A cinq heures, Lucien dormait bercé par des voluptés divines, il avait entrevu la chambre de l'actrice, une ravissante création du luxe, toute blanche et rose, un monde de merveilles et de coquettes recherches qui surpassait ce que Lucien avait admiré déjà chez Florine.

Coralie était debout. Pour jouer son rôle d'Andalouse, elle devait être à sept heures au théâtre. Elle avait encore contemplé son poëte endormi dans le plaisir, elle s'était enivrée sans pouvoir se repaître de ce noble amour, qui réunissait les sens au cœur et le cœur aux sens pour les exalter ensemble. Cette divinisation qui permet d'être deux ici-bas pour sentir, un seul dans le ciel pour aimer, était son absolution. A qui, d'ailleurs, la beauté surhumaine de Lucien n'aurait-elle pas servi d'excuse? Agenouillée à ce lit, heureuse de l'amour en lui-même, l'actrice se sentait sanctifiée. Ces délices furent troublées par Bérénice.

— Voici le Camusot, il vous sait ici, cria-t-elle.

Lucien se dressa, pensant avec une générosité innée à ne pas faire tort à Coralie. Bérénice leva un rideau. Lucien entra dans un délicieux cabinet de toilette, où Bérénice et sa maîtresee apportèrent

avec une prestesse inouïe les vêtements de Lucien. Quand le négociant apparut, les bottes du poëte frappèrent les regards de Coralie. Bérénice les avait mises devant le feu pour les chauffer après les avoir fait cirer en secret. La servante et la maîtresse avaient oublié ces bottes accusatrices. Bérénice partit après avoir échangé un regard d'inquiétude avec sa maîtresse.

Coralie se plongea dans sa causeuse, et dit à Camusot de s'asseoir dans une gondole en face d'elle. Le brave homme, qui adorait Coralie, regardait les bottes et n'osait lever les yeux sur sa maîtresse.

— Dois-je prendre la mouche pour cette paire de bottes, et quitter Coralie? La quitter! ce serait se fâcher pour peu de chose. Il y a des bottes partout. Celles-ci seraient mieux placées dans l'étalage d'un bottier, ou sur les boulevards à se promener aux jambes d'un homme. Cependant ici, sans jambes, elles disent bien des choses nocturnes, et contraires à la fidélité. J'ai cinquante ans, il est vrai, je dois être aveugle comme l'Amour.

Ce lâche monologue était sans excuse. La paire de bottes n'était pas de ces demi-bottes en usage aujourd'hui, et que jusqu'à un certain point un homme distrait pourrait ne pas voir; c'était, comme la mode ordonnait alors de les porter, une paire de bottes entières et très-élégantes, à glands, qui reluisaient sur des pantalons collants presque toujours de couleurs claires et où se reflétaient les objets comme dans un miroir. Ainsi, les bottes crevaient les yeux de

l'honnête marchand de soieries, et, disons-le, elles lui crevaient le cœur.

— Qu'avez-vous? lui dit Coralie.

— Rien, dit-il.

— Sonnez, lui dit Coralie, en souriant de la lâcheté de Camusot.

Bérénice parut.

— Bérénice, ayez-moi donc des crochets pour que je mette encore ces damnées bottes. Vous n'oublierez pas de les apporter ce soir dans ma loge.

— Comment, vos bottes! dit Camusot qui respira plus à l'aise.

— Eh! que croyez-vous donc? demanda-t-elle d'un air hautain. Grosse bête, n'allez-vous pas croire...? Oh! il le croirait, dit-elle à Bérénice. J'ai un rôle d'homme dans la pièce de chose, et je ne me suis jamais mise en homme. Le bottier du théâtre m'a apporté celles-ci pour essayer à marcher, en attendant la paire dont il m'a pris mesure. Il me les a mises, mais j'ai tant souffert que je les ai ôtées, et je dois cependant les remettre.

— Ne les remettez pas, si elles vous gênent, dit Camusot qu'elles avaient tant gêné.

— Mademoiselle, dit Bérénice, ferait mieux, au lieu de se martyriser, comme tout à l'heure. Elle en pleurait, monsieur! et si j'étais homme, jamais une femme que j'aimerais ne pleurerait. Elle ferait mieux de les porter de maroquin bien mince. Mais

l'administration est si ladre ! Monsieur, vous devriez aller les lui commander...

— Oui, oui, dit le négociant. Vous vous levez ? dit-il à Coralie.

— A l'instant, je ne suis rentrée qu'à six heures, après vous avoir cherché partout, vous m'avez fait garder mon fiacre pendant sept heures. Voilà de vos soins ! m'oublier pour des bouteilles. J'ai dû me soigner, moi qui vais jouer maintenant tous les soirs, tant que *l'Alcade* fera de l'argent. Je n'ai pas envie de faire honte à l'article de ce jeune homme.

— Il est beau, ce gentilhomme !

— Vous trouvez? je n'aime pas ces hommes-là, ils ressemblent trop à une femme, et puis ça ne sait pas aimer comme vous autres, vieilles bêtes du commerce ! Vous vous ennuyez tant !

— Monsieur dîne-t-il avec madame ? demanda Bérénice.

— Non, j'ai la bouche empâtée.

— Vous avez été joliment paf hier. Ah ! papa Camusot, d'abord, moi je n'aime pas les hommes qui boivent...

— Tu feras un cadeau à ce jeune homme...

— Ah ! oui, j'aime mieux les payer ainsi que comme fait Florine. Allons, mauvaise race qu'on aime, allez-vous-en ou donnez-moi ma voiture pour que je file au théâtre.

— Vous l'aurez demain pour dîner avec votre

directeur, au Rocher de Cancale ; il ne donnera pas la pièce nouvelle dimanche.

— Venez, je vais dîner.

Ils sortirent.

Une heure après, Lucien fut délivré par Bérénice, la compagne d'enfance de Coralie, une créature aussi fine, aussi déliée d'esprit qu'elle était corpulente.

— Restez ici, elle reviendra seule, elle veut même le congédier s'il vous ennuie, dit Bérénice à Lucien ; mais, cher enfant de son cœur, vous êtes trop ange pour la ruiner. Elle me l'a dit, elle est décidée à tout planter là, à sortir de ce paradis pour aller vivre dans votre mansarde. Oh ! les jaloux! ils lui ont expliqué que vous n'aviez ni sou, ni maille, que vous viviez au quartier latin. Je la suivrais, voyez-vous, je vous ferais votre ménage. Mais je viens de la consoler. Pas vrai, monsieur, que vous avez trop d'esprit pour donner dans de pareilles bêtises! Ah! vous verrez bien que l'autre gros n'a rien que le cadavre et que vous êtes le chéri, le bien-aimé, la divinité à laquelle on abandonne l'âme! Si vous saviez comme elle est gentille quand je lui fais répéter ses rôles, un amour d'enfant, quoi ! Elle méritait bien que Dieu lui envoyât un de ses anges sans ailes, elle avait le dégoût de la vie. Elle a été si malheureuse avec sa mère, qui la battait, qui l'a vendue. Oui, monsieur, une mère, sa propre enfant! Si j'avais une fille, je la servirais comme ma petite

Coralie, dont je me suis fait un enfant. Voilà le premier bon temps que je lui ai vu, la première fois qu'elle a été bien applaudie. Il paraît que, vu ce que vous avez écrit, on a monté une fameuse claque pour la seconde représentation. Pendant que vous dormiez, Braulard est venu travailler avec elle.

— Qui, Braulard? demanda Lucien qui crut avoir entendu déjà ce nom.

— Le chef des claqueurs, qui, de concert avec elle, a convenu des endroits du rôle où elle serait soignée. Quoique son amie, Florine pourrait vouloir lui jouer un mauvais tour et prendre tout pour elle. Tout le boulevard est en rumeur à cause de votre article. Quel lit arrangé pour les amours d'une fée et d'un prince! dit-elle en mettant sur le lit un couvre-pied en dentelles.

Elle alluma les bougies. Aux lumières, Lucien étourdi se crut en effet dans un conte du Cabinet des fées. Les plus riches étoffes du magasin de Camusot avaient été choisies par lui pour servir aux tentures et aux draperies des fenêtres. Le poëte marchait sur un tapis royal. Les meubles en palissandre sculpté arrêtaient dans les tailles du bois des frissons de lumière qui y papillotaient. La cheminée en marbre blanc resplendissait des plus coûteuses bagatelles. La descente du lit était en cygne bordé de martre. Des pantoufles en velours noir, doublées de soie pourpre, y parlaient des plaisirs qui attendaient le poëte des *Marguerites*. Une délicieuse lampe pendait

du plafond tendu de soie. Partout des jardinières merveilleuses montraient des fleurs choisies, de jolies bruyères blanches, des camélias sans parfum. Partout vivaient les images de l'innocence. Il était impossible d'imaginer là une actrice et les mœurs du théâtre. Bérénice remarqua l'ébahissement de Lucien.

— Est-ce gentil? lui dit-elle d'une voix câline. Ne serez-vous pas mieux là pour aimer, que dans un grenier? Empêchez son coup de tête, reprit-elle en amenant un magnifique guéridon devant Lucien et lui servant un repas composé de choses dérobées au dîner de sa maîtresse, afin que la cuisinière ne se doutât de rien.

Lucien dîna très-bien, servi par Bérénice dans une argenterie sculptée, dans des assiettes d'un louis la pièce. Ce luxe agissait sur son âme comme une fille des rues agit avec ses chairs nues et ses bas blancs bien tirés sur un lycéen sorti le matin.

— Est-il heureux ce Camusot! s'écria-t-il.

— Heureux? reprit Bérénice. Ah! il donnerait sa fortune pour être à votre place, et pour troquer ses vieux cheveux gris contre votre jeune chevelure blonde.

Elle engagea Lucien, à qui elle donna le plus délicieux vin que Bordeaux ait soigné pour le plus riche Anglais, à se recoucher en attendant Coralie, à faire un petit somme provisoire, et Lucien avait en effet envie de se coucher dans ce lit qu'il admi-

rait. Bérénice avait lu ce désir dans les yeux du poëte, elle en était heureuse pour sa maîtresse. A dix heures et demie, Lucien s'éveilla sous un regard trempé d'amour. Coralie était là dans la plus voluptueuse toilette de nuit. Lucien avait dormi, Lucien n'était plus ivre que d'amour, Bérénice se retira demandant : A quelle heure demain ?

— Onze heures, tu nous serviras à déjeuner au lit. Je n'y serai pour personne avant deux heures.

A deux heures, le lendemain, l'actrice et le poëte étaient habillés, gravement en présence, comme si le poëte fût venu faire une visite à sa protégée. Coralie avait baigné, peigné, coiffé, habillé Lucien. Elle lui avait envoyé chercher douze belles chemises, douze cravates, douze mouchoirs chez Colliau, une douzaine de gants dans une boîte de cèdre. Quand elle entendit le bruit d'une voiture à sa porte, elle se précipita vers la fenêtre avec Lucien. Tous deux virent Camusot descendant d'un coupé magnifique.

— Je ne croyais pas, dit-elle, qu'on pût haïr tant un homme et le luxe...

— Je suis trop pauvre pour consentir à ce que vous vous ruiniez, dit Lucien en passant ainsi sous les Fourches Caudines.

— Pauvre petit chat, dit-elle en pressant Lucien sur son cœur, tu m'aimes donc bien ! — J'ai engagé monsieur, dit-elle en montrant Lucien à Camusot, à venir me voir ce matin, en pensant que nous irions

nous promener aux Champs-Élysées pour essayer la voiture.

—Allez-y seul, dit tristement Camusot, je ne dîne pas avec vous, c'est la fête de ma femme, je l'avais oublié.

— Pauvre Musot! comme tu t'ennuieras! dit-elle en sautant au cou du marchand.

Elle était ivre de bonheur en pensant qu'elle étrennerait seule avec Lucien ce beau coupé, qu'elle irait seule avec lui au Bois, et dans son accès de joie, elle eût l'air d'aimer Camusot à qui elle fit mille caresses.

— Je voudrais pouvoir vous donner une voiture tous les jours, dit le pauvre homme.

— Allons, monsieur, il est deux heures dit l'actrice à Lucien qu'elle vit honteux et consola par un geste adorable.

Coralie dégringola les escaliers en entraînant Lucien qui entendit le négociant se traînant comme un phoque après eux, sans pouvoir les rejoindre. Le poëte éprouva la plus enivrante des jouissances : Coralie, que le bonheur rendait sublime, offrait à tous les yeux ravis une toilette pleine de goût et d'élégance. Tout Paris, accouru aux Champs-Élysées, admira les deux amants. Dans une allée du bois de Boulogne, leur coupé rencontra la calèche de mesdames d'Espard et de Bargeton qui regardèrent Lucien d'un air étonné, mais auxquelles il lança le coup d'œil méprisant du poëte qui pressent sa gloire et va user

de son pouvoir. Le moment où il put échanger par un coup d'œil avec ces deux femmes quelques-unes des pensées de vengeance qu'elles lui avaient mises au cœur pour le ronger, fut un des plus doux de sa vie : il décida peut-être de sa destinée. Lucien fut repris, comme Oreste, par les Furies de l'orgueil : il voulut reparaître dans le monde, y prendre une éclatante revanche. Enfin toutes les petitesses sociales, naguère foulées aux pieds du travailleur, de l'ami du Cénacle, rentrèrent dans son âme. Il comprit alors toute la portée de l'attaque faite pour lui par Lousteau. Lousteau venait de servir ses passions, tandis que le Cénacle, ce mentor collectif, avait l'air de les mater au profit de vertus ennuyeuses et de travaux que Lucien commençait à trouver inutiles. Travailler ! n'est-ce pas la mort pour les âmes avides de jouissances? Aussi avec quelle facilité les écrivains ne glissent-ils pas dans le *far-niente*, la bonne chère et les délices de la vie luxueuse des actrices et des femmes faciles! Lucien sentit une irrésistible envie de continuer la vie de ces deux folles journées.

Le dîner au Rocher de Cancale fut exquis. Lucien retrouva les convives de Florine, moins le ministre, la danseuse et Camusot, tous trois remplacés par deux acteurs célèbres et par Hector Merlin accompagné de sa maîtresse, une délicieuse femme, qui se faisait appeler madame du Val-Noble, la plus belle et la plus élégante des femmes qui composaient

alors à Paris le monde exceptionnel *des femmes entretenues*. Lucien, qui vivait depuis quarante-huit heures dans un paradis, apprit le succès de son article. En se voyant fêté, envié, le poëte trouva son aplomb : son esprit scintilla, il fut le Lucien de Rubempré qui pendant plusieurs mois brilla dans la littérature et dans le monde artiste. Finot, cet homme d'une incontestable adresse à deviner le talent, dont il devait faire une grande consommation et qui le flairait comme un ogre sent la chair fraîche, cajola Lucien en essayant de l'embaucher dans l'escouade de journalistes qu'il commandait, et Lucien mordit à ses flatteries. Coralie observa le manége de ce buveur d'esprit, et voulut mettre Lucien en garde contre lui.

—Ne t'engage pas, mon petit, dit-elle à son poëte, attends, ils veulent t'exploiter, nous causerons de cela ce soir.

— Bah! lui répondit Lucien, je me sens assez fort pour être aussi méchant et aussi fin qu'ils peuvent l'être.

Finot, qui ne s'était sans doute pas brouillé pour les blancs avec Hector Merlin, présenta Merlin à Lucien et Lucien à Merlin. Coralie et madame du Val-Noble fraternisèrent, se comblèrent de caresses et de prévenances. Madame du Val-Noble invita Lucien et Coralie à dîner.

Hector Merlin, le plus dangereux de tous les journalistes présents à ce dîner, était un petit homme

sec, à lèvres pincées, couvant une ambition démesurée, d'une jalousie sans bornes, heureux de tous les maux qui se faisaient autour de lui, profitant des divisions qu'il fomentait, ayant beaucoup d'esprit, peu de vouloir, mais remplaçant la volonté par l'instinct qui mène les parvenus vers les endroits où brillent l'or et le pouvoir. Lucien et lui se déplurent mutuellement. Il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi. Merlin eut le malheur de parler à Lucien à haute voix comme Lucien pensait tout bas. Au dessert, les liens de la plus touchante amitié semblaient unir ces hommes qui tous se croyaient supérieurs l'un à l'autre. Lucien, le nouveau venu, était l'objet de leurs coquetteries. On causait à cœur ouvert. Hector Merlin seul ne riait pas. Lucien lui demanda la raison de sa raison.

—Mais je vous vois entrant dans le monde littéraire et journaliste avec des illusions. Vous croyez aux amis. Nous sommes tous amis ou ennemis selon les circonstances. Nous nous frappons les premiers avec l'arme qui devrait ne nous servir qu'à frapper les autres. Vous vous apercevrez avant peu que vous n'obtiendrez rien par les beaux sentiments. Si vous êtes bon, faites-vous méchant. Soyez hargneux par calcul. Si personne ne vous a dit cette loi suprême, je vous la confie et je ne vous aurai pas fait une médiocre confidence. Pour être aimé, ne quittez jamais votre maîtresse sans l'avoir fait pleurer un peu; pour faire fortune en littérature, blessez toujours; faites

leurer les amours-propres : tout le monde vous
ıressera.

Hector Merlin fut heureux en voyant à l'air de
ucien que sa parole entrait chez le néophyte comme
lame d'un poignard dans son cœur. On joua. Lu-
en perdit tout son argent. Il fut emmené par Cora-
e, et les délices de l'amour lui firent oublier les
rribles émotions du jeu qui, plus tard, devait
ouver en lui l'une de ses victimes.

Le lendemain, en sortant de chez elle et revenant
ı quartier latin, il trouva dans sa bourse l'argent
ı'il avait perdu. Cette attention l'attrista d'abord,
voulut revenir chez l'actrice et lui rendre un don
ıi l'humiliait; mais il était déjà rue de la Harpe,
continua son chemin vers l'hôtel Cluny. Tout en
ırchant, il s'occupa de ce soin de Coralie, il y vit
e preuve de cet amour maternel que ces sortes
femmes mêlent à leurs passions. Chez elles, la
ssion comporte tous les sentiments. De pensée en
nsée, Lucien finit par trouver une raison d'accep-
: en se disant : — Je l'aime, nous vivrons ensem-
e comme mari et femme, et je ne la quitterai
nais!

FIN DU TOME PREMIER.